



## **LES FRICHES ET LEURS PRATIQUES :**

---

Vers la requalification d'un patrimoine atypique par des formes plastiques, graphiques et narratives



## **LES FRICHES ET LEURS PRATIQUES :**

Vers la requalification d'un patrimoine atypique par des formes plastiques, graphiques et narratives

“

L'histoire et le patrimoine,  
sont après tout, des biens communs.

- Nicolas Offenstadt

”

## Remerciements

Je tiens sincèrement à remercier l'ensemble des personnes qui m'ont apporté une aide précieuse tout au long de mes recherches et durant la rédaction de ce mémoire.

Je remercie tout d'abord l'équipe pédagogique dirigeant ce pôle de mémoire, Mathieu Tremblin pour la finesse de ses connaissances autour du sujet des friches et de leurs pratiques, ainsi qu'Alexandra Pignol-Mroczkowski, pour la sensibilité de son regard porté sur ces espaces marginalisés.

Je souhaite ensuite remercier ma famille, qui m'a apporté son aide durant les recherches et la phase de rédaction, ainsi qu'à Lucas, qui m'a accompagné pendant des visites sur le terrain. Un grand merci à Romain Meffre, photographe du duo Marchand Meffre, qui m'a partagé son expérience précieuse d'explorateur urbain et son approche singulière de l'esthétique des friches à travers la photographie. Je remercie également l'urbexeur avec qui j'ai pu échanger sur la pratique de l'urbex et découvrir son approche personnelle de celle-ci.

Pour finir, je souhaite remercier tout particulièrement Clémence, qui a su me procurer motivation et méthode en m'apportant son expérience de chercheuse, ainsi que Noé, qui m'a aidé à trouver des sites en friche tout en m'accompagnant dans la majorité de ceux-ci.

## Préface

Je perçois l'urbex comme un moyen de répondre à un questionnement personnel prenant plusieurs formes. La première trouve sa source dans mon cursus universitaire en architecture : la contemplation des espaces et volumes qui m'entourent est analytique. La lecture d'un environnement et de ce qui le caractérise est devenue un réflexe. Lumières, paysages et structures incarnent ainsi un potentiel à décrypter. La seconde forme relève d'un rapport vernaculaire à l'espace. Elle s'explique par une approche primaire des friches rurales, typiques de ma région d'enfance (Lorraine). Ayant grandi dans un village de campagne, j'ai d'abord connu des maisons abandonnées. Je les observais, puis les pratiquais, avant de les voir évoluer et se transformer. J'en découvrais l'extérieur, puis l'intérieur, cultivant une sorte d'imaginaire autour de leurs histoires silencieuses. Plus tard, j'ai découvert d'autres types d'édifices : les fortifications de la ligne Maginot, les cathédrales, les églises, ainsi que les gares ferroviaires. Ces lieux sont magnifiques du fait de leur architecture, mais sont surtout intrigants. J'aime imaginer tous les espaces auxquels je n'ai pas accès, transposant ce schéma de pensée aux friches. Ces espaces, plus présents qu'on ne le croit, sont davantage observés depuis l'extérieur que vécus de l'intérieur. Les contempler ainsi permet d'en découvrir un plus grand nombre. Les voyages en train ont particulièrement nourri cette réflexion, puisque les lignes ferroviaires parcourent régulièrement des zones de friches sans possibilité d'arrêt. Enfin, découvrir ces espaces depuis l'extérieur cultive une curiosité très forte. Deviner l'intérieur revient à formuler des hypothèses sur les usages et les histoires entourant le lieu, autant d'éléments qui alimentent un imaginaire élargi par la diversité des friches analysées.

La pratique de l'urbex peut donc se voir comme la clé qui nous permet d'ouvrir un livre. Cela permet d'exprimer de façon singulière la perception que les urbexeurs·euses ont des friches. L'exploration de ces lieux est synonyme d'un récit qui anime nos sens. Cet espace offre une multitude de possibilités permettant de conjuguer plusieurs ressentis : l'évasion, la créativité et la curiosité. Cette composition donne à chacun l'impression de se sentir ailleurs et laisse place à des usages différents que l'on pourrait qualifier d'informels. Les photographes viennent capturer un instant éphémère pour en laisser une trace et les instants photographiés deviennent témoins d'une évolution. Les graffeurs, eux, colorent ces espaces en décrépitude. Ils recherchent un support pour s'exercer, et revendiquent un message et une créativité. Quant aux marcheurs, ils arpencent ces lieux à la recherche d'une évasion particulière.

<b>Remerciements</b>	6
<b>Préface</b>	8
<b>Introduction</b>	12
<b>01 La méthodologie de recherche</b>	28
Chapitre 1 - Méthodes évolutives	28
Chapitre 2 - Carte mentale : un aperçu des méthodes de récolte	40
<b>Récit d'arpentage final - jour 1</b>	I
<b>Entretien d'un urbexeur - anonyme - 30min</b>	XI
<b>02 Découvrir la friche</b>	42
Chapitre 1 - Délimitation de la notion de « friche »	42
Chapitre 2 - L'urbex : vers la pratique, vers le terrain	54
<b>Récit d'arpentage final - jour 2</b>	XVII
<b>Entretien d'un photographe - Romain Meffre - 60min</b>	XXIX
<b>03 Pratiquer la friche</b>	78
Chapitre 1 - Le récit, la photographie et le parcours	78
Chapitre 2 - L'exploration urbaine, pratique de revalorisation et de réinvention	95
<b>Conclusion</b>	118
<b>Bibliographie</b>	124
<b>Sitographie</b>	125
<b>Iconographie</b>	128
<b>Annexes</b>	130

# Introduction

Symbolique du vide urbain très silencieux, les friches interrogent, fabriquent l'interstice des villes et deviennent un support. Les nouveaux usagers de ces espaces pratiquent « l'urbex ». À l'origine, ce terme est un mot-valise provenant de l'anglais « urban exploration », traduit en français par « exploration urbaine », dont la contraction nous donne le mot « urbex »<sup>1</sup>. Démocratisé depuis plusieurs décennies, l'urbex est une pratique de déambulation, parfois affectée par sa popularisation, qui dévoile le potentiel d'une nouvelle catégorie de patrimoine. Un regard nouveau, verbalisé par Nicolas Offenstadt, aujourd'hui historien et maître de conférences français, qui, par le passé, fut un adepte de l'urbex. Il dira que « par de multiples voies, ce monde de l'urbex, les urbexeurs, du moins certains d'eux, contribuent, dans le fond, à donner un statut aux lieux délaissés, aux zones<sup>2</sup> ».

Pour Nicolas Offenstadt, les « lieux délaissés » renvoient aux friches dont l'état a été façonné par le temps. Elles deviennent un support spatial propice à de nouvelles formes d'appropriation telles que l'exploration urbaine. Plusieurs définitions des friches nous sont proposées. L'INSEE avance un point de vue statistique (source géoconfluence), considérant les friches comme un ensemble bâti ou non, ayant accueilli une activité, abandonné depuis plus de deux ans et mesurant plus de 2000 m<sup>2</sup>. Dans le milieu agricole, le terme de « friche » se rattache à celui de « jachère ». Il s'agit d'une technique de mise en repos des sols avec une rotation annuelle des cultures. L'objectif est de laisser la nature en autonomie pendant une période donnée, le terrain étant donc à l'état de jachère ou de friche. L'article à ce sujet, posté par Géoconfluence, fait état d'un « symbole de l'abandon, de la désolation, du renoncement<sup>3</sup> » pour les agriculteurs, tandis que les écologues considèrent qu'il s'agit « d'un milieu aux riches potentialités biologiques<sup>4</sup> ».

Les premières définitions académiques nous montrent que le terme « friche » a un sens différent en fonction de l'usager qui l'emploie. Un écologue y voit une richesse, un agriculteur une perte, mais qu'en est-il de l'architecte, de l'explorateur urbain ou du citoyen ordinaire pratiquant les villes ?

---

1. Le Gallou, Aude ; « *Exploration urbaine (urbex) et ruin porn* », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/exploration-urbaine-urbex-et-ruin-porn> ].

2. Rubin, patrick ; Bouroin, Bérénice ; Bourguignon, Axelle ; de Calignon, Valérie ; Dessi, Hugo ; Floc'h, Enora ; Guinguet, Luc ; Schuller, Clément ; Tortoling, Roxane. 2023. *Zones en déshérence en devenir*. Paris : Canal Architecture, p. 25.

3. « *Friches* », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/friches> ].

4. Ibid.

Les friches peuvent être vues selon deux points de vue par un concepteur. Le premier permet de percevoir ces espaces comme des potentiels non caractérisés par un projet. Ils sont la vitrine, le témoin d'un patrimoine, qui représente une potentialité. Le second relève d'un sentiment plus personnel de curiosité qu'engendre ces lieux. Les friches sont perçues comme un support d'évasion. Cette masse constitue l'espace interstiel urbain, comme si l'évasion nécessaire aux usagers des villes était anticipée. Les friches deviennent alors un autre type de possibilité et représentent une valeur que les urbexeurs ont su percevoir et exploiter<sup>5</sup>.

Qu'est-ce que l'urbex et comment se définit cette pratique ? Il s'agit d'une exploration physique non-autorisée de lieux abandonnés, qualifiés comme des friches. L'urbex est sous-tendu par un corpus de règles pragmatiques, qui ont forgé la pratique : les lieux visités ne doivent être ni forcés, ni dégradés de quelque façon que ce soit, et leur localisation ne doit pas être divulguée<sup>6</sup>.

Popularisé depuis près de deux décennies, l'intérêt pour un patrimoine abandonné, qu'il soit industriel, ferroviaire ou d'habitat, n'est pas tout à fait récent. A partir de 1959, Bernd et Hilla Becher, un couple de photographes allemands perçus comme héritier·ère de la nouvelle objectivité allemande<sup>7</sup>, débute leurs travaux photographiques. Leur démarche est identique pendant toute leur carrière : ils dressent un inventaire systématique et représentatif des typologies produites par les différentes infrastructures industrielles qu'ils observent (Fig.4). Ils commencent par les mines de charbon qui, en 1959, sont menacées de fermeture. Puis, leurs travaux gravitent autour d'ensembles industriels identifiés comme obsolètes, suivant de près la désindustrialisation massive qui touche l'Europe<sup>8</sup>. Leurs travaux amorcent donc une réflexion proche de celle des photographies contemporaines produites par l'exploration urbaine, mais restant profondément différente. En effet, leurs clichés s'inscrivent dans un cadre documentaire élaboré pour classifier des typologies depuis l'extérieur des sites qu'ils documentent<sup>9</sup>. Il manque alors plusieurs composantes fondamentales, qui encadrent la pratique de l'exploration urbaine.

5. Le Gallou, Aude ; Lesné, Robin ; « *Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine* », HAL open science [en ligne], 17 janvier 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL: chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://shs.hal.science/halshs-03942798/document].

6. Le Gallou, Aude ; « *Exploration urbaine (urbex) et ruin porn* », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/exploration-urbaine-urbex-et-ruin-porn> ].

7. Stéphane ; « *Bernd & Hilla Becher* », cour sur la photo numérique [en ligne], octobre 2007, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <http://photonumerique.codedrops.net/Bernd-Hilla-Becher> ].

8. « *Bernd & Hilla Becher* », Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes [en ligne], consulté le 23 octobre 2025. [URL : [https://i-ac.eu/fr/artistes/279\\_bernd-hilla-becher](https://i-ac.eu/fr/artistes/279_bernd-hilla-becher) ].

9. Joly, Hervé ; Haon, Françoise ; « *Dans quelle mesure les œuvres de Bernd et Hilla Becher constituent-elles des témoignages de l'industrie allemande et de son déclin progressif au cours du XXe siècle ?* », Radio France [en ligne], novembre 2022, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/entendez-vous-l-eco/bernd-et-hilla-becher-souvenirs-de-la-ruhr-industrielle-5285080> ].



Fig. 4

Nicolas Offenstadt attribue, quant à lui, l'apparition de la pratique de l'exploration urbaine à plusieurs facteurs. Il y a, d'une part, un facteur contextuel, qui fait de l'infrastructure un support de visite. La crise pétrolière des années 1970 provoque une désindustrialisation massive en Occident<sup>10</sup>. A partir de 1980, la tertiarisation prospère sur les ruines de l'industrie<sup>11</sup> et offre différentes perspectives pour ces lieux. La reconversion de ces friches conduit à la création de zones commerciales ou de parcs tertiaires, mais ancre définitivement une masse non-négligeable d'infrastructures dans la déshérence. En effet, encore aujourd'hui, de nombreux ensembles industriels en friche persistent dans le temps. Ces lieux sont souvent pollués. Les problématiques liées à la sécurité et les questions de responsabilité rendent leur requalification difficile<sup>12</sup>. Puis, la chute du bloc de l'Est en 1991 laisse derrière elle une quantité impressionnante de bâtiments issus des institutions et des industries<sup>13</sup>. D'autre part, le facteur technologique, croissant à partir des années 2000, permet d'accorder une visibilité à la pratique<sup>14</sup>. Les lieux abandonnés sont présents bien avant l'apparition progressive d'Internet, mais ce sont bien les premiers blogs, les sites web et les réseaux sociaux qui démocratiseront cette pratique, autant de plateformes qui favorisent le partage et contribuent à la fabrication d'une réelle communauté.

Ce tableau, à la fois historique et contextuel, explique les fondements de la pratique, mais écarte une composante essentielle : la photographie. Au-delà d'une pratique qui prospère grâce aux nouvelles plateformes de communication, l'essence même de l'urbex réside dans la capture d'une esthétique singulière. Elle est notamment produite par l'infrastructure industrielle comme support que Bernd et Hilla Becher ont représenté toute leur vie (Fig. 5), mais est surtout véhiculée par un état de délabrement, qui permet de qualifier cette architecture en friche. Romain Meffre, photographe français de friches depuis les années 2000, explique que « cette espèce de maturité qui nous donne de l'esthétisme<sup>15</sup> ». C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles l'urbex n'existe pas dans les années 1960 : il manquait le critère du temps. Trente ans après la désindustrialisation, les bâtiments abandonnés sont devenus des friches et ont suffisamment mûri (Fig. 6) pour captiver un regard sur une esthétique peu commune, popularisée par une communauté la partageant.

10. Cailloue, Laure ; « *Urbex, le grand frisson de l'exploration urbaine* », CNRS Le journal [en ligne], juin 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/urbex-le-grand-frisson-de-lexploration-urbaine> ].

11. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p.37.

12. Baudelle, Guy ; « *Les friches industrielles : des marges à réintégrer* », Cairn info sciences humaines & sociales [en ligne], novembre 2022, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://shs.cairn.info/la-france-des-marges--978275355372-page-233?lang=fr> ].

13. Offenstadt, Nicolas, *op. cit.*, p. 37.

14. Cailloue, Laure, *op. cit.*

15. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir annexe n°2.



Fig. 5



Fig. 6

Les friches suscitant un intérêt croissant, plusieurs questions se posent : Depuis quand suscitent-elles un intérêt particulier et comment s'opère le changement des regards sociaux dont elles sont le sujet ?

Faisant suite à la désindustrialisation et à l'abandon, un regain d'intérêt survient dans les années 1980. Apparaissent alors des projets de réhabilitation, hérités de la situation mise en place par la tertiarisation. D'un côté, ce mécanisme apporte un regard nouveau, projeté sur la requalification des parcs industriels délaissés<sup>16</sup>. Cette vision est, à l'époque, partagée par des architectes, comme Patrick Bouchain, qui amorcent un changement de regard sur les friches<sup>17</sup>. Ils ne les abordent non plus comme des reliques du passé industriel, mais comme des espaces d'expérimentation, de culture et de réinvention (Fig. 7.8.9). D'un autre côté, ce contexte délaissé bon nombre de sites industriels en les inscrivant définitivement dans un état de délaissement et le temps confirmera leur statut de friches. A l'instar des institutions, une nouvelle catégorie d'usagers est amenée à côtoyer ces espaces. Ce sont les gens curieux - qui marchent, qui se baladent ou qui pratiquent de la photographie - qui s'intéressent à ces lieux marginaux<sup>18</sup>. Leur intérêt définit peu à peu les contours de l'urbex comme une pratique régulière nourrissant une certaine curiosité. Ils valorisent ainsi des édifices inscrits dans une temporalité d'entre-deux, en attente d'une requalification qui, dans le contexte culturel et socio-économique du XXI<sup>e</sup> siècle, suscite l'intérêt de nouveaux acteurs. Plus encore que les architectes, ce sont désormais les promoteurs, les collectivités et les institutions publiques qui redéfinissent leur regard sur les friches et y perçoivent une véritable valeur. La littérature autour du sujet des friches et des lieux délaissés témoigne de cet engouement : Walking the High Line, Joel Sternfeld, 2001 ; Manifeste du Tiers-Paysage, Gilles Clément, 2004 ; Un livre blanc, Philippe Vasset, 2008 ; The Ruins of Detroit, Yves Marchand et Romain Meffre, 2010.

Ce changement radical est bien plus conséquent que celui opéré dans les années 1980. Il est également sujet à controverses, puisque les friches ne sont plus valorisées de la même manière ou dans la même démarche. Elles deviennent un support lucratif qui se défait totalement de l'identité propre aux friches et qui ne se soucie pas de leur préservation.

Fig. 7

Le Magasin - CNAC (Centre national d'art contemporain) de Grenoble, réhabilité en 1986.



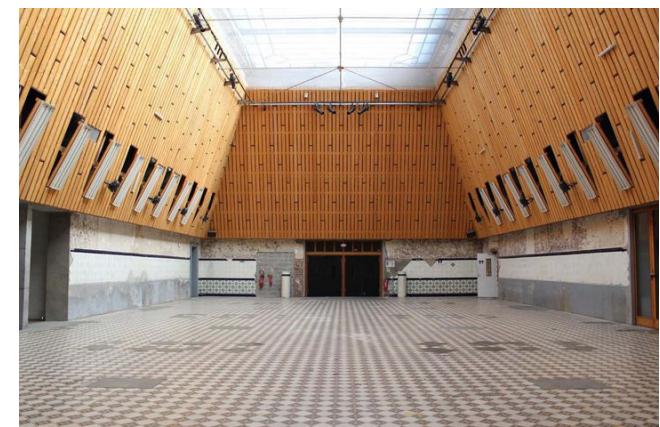
Fig. 8

Le Lieu Unique à Nantes, réhabilité en 2000.



Fig. 9

La Condition Publique de Roubaix, réhabilitée en 2004.



16. Le Nadant, Anne-Laure ; Marinos, Clément ; « La reconversion de friches industrielles par les tiers-lieux: le cas du projet Grande Halle en Normandie », HAL open science [en ligne], novembre 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://hal.science/hal-02310321v1/document ].

17. Trencat, Sophie ; Colard, Jean-Max ; « Ouvert au public. Entretien avec Patrick Bouchain, architecte », Cairn info sciences humaines & sociales [en ligne], décembre 2017, consulté le 23 octobre 2025. [URL : https://shs.cairn.info/revue-ligeia-2010-2-page-123?lang=fr ].

18. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 37.

La tour 13 à Paris en est le parfait exemple. Voué à la démolition en 2014, l'édifice devient une galerie à ciel ouvert, promouvant le street art. En 2012, l'initiative de la galerie d'art Itinerrance, spécialisée dans le street art, permet d'aboutir à un accord entre la mairie du 13e arrondissement et le bailleur de l'immeuble, quant à l'investiture du lieu. L'immeuble a ainsi été occupé par des artistes et ouvert au public pour des visites jusqu'en 2014 (Fig.10), année à laquelle le bâtiment a été démolie<sup>19</sup>. Cette appropriation des lieux éphémères normalise presque la démolition programmée de l'édifice (Fig. 11).

De nouveaux acteurs gravitent autour de ces lieux à cause du contexte culturel et socio-économique relatif au 21ème siècle, mais lesquels ? En 2008, la crise des subprimes provoque une onde de choc mondiale sur les marchés et l'économie. Cet épisode entraîne alors un ralentissement brutal de la production urbaine et une remise en question du modèle de croissance fondé sur l'expansion continue des villes. Les collectivités font alors face à des ressources financières affaiblies et sont obligées de repenser stratégiquement l'aménagement des territoires. Parallèlement, cette crise coïncide avec une prise de conscience globale des enjeux énergétiques et climatiques. La volatilité du prix du pétrole, l'urgence climatique et la montée des préoccupations liées à la durabilité questionnent les enjeux liés au secteur du bâtiment et inscrivent définitivement de nouvelles préoccupations. Cela correspond à une époque où la future réglementation thermique de 2012 est pensée. Un moment où les architectes et les acteurs du bâtiment mobilisent la réhabilitation comme une solution face à l'impact environnemental dans le secteur du bâtiment. Le bilan carbone est le point commun qui lie tous les questionnements entre eux : les matériaux, la construction neuve face à la réhabilitation, l'isolation, la consommation énergétique ou encore l'occupation des sols.

Douze ans plus tard, la crise sanitaire de 2020 vient, quant à elle, interroger le rapport des usagers à l'espace. Les confinements successifs, liés à la pandémie de Covid-19, ont contraint la population à vivre plusieurs mois dans un habitat restreint. En milieu urbain, les individus se sont retrouvés confinés dans des logements plutôt exigus, souvent dépourvus d'accès à des espaces extérieurs. À l'inverse, les habitants de zones rurales ont généralement mieux vécu cette période, bénéficiant d'un environnement plus naturel et d'une proximité immédiate aux espaces ouverts.



Fig. 10

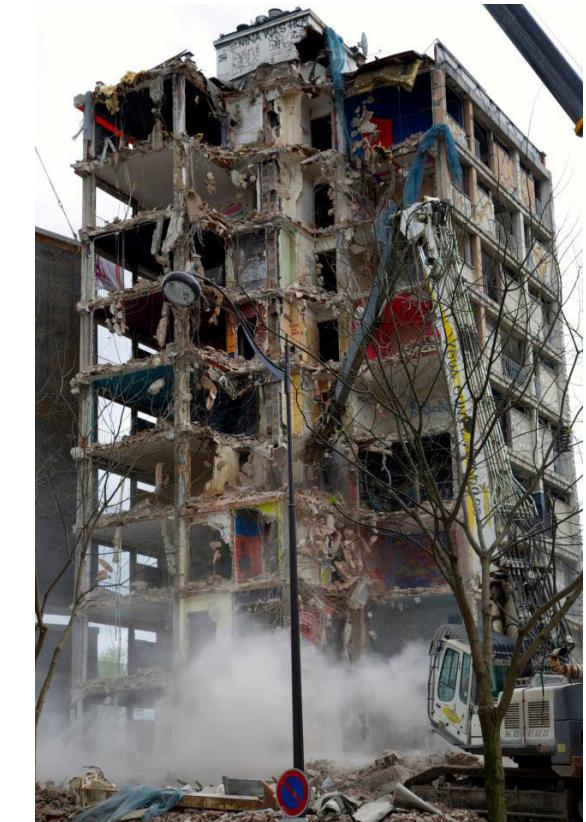


Fig. 11

19. Rosa Fernandez, Carmen ; « *La Tour Paris 13 Une exposition collective unique et éphémère* », Galerie Itinerrance [en ligne], 2022, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://itinerrance.fr/hors-les-murs/la-tour-paris-13/> ].

A la sortie de cette période, nous avons donc assisté à une ruée vers l'habitat provincial, mais qui n'est pas qualifiable « d'exode urbain<sup>20</sup> ». Il faut nuancer ce propos pour comprendre que la crise du Covid-19 a mis en valeur les défauts liés aux villes. Ainsi, il s'agit du prolongement d'une pensée sociétale qui ne date pas du Covid, mais qui a maintenant plusieurs décennies : les villes sont questionnées<sup>21</sup>. Leurs usagers aspirent à une conception urbaine différente. En effet, la qualité de vie est redéfinie par une ville plus saine, aux mobilités douces et moins polluantes. L'urbain est régulièrement perçu comme un espace contraint, trop densifié, les citadins veulent retrouver une proximité à la nature grâce à des trames vertes, des espaces interstitiels qui temporisent la ville et qui la font respirer.

C'est dans ce contexte que les friches, longtemps vues comme des espaces de délaissé, ont commencé à être perçues autrement. Nous pouvons observer ce changement à travers plusieurs données. Par exemple, les recherches sur les sites web contenant le mot clés « urbex » sont en pleine croissance depuis 2004<sup>22</sup> (Fig. 12). La recherche de ce mot-clé appliquée aux chaînes YouTube ne commence qu'en 2008, mais montre également une évolution à partir de 2016, avec deux pics d'intérêt marquants sur l'années 2022<sup>23</sup> (Fig. 13). Un pic de recherche apparaît régulièrement à partir de 2010 et correspond à un déblocage expliqué par le photographe Romain Meffre « Les sites Internet ont contribué à démythifier ces lieux abandonnés [...]. Auparavant, ces ruines étaient systématiquement dépeintes comme des lieux de deal ou de squat, associés à une forme de violence ou à un contexte social oppressant [...].<sup>24</sup> ». Il précise ensuite que le travail photographique réalisé à Détroit « a en quelque sorte exorcisé ces ruines, dans le sens où les gens, avant, en avaient peur. Ils voyaient juste un bâtiment peu rassurant de l'extérieur, n'osaient pas y entrer et se disaient que, même si cela pouvait être intéressant, cela leur faisait peur ». Il ajoute : « Quand ils ont vu nos séries, - les nôtres et celles d'autres photographes, même si c'est vrai que la nôtre a été plus relayée à l'époque - ils ont dû se dire que si deux Français, visiblement jeunes, s'étaient baladés dans ces lieux, leur visite ne devait pas poser tant de problèmes que ça<sup>25</sup> ».

Fig. 12

Évolution de l'intérêt pour la recherche du mot-clé « urbex » sur les sites web.

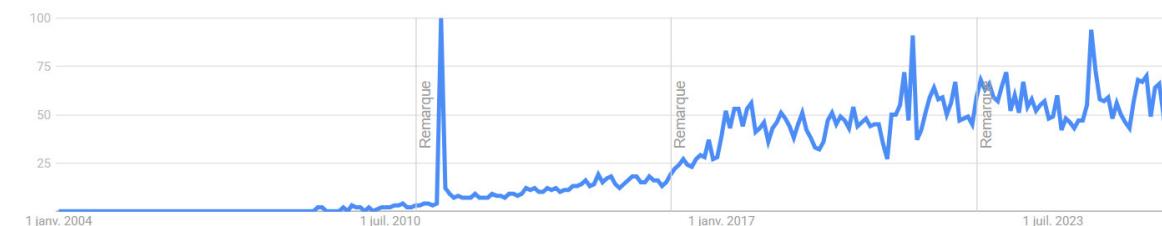
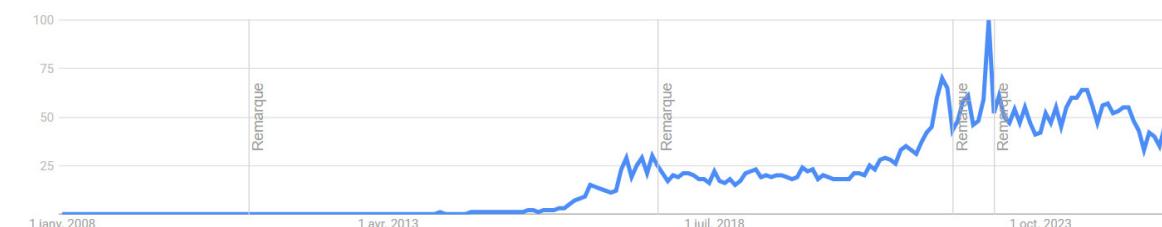


Fig. 13

Évolution de l'intérêt pour la recherche du mot-clé « urbex » sur YouTube.



20. Coulondre, Alexandre ; Juillard, Claire ; Bléhaut, Marianne ; « Un exode urbain post-covid ? », HAL open science [en ligne], aout 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : chrome-extension://efaidnbmnnibpcapcglclefindmkaj/https://hal.science/hal-04181554/document].

21. Bouchain, Patrick ; « Réaménagement avec Patrick Bouchain », Radio france [en ligne], mai 2020, consulté le 23 octobre 2025. [URL : https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-heure-bleue/reamenagement-avec-patrick-bouchain-3838820].

22. Graphique obtenu grâce à Google Trends selon le mot-clé « urbex », pour les sites web.

23. Graphique obtenu grâce à Google Trends selon le mot-clé « urbex », pour YouTube.

24. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir annexe n°2.

25. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir p. XXXI, §1 de ce mémoire.

Un autre exemple est celui de la production académique. On peut constater le nombre d'articles postés sur Google Scholar contenant le mot clé « friches ». Entre 2000 et 2005, environ 9 000 articles sont publiés à ce sujet ; ce chiffre évolue à un peu plus de 15 000 résultats entre 2010 et 2015, illustrant une période d'intérêt croissant autour des friches. Les chiffres présentés sont similaires lorsque l'on utilise le mot-clé « exploration urbaine », traduisant une évolution sur la recherche autour de ces sujets.

D'abord considérées comme un symptôme de la crise, les friches apparaissent comme les cicatrices visibles du déclin industriel et des ruptures économiques. La société a graduellement revalorisé ces espaces délaissés et marginalisés. Les explorateurs urbains, les artistes et les promeneurs curieux ont été les premiers à leur reconnaître une valeur singulière. Les usages informels y ont ainsi pris place, revalorisant un patrimoine atypique. Puis, les enjeux économiques, la pression foncière et les préoccupations environnementales ont attiré différents acteurs, comme les collectivités, les villes ou les architectes, qui s'en sont emparés à leur tour. Les friches sont ainsi devenues des ressources spatiales et symboliques, de véritables réservoirs urbains, où la diversité des perceptions et des usages favorise une requalification progressive. On peut alors se demander pourquoi les friches constituent une catégorie de patrimoine atypique dans un tissu urbain en transformation, et comment la divergence de perceptions permet de les requalifier en forme urbaine fertile.

Les friches, en tant qu'espaces délaissés, tirent leur valeur de leur état d'abandon. La production d'une esthétique est propre à cet état de délaissement, qui évolue dans le temps. Cette forme de patrimonialisation est atypique dans le sens où la friche suscite des usages dits informels qui sont à l'origine d'une réinvention par des formes plastiques, graphiques et de récits. La pluralité des usages dont les friches sont le support permet une divergence de perceptions à leur sujet. Cette multiplicité de points de vue est vectrice d'un imaginaire complet, transformant les friches en de véritables réservoirs d'usages urbains fertiles.

Afin de vérifier ces différentes hypothèses, le travail de recherche sera articulé en trois étapes. Dans un premier temps, nous expliquerons l'importance de la méthodologie de recherche, véritable clé de voûte dans l'organisation et la structuration de ce mémoire. D'une part, nous expliquerons en quoi la méthodologie a évolué à travers les deux outils mis en place que sont la Grille analytique iconographique et l'arpentage de sites. D'autre part, nous expliciterons graphiquement l'ensemble des outils et méthodes de récolte convoqués dans le cadre de cette recherche grâce à une carte mentale.



Fig. 14

Dans un deuxième temps, nous développerons la découverte des friches. Véritable porte d'entrée dans cette recherche, nous définirons la notion de friche à travers le graffiti comme pratique ainsi que son support, puis nous initierons un changement d'échelle allant de l'esthétique à la pratique. Par la suite, nous détaillerons l'urbex, entre la pratique et le terrain. L'objectif est de montrer en quoi les expériences du terrain nourrissent fondamentalement cette recherche en expliquant les différentes phases par lesquelles il faut passer en tant qu'amateur. Les prémisses de la pratique nous démontreront qu'il est difficile de commencer les phases de recherche en amont de l'exploration urbaine sans contact ni expérience. Nous mettrons également en perspective une entrée difficile dans le milieu de l'exploration à travers les deux premières expérimentations sur le terrain. La partie intitulée de l'image au terrain analysera, sur la base d'un récit, en quoi cette première approche construit et articule la recherche de ce mémoire autour des friches et de leurs explorations. Nous finirons par présenter, sous la forme d'un retour d'expérience, l'urbex comme communauté.

Dans un dernier temps, nous approfondirons la pratique des friches. Pour ce faire, nous entrerons en détail sur la manière dont le récit, la photographie et le parcours constituent des outils de récolte afin d'enrichir la recherche à travers l'exploration urbaine. Nous développerons notamment le récit et la photographie comme deux supports de retranscription complémentaires, mais aussi la manière dont le parcours agit comme production principale de l'urbex dans la friche. Pour finir, nous interrogerons l'exploration urbaine comme pratique de revalorisation et de réinvention des friches en forme fertile. A cette fin, nous aborderons les friches comme des réservoirs urbains fertiles, nous expliquerons, grâce au concept des clés de lecture, la divergence de perception vis-à-vis des friches, puis nous élargirons ce regard vers la mise en valeur des friches comme un patrimoine atypique.

## Méthodologie rédactionnelle

Il convient de préciser la forme rédactionnelle adoptée dans ce mémoire. L'objectif est d'intégrer au texte final le caractère fortement évolutif de cette recherche, marqué par des allers-retours constants entre le terrain, les entretiens et la construction méthodologique. Considérant qu'il est essentiel de comprendre les différents aspects intrinsèques à la pratique de l'urbex, le lecteur est invité à s'immerger dans la restitution sensible du récit d'exploration. Il peut également prendre connaissance des entretiens réalisés avec un photographe professionnel et un explorateur urbain, qui ont partagé leurs expériences et leurs regards éclairants. Cette matière sensible prendra place dans les espaces interstitiels de cette recherche, entre les différentes parties, à l'image des friches, lieux marginalisés dans notre société mais qui représentent finalement une ressource urbaine fertile.

# Partie 01 : La méthodologie de recherche

## Chapitre 1 - Méthodes évolutives

Pour cette recherche sur les friches, il est important de mettre en place une méthodologie sensible de recherche. Cela permet notamment de ménager une approche à échelle humaine, à partir de l'expérience de terrain, qui puisse aider à mieux saisir les enjeux que la pratique de l'urbex et que la place des friches revêtent dans la ville. Le développement de deux méthodes complémentaires forme et guide ce mémoire. La première est un outil appelé la « Grille analytique iconographique ». Elle permet d'analyser des images issues d'un fonds Internet et d'un fonds personnel, afin de comprendre l'esthétique produite par les friches et retransmise par la photographie. La deuxième relève d'une approche pratique du terrain appelée « l'arpentage de sites ». Elle vise à collecter un ensemble de données, notamment des ressentis, un travail photographique et la constitution d'un récit représentatif d'un point de vue global sur chaque site arpenté.

### Chapitre 1 – Section 1- La Grille analytique iconographique

Cet outil est issu d'une réflexion sommaire initié dès les premières étapes de ce mémoire. L'objectif est de délimiter les contours du sujet, tout en guidant les recherches, notamment vers des lectures, pour orienter le sujet vers la juste échelle d'approche.

Le premier jet de cet outil est donc, à l'origine, un simple dossier dans lequel est classé une quantité d'images (Fig. 15) de friches afin d'en extraire des mots-clés guidant les recherches. Ce dossier est une compilation brute d'un corpus d'images issus d'un fonds Internet, sans classement ni méthode particulière de recherche.

Par la suite, est constitué un corpus d'image plus organisé avec 3 familles thématiques qui représentent un point de vue personnel, initialement ressenti dans ces lieux. Il s'agit alors de la Grille Version 1<sup>26</sup>.

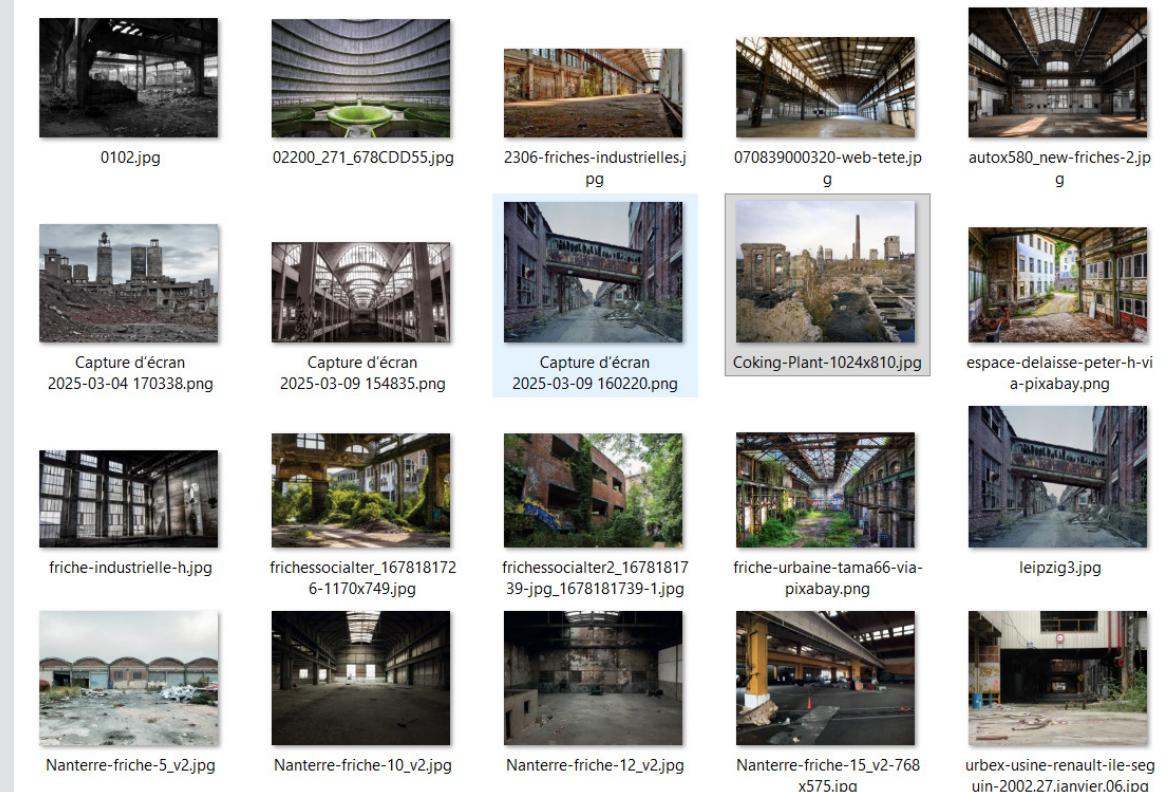
-Famille n°1 - La friche vide : En attente / Dépouillée / À l'abandon / Désertée

-Famille n°2 - La friche en architecture : Structure remarquable / Matérialité / Système constructif

-Famille n°3 - La friche par le vecteur : Objets vecteurs / Transmission d'une mémoire / Bâties témoins

Fig. 15

Capture d'écran du dossier iconographique original.



26. A.I.21. Grille V1.

Les mots-clés permettent de définir chaque famille tout en guidant les recherches pour trouver un corpus iconographique issu d'Internet. Est alors établi un classement d'une vingtaine de photographies de friches par famille sur une planche (Fig. 16). La méthodologie permet de capter et de comprendre l'esthétique entourant les friches, il n'est donc pas pertinent de préciser le lieu, l'auteur ou la date de la photographie dans cette démarche de recherche esthétique. Il est tout de même important de sourcer les images pour constituer un corpus qui s'apparente à une base de données afin de retrouver les articles dont les images sont tirées.

La planche<sup>27</sup> (Fig. 16) est donc constituée, en abscisse, d'un classement des photographies selon des lettres allant de S (très bien) à E (moins bien). Puis, en ordonnée, les photographies sont superposées les unes sur les autres.

Parallèlement à cette planche, est constitué un tableur<sup>28</sup> (Fig. 17) qui permet de justifier, selon différents critères, le classement de l'image de S à E. Ce tableur est donc constitué en ordonnée du numéro de chaque image pour les retrouver dans la planche, puis en abscisse, des critères d'analyses suivants :

- Un lien vers la source de l'image pour, d'une part, référencer chaque image et, d'autre part, retrouver les articles dont elles sont tirées.
  - Un statut, qui détermine l'état de la friche en question (vide, abandonnée ou en ruine), ce qui permet de placer un curseur évolutif pour apprécier sa désaffection.
  - Un ressenti objectif qui correspond à une analyse spatiale des friches, amenant à la construction d'un lexique en relation avec une famille.
  - Une analyse photographique, c'est-à-dire du support, quant aux questions de composition, de cadrage et les retouches.
  - Le classement de l'image (entre S et E)
  - Un ressenti personnel de la friche, qui correspond à un point de vue interprétatif du sujet pris en photo.

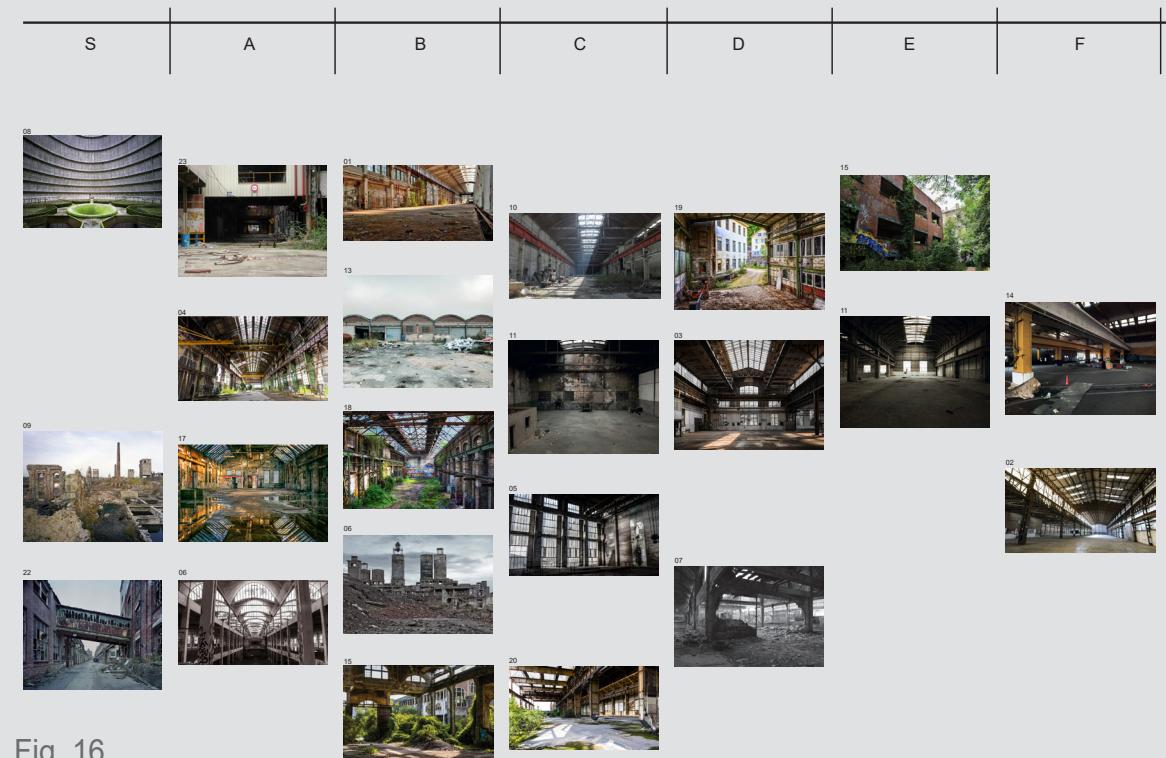


Fig. 16

Numéros	Références		Statut	Ressentit	Impacte support	Esthétique	Personnel	Regard architectural
	<b>LA FRICHE PAR LE VIDE</b>							
1	<a href="https://entreprises.nexity.fr/regards-croises/environnement/friches-industrielles-fabrique-de-la-ville">https://entreprises.nexity.fr/regards-croises/environnement/friches-industrielles-fabrique-de-la-ville</a>		ABANDON	Lumière Perspective Propre Système	Verticales OK mise en valeur angle bas : imposant	B	Donne envie Accueillant	Cadre :
2	<a href="https://www.lesechos.fr/pme-regions/ile-de-france/essonnes-breuillet-va-beneficier-du-plan-de-recyclage-des-friches-polluees-1382957">https://www.lesechos.fr/pme-regions/ile-de-france/essonnes-breuillet-va-beneficier-du-plan-de-recyclage-des-friches-polluees-1382957</a>		VIDE	Mi-lumière profondeur propre	Verticales pas OK Pas mis en valeur Pdv rapide	G	Intrigue actuel	
3	<a href="https://www.anteagroup.fr/services/friches-industrielles">https://www.anteagroup.fr/services/friches-industrielles</a>		VIDE +	Lumière perspective Propre-usage-vécu Contraste	Verticales OK Mise en valeur Cadrage : moins de profondeur	D	Stressant/ Intrigue transmission d'un vécu	
4	<a href="https://www.lesechos.fr/politique-societe/societe/letat-met-100-millions-de-plus-sur-la-table-pour-rehabiliter-les-friches-industrielles-1377729">https://www.lesechos.fr/politique-societe/societe/letat-met-100-millions-de-plus-sur-la-table-pour-rehabiliter-les-friches-industrielles-1377729</a>		ABANDON	Lumière Profondeur Propre-usage-vécu Coloré	Verticales pas OK Mise en valeur par le fond Cadrage souligne la hauteur	A	Donne envie Accueillant Agréable Décor	
5	<a href="https://www.presences-grenoble.fr/actualites-industrie-grenoble/les-friches-industrielles-terreau-de-la-reindustrialisation.htm">https://www.presences-grenoble.fr/actualites-industrie-grenoble/les-friches-industrielles-terreau-de-la-reindustrialisation.htm</a>		VIDE +	Sombre Hauteur Propre Usure-vécu Contraste	Verticales pas OK Pas mis en valeur Cadrage écrasant	C	Stressant Pas accueillant Pas actuel ressenti d'activité	

Fig. 17

27. A.I.21. Grille V1.

### 28. A.I.31. Tableur V1

Tout d'abord, l'expérimentation de cette méthodologie a pointé une faiblesse avec un classement trop subjectif. Pour pallier ce problème, une deuxième version<sup>29</sup> de la méthode est pensée afin de créer un équilibre. D'une part, le regard analytique s'effectue par la technique avec un classement du support photographique. Le corpus iconographique est analysé selon différents critères, notamment la composition, les verticales, la profondeur de champ, les retouches, les lumières et les cadrages. Tous ces critères sont donc référencés dans le tableau<sup>30</sup> (Fig. 17). D'autre part, le regard interprétatif s'effectue par le ressenti. Il prend en compte une perception personnelle et sensible en relation avec l'architecture. Ainsi, sont sélectionnées certaines images selon une perception personnelle basée sur une valeur, justifiée par une analyse à partir des critères suivants : des espaces, des volumes, des éléments remarquables comme les systèmes constructifs, la structure et la matérialité. Afin de mettre en valeur ce regard interprétatif sur la même planche que le regard analytique, les images sont mises en exergue par un cadre de couleur (Fig. 18). L'objectif est de créer une nuance afin de déconstruire ce travail iconographique pour rendre plus lisible ce qu'il sous-tend. A partir de cette seconde version, la méthodologie s'émancipe de la question centrale du classement et intègre davantage celle de l'analyse afin de constituer un corpus iconographique analytique.

Pour concrétiser cette méthodologie, une troisième et dernière version est développée<sup>31</sup>. Elle se concentre davantage sur la question de la mise en forme. La planche d'images est modifiée vers un format plus fonctionnel pour exploiter son plein potentiel (Fig. 18). En effet, la Grille analytique iconographique couvre à présent un corpus personnel<sup>32</sup> provenant de l'arpentage de sites en plus d'un corpus Internet<sup>33</sup> issu des trois familles détaillées précédemment. De ce fait, la planche et le tableau doivent être harmonisés vers une mise en forme plus didactique. La planche (Fig. 18) présente donc, en abscisse, les images classées par des lettres allant de S à E, puis, en ordonnée, l'organisation de celles-ci selon les chiffres allant de 1 à 3. De cette manière, les images sont parfaitement référencées sur la planche, facilitant la lecture de leurs analyses dans le tableau annexe. La planche est à présent dotée d'un cartouche. Il informe le titre de la planche, le type de corpus (Internet ou personnel), les accompagnateurs (si personnel) et la technique photographique relative aux images de chaque planche (argentique ou numérique). Le tableau (Fig. 19) présente lui, en abscisse, les différents critères d'analyses et de classements, puis, en ordonnée, le référencement des images (exemples : S1 ; D2 ; E3).

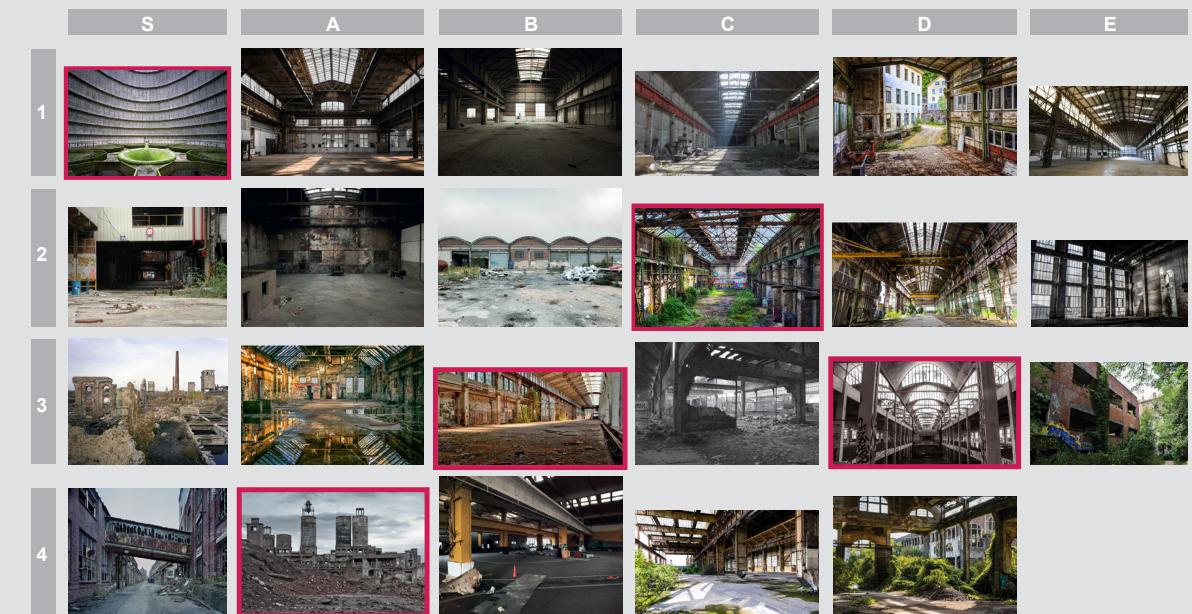
29. A.I.22. Grille V2 ; Voir annexe n°1.

30. A.I.32. Tableur V2.

31. A.I.23. Grille V3.

32. A.I.5. Corpus d'images personnels.

33. A.I.4. Corpus d'images Internet.



La friche vide  
Fonds internet

Photographies HDR / grand angle / numérique

Protch Justin  
Mars 2025

Fig. 18

Numéros	Références	Statut	Ressentit	Impacte support	Esthétique	Personnel	Regard architectural
S1	LA FRICHE PAR LE VIDE <a href="https://www.expositionphoto.fr/industry-polka-galerie/">https://www.expositionphoto.fr/industry-polka-galerie/</a>	VIDE +	Lumière Propre Hauteur Apocalyptique Coloré	Verticales OK Mise en valeur Cadrage souligne la hauteur Retouche OK	S	Accueillant intriguant Décor	Cadre : Symétrique Mégastructure forme organique
A1	<a href="https://www.anteagroup.fr/services/friches-industrielles">https://www.anteagroup.fr/services/friches-industrielles</a>	VIDE +	Lumière perspective Propre-usage-vécu Contraste	Verticales OK Mise en valeur Cadrage : moins de profondeur	D	Stressant/ Intrigue transmission d'un vécu	
B1	<a href="https://www.rer-eole.fr/actualite/la-friche-ferroviaire-des-groues-a-nanterre-en-photo/">https://www.rer-eole.fr/actualite/la-friche-ferroviaire-des-groues-a-nanterre-en-photo/</a>	VIDE	Sombre Propre Répétition Perspective	Verticales OK Mise en valeur	E	Pas accueillant Apeurant Trop vide	
C1	<a href="https://www.slate.fr/story/167420/friches-urbaines-age-des-possibles">https://www.slate.fr/story/167420/friches-urbaines-age-des-possibles</a>	VIDE +	Lumière Sole Système Contraste	Verticales pas OK Cadrage souligne profondeur Rouge	C	Pas accueillant Stressant	
D1	<a href="https://www.demainlaville.com/demain-la-ville-revitaliser-les-friches/">https://www.demainlaville.com/demain-la-ville-revitaliser-les-friches/</a>	VIDE +	Sombre Sole Intérieur dans extérieur Profondeur	Verticales OK Photo met en valeur le sujet Retouche Pdv intéressant Colorimétrie	D	Pas accueillant Apeurant Intrigue Décor	
E1	<a href="https://www.lesechos.fr/pme-regions/ile-de-france/essonne-breuillet-va-beneficier-du-plan-de-recyclage-des-friches-polluees-1382957">https://www.lesechos.fr/pme-regions/ile-de-france/essonne-breuillet-va-beneficier-du-plan-de-recyclage-des-friches-polluees-1382957</a>	VIDE	Mi-lumière profondeur propre	Verticales pas OK Pas mis en valeur pdv rapide	G	Intrigue Actuel	

Fig. 19

Imaginée initialement pour guider les recherches et lectures, la Grille analytique iconographique devait permettre d'extraire des notions et des mots-clés. Elle devient, à mesure des expérimentations et des versions, un outil d'analyse fondamental quant à l'élaboration du mémoire et prend une place centrale dans ce dernier. Cependant, cet outil est un support complémentaire à une seconde approche qu'est celle du terrain.

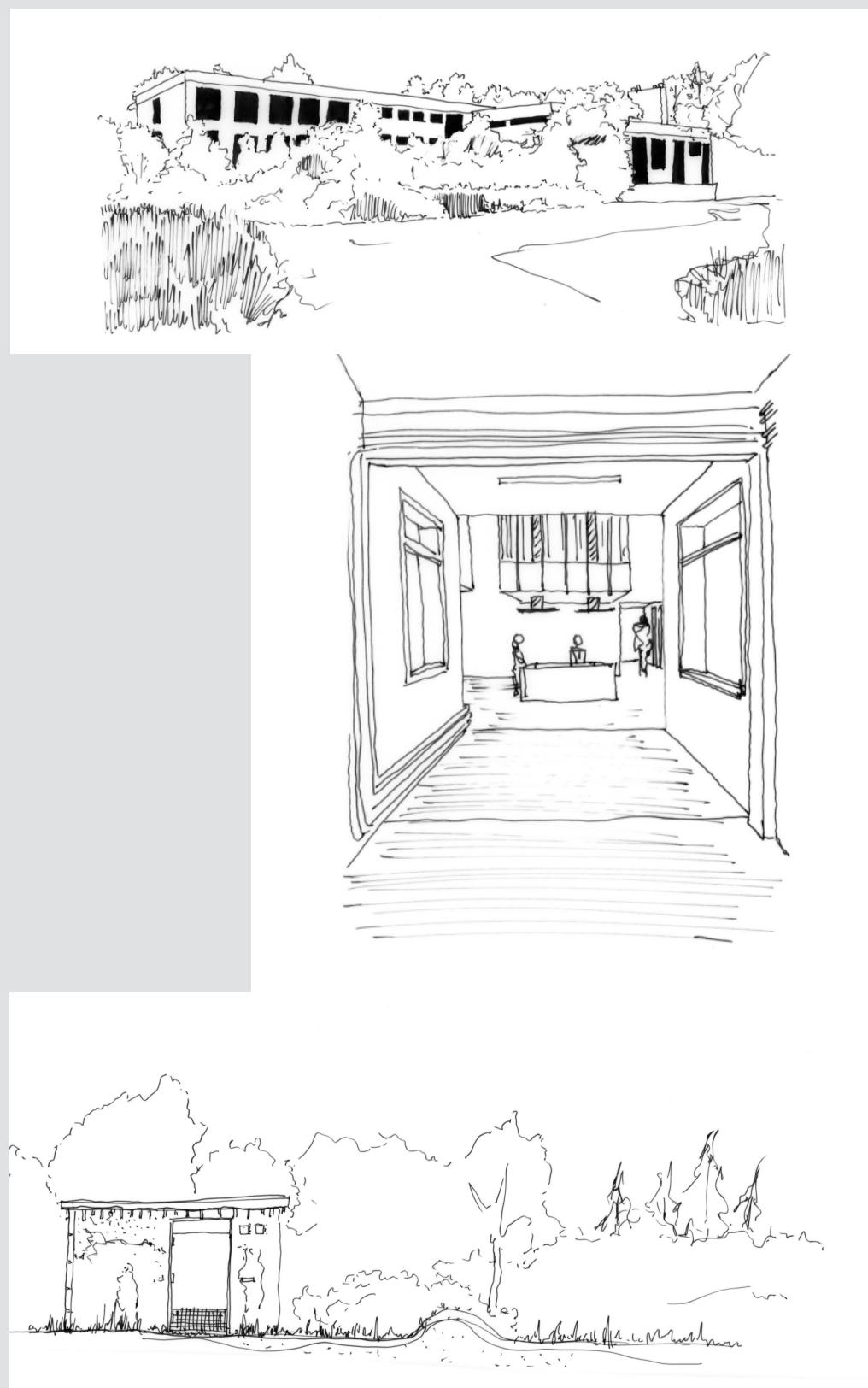
## Chapitre 1 - Section 2 - L'arpentage de sites

En s'inscrivant dans la continuité de la Grille analytique iconographique, cette seconde méthode apporte un point de vue pratique et sensible à ce mémoire. Il est essentiel d'apporter une expertise du terrain grâce aux différentes visites de sites. Ainsi, la préparation en amont d'un protocole précis permet d'encadrer les visites de sites. L'élaboration de ces outils de terrain s'est faite en trois phases : un protocole systématique, un enrichissement de la méthode grâce aux deux premiers prototypes d'expérimentations, et un retour méthodologique concret post-expérimentations finales.

Pour commencer, l'élaboration d'un protocole systématique est une solution organisationnelle. En effet, l'arpentage de sites<sup>34</sup> est une phase qui doit être efficace dans sa collecte de données. L'objectif est de pratiquer les friches pour produire une matière exploitable dans le mémoire. Il s'agit d'une démarche différente de celle d'un·e praticien·ne pour comprendre les enjeux relatifs à la pratique dans le cadre de cette recherche. Ainsi, l'élaboration de ce protocole précis est qualifiable de systématique puisqu'il est mis en place pour chaque arpantage de sites. Il prend appui sur la cartographie comme outil principal de récolte et de représentation. Le protocole détermine donc un parcours spécifique ou imposé : le site exploré doit être appréhendé depuis l'extérieur vers l'intérieur, c'est-à-dire qu'il est nécessaire d'effectuer une première ronde autour de celui-ci pour dessiner une ébauche avant d'entrer. Que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur, il faut marquer des arrêts à des points stratégiques qui représentent un potentiel intérêt. Chaque pause est repérée sur l'ébauche de plan qui retrace notre parcours dans le site.

Cet arrêt initie un questionnement sur les ressentis *in situ*, et permet un relevé graphique par le croquis (Fig. 20), le plan ou la coupe, ainsi qu'un relevé photographique<sup>35</sup>. La récolte de ces ressources s'inscrit alors dans la continuité de la Grille analytique iconographique<sup>36</sup> et permet de constituer, grâce à l'arpentage de sites<sup>37</sup>, un corpus d'images personnelles<sup>38</sup> qui s'additionne à celui issu d'Internet.

Fig. 20



34. B.II. Arpentage de sites.

35. A.II.1. Collecte photographique arpentage expérimental - 157 images numériques.

36. A.I.23. Grille V3.

37. B.II.1. Arpentage expérimental jour 1 - 2.

38. A.I.5. Corpus d'images personnels.

Cela recouvre le spectre de la Grille analytique iconographique avec davantage de données. De plus, capturer un espace grâce à un appareil photo numérique ou avec nos téléphones permet de restituer une amplitude de perceptions, tout comme un rapport à la progressivité dans l'espace. Suivant ce protocole, l'exploration de chaque site permet de dresser un panel complet d'informations grâce aux relevés sensoriels, sensibles et visuels.

Par la suite, l'occasion d'appliquer ce protocole de visite à un premier arpenteage de sites s'est présentée<sup>39</sup>. Cette expérimentation prototype prend place dans une ancienne friche militaire que l'on appellera « la caserne verte ». Le protocole systématique s'est malheureusement heurté à la réalité du terrain. Cette inadéquation s'explique d'abord par les différents obstacles rencontrés sur le terrain, qu'ils soient naturels (rivières, végétation dense, terrain accidenté) ou qu'ils soient propres à la friche elle-même (gravats, éboulements, détritus, barrières, grillages). Elle tient également aux contraintes liées au caractère illégal des visites, telles que la présence de caméras et de rondes de surveillance, la discréetion qu'il faut adopter ou encore la rapidité de visite imposée par l'adrénaline et par la nécessité de ne pas se faire repérer.

Ce retour d'expérience permet d'agrandir les champs traités par le protocole, mais également les techniques de récolte mises en place par celui-ci. Les relevés graphiques initiés ci-dessus prennent du temps et ne sont pas compatibles avec le terrain ; il faut donc se diriger vers des outils de récolte plus adéquats tels que la photographie<sup>40</sup> et le récit d'expérience<sup>41</sup>. De nouvelles méthodes qui se révèlent être plus complètes dans l'approche sensible du terrain. Il y a tout d'abord les prémisses de la visite relatives à la recherche de sites. Elément à part entière dans l'arpenteage de sites, ces dernières sont souvent invisibles : il s'agit des recherches effectuées pour prévoir la visite, chercher la localisation et contrôler le statut du site (abandonné ou encore occupé). Puis, il y a la phase de recherche physique, à proximité du site, qui passe par la marche à pied, l'utilisation essentielle de cartes pour se repérer et la recherche d'accès. Pour finir, il y a les aléas constituant la visite de sites, tels que les rencontres ou le trajet retour. Autant d'éléments qui composent la richesse d'une exploration de site complète et qui devraient être représentés. Pour ce faire, deux restitutions sont possibles : la première prend la forme d'un récit qui retrace l'arpenteage de sites dans son entièreté ; la seconde consiste en l'élaboration d'une fiche synthétisant chaque exploration avec les différents relevés sensoriels, sensibles et graphiques *in situ*.

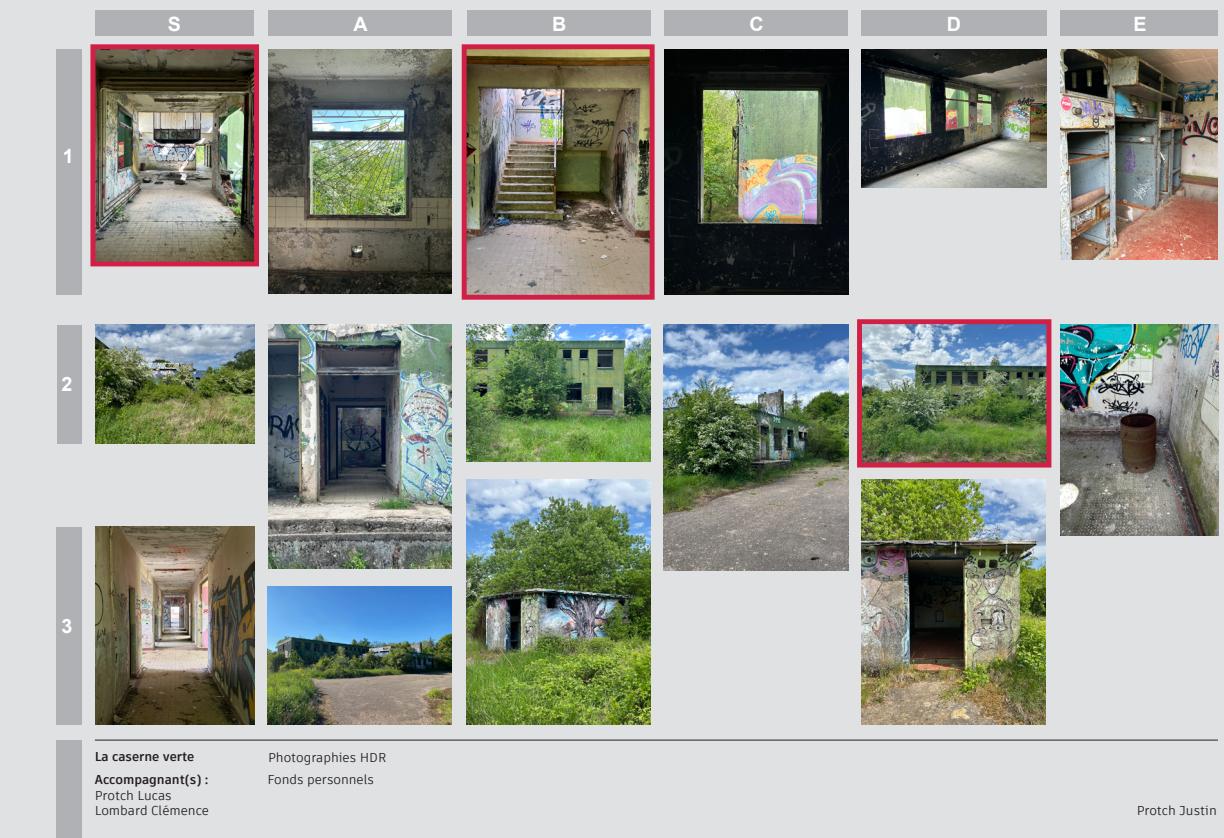


Fig. 21  
Grille iconographique analytique issue d'un corpus d'images personnelles.

39. B.II.1. Arpentage expérimental jour 1 - 2.

40. A.II. Collectes photographiques.

41. B.III. Récits d'arpentages.

Pour finir, les expérimentations finales<sup>42</sup> sont réalisées plusieurs mois après l'élaboration et l'évolution de cette méthodologie de terrain. Pendant deux jours, un total de six sites et infrastructures en Lorraine sont visités, cependant, le protocole de récolte des données a encore montré ses limites. Ce dernier n'est pas en adéquation avec l'exploration urbaine. En arrivant sur les différents sites, il est difficile de récolter des données de l'extérieur vers l'intérieur en marquant des arrêts stratégiques réguliers, et ce, pour différentes raisons.

Il y a tout d'abord des questions d'échelle et de terrain, car les sites sont parfois trop vastes pour effectuer les rondes. De plus, il y a toujours des obstacles naturels propres à chaque site (nature dense, formations rocheuses, rivière). Il y a également des questions de temps et de risques. En fonction de l'exposition du site, il est risqué de passer le temps nécessaire aux différents relevés. Certaines friches sont très reculées, tandis que d'autres sont en zone urbaine et entourées de structures encore actives. Toutes ces composantes fabriquent la nature même de l'exploration urbaine illégale : la déambulation dans le site. La réalité du terrain indique que les obstacles et situations du réel font pratiquer les sites différemment. L'expérience menée sur le terrain, grâce aux arpentages de sites<sup>43</sup>, montre que la curiosité est un sentiment qui prend le dessus et qui guide le parcours en fonction des éléments de la friche qui nous attirent. Explorer les sites selon le protocole nous fait ressentir une certaine frustration, car on ne les explore pas avec spontanéité.

Pour conclure, cette méthodologie a évolué en s'appuyant sur des allers-retours successifs entre expérimentation sur le terrain et synthèse, pour être, dans sa version finale, en adéquation avec le terrain. La manière dont sont récoltées les données nourrissant la réflexion de cette recherche est définie par la liberté que nous laisse chaque site. Deux formes de récolte restent cependant possibles. La première, l'élaboration d'un récit<sup>44</sup>, permet de verbaliser une exploration complète en apportant des éléments de ressentis sensibles et sensoriels. La seconde, le reportage photographique<sup>45</sup>, produit des données visuelles en apportant une diversité de perceptions tout en constituant un corpus d'image fondamental<sup>46</sup> à la Grille analytique iconographique<sup>47</sup>.

---

42. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2.

43. B.II. Arpentage de sites.

44. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 carcatères.

45. A.II.2. Collecte photographique arpentage final - 617 images numériques.

46. A.I.5. Corpus d'images personnels.

47. A.I.23. Grille V3.

## Chapitre 2 - Carte mentale : un aperçu des méthodes de récoltes



# Récit d'arpentage final - jour 1

## Les préparatifs

Afin de mener cet arpentage de sites au mieux, il est nécessaire de s'organiser en amont. La veille du départ, nous nous sommes donc retrouvés pour planifier les deux jours de visites à venir. Je suis accompagné pendant cette période par un ami.

L'objectif était de répertorier les sites que nous connaissons, d'effectuer des recherches tout en mettant en place une feuille de route. En effet, les sites sont éclatés dans la Lorraine, il est donc préférable de les répartir par zone, en fonction d'un itinéraire, pour organiser les visites à effectuer.

Mise à part deux sites que mon ami m'a proposés et dont il avait entendu parler, les futures explorations sont à rechercher. Après quelques heures, les informations recueillies sont limitées, mais nous arrivons à repérer quelques friches sans avoir à payer de cartes d'urbex. Nous nous sommes aidés de la carte Google Maps, de la carte « Remonter le temps » et de la recherche inversée de Google Maps.

Le programme de jeudi est donc le suivant : le matin nous partons 40km à l'Est de Metz pour visiter le camp du Ban Saint-Jean. Il s'agit d'un ancien site d'enfermement militaire dont mon ami avait connaissance depuis quelques années. Nous repartons en direction de Metz, en passant par Boulay, une petite ville où se trouve une ancienne usine de la Soval (ancienne fonderie) définitivement fermée depuis quelques années.

Nous prévoyons durant l'après-midi de visiter un site industriel. Il s'agit du Bureau Central de Hayange, lieu relativement connu dans le milieu de l'urbex Lorrain.

## Le camp du Ban Saint Jean

Le camp du Ban Saint Jean se situe dans un environnement isolé très rural. Pour s'y rendre, nous avons pris la voiture pendant une quarantaine de minutes. Le trajet n'est pas sans surprise : nous avons aidé un groupe d'anglais égaré, notre GPS nous a fait passer par des voies privées interdites et l'accès au site en voiture n'est pas évident. Après avoir garé la voiture en lisière de forêt, nous nous sommes référés à la carte de google maps pour nous situer et nous diriger vers la friche. Elle nous a notamment permis de repérer les chemins pédestres qui allaient nous mener vers le camp.

Le site date de la seconde guerre mondiale, il est donc ancien et de ce fait enclavé en pleine forêt dans une végétation dense. Nous nous sommes enfouis dans la forêt en direction du site, faisant face, au bout de quelques mètres, à un panneau expliquant que l'accès est interdit. Sans y prêter attention nous esquivons la barrière et continuons notre route. Nous avons finalement trouvé un raccourci et les traces au sol marquant le passage d'engin, nous ont menés à une première infrastructure annonçant la friche. Comme nous le verrons dans ce récit, la friche est toujours signalée par un premier élément en ruines. Ici, il s'agit d'un château d'eau envahi par une végétation proliférante, une structure particulièrement belle.

Une fois le château d'eau dépassé, le chemin s'est élargi révélant progressivement les premiers bâtiments de la friche. Mon ami m'explique qu'il s'agissait, à l'origine, d'un camp d'entraînement militaire, devenu par la suite un camp transitoire d'enfermement pendant la Seconde guerre mondiale. Le site ressemble étonnamment à un petit village composé de plusieurs dizaines de maisons. La typologie des constructions est répétitive, identique et accompagnée de garages avec un plan simple qui fait notamment référence aux quartiers pavillonnaires Américains. Les bâtiments sont parfaitement alignés et, dans ce contexte d'abandon, ils semblent presque flotter au milieu de la végétation. Les maisons apparaissent comme des sculptures, abîmées par le temps et parsemées d'ouvertures.



Nous amorçons la visite en apprivoisant les constructions avec de la distance en les longeant. Nous décidons de nous aventurer jusqu'aux pieds des bâtiments quand une tranchée s'ouvre dans le végétal. En effet, l'accès aux édifices est complexe, la nature très dense ne trace pas de chemin, cependant, avec un peu de volonté, toutes les maisons restent finalement accessibles. Elles sont toutes caractérisées par un fort état de délabrement : une absence de fenêtres, de portes, certaines cloisons et planchers sont éventrés. L'escalier est complètement détruit par le temps. Nous n'avons pas pu avoir accès aux étages supérieurs mais avons tout de même tenté une grimpe par l'extérieur le long de la façade. L'état de délabrement et le fait qu'il avait plu ont rendu l'escalade trop risquée.

En observant les différentes maisons, on peut constater qu'elles sont toutes construites à l'identique. L'objectif a été ici de réaliser les mêmes clichés dans différentes maisons afin de constater les différences de délabrement. Les clichés sont donc réalisés depuis le même point de vue dans chacune des habitations visitées. Ce procédé permet de constater les variations de délabrement d'un bâtiment à l'autre.

On remarque ainsi que les maisons sont construites selon un plan simple : une entrée donne sur un couloir qui dessert un escalier, une pièce de vie traversante et une cuisine. A l'étage se trouve logiquement les chambres et la salle d'eau. Un sous-sol et des combles composent le reste de l'habitation.

Au fil de l'exploration, nous remarquons de nombreuses trémies dans les planchers ainsi que des ouvertures découpées à la disqueuse dans les cloisons. Certaines constructions présentent par ailleurs les traces d'un ancien parquet dans le séjour.

Il n'y avait pas beaucoup d'appropriation par le graffiti en lien sans doute avec l'enclavement du site et son éloignement par rapport à la ville et aux villages alentours.

Pour nous abriter d'une averse, nous avons marqué un temps d'arrêt dans une maison. Cela m'a permis de réaliser un plan et quelques relevés sur la nature du bâtiment. Cette pause a également mis en avant la dimension sonore des explorations que l'on mène. En effet, depuis la lecture d'un livre blanc, écrit par Philippe Vasset, je reste particulièrement attentif à la dimension sonore des friches que j'arpente.

Le silence est devenu particulièrement apaisant à ce moment précis. Mon ami a alors ouvert Instagram pendant que je faisais le relevé de la maison. L'atmosphère s'en est trouvée changé. Le son émis par le téléphone a modifié l'ambiance, transformant le lieu en un endroit plus formel et personnel un peu comme si j'étais chez moi. Ce changement de dynamique m'a permis de me séparer du contexte de l'abandon, alors omniprésent autour de nous. La visite en elle-même a aussi mis en avant le côté très sonore de la nature : Le bruit des animaux ou encore le craquement produit par les arbres qui bougent.

Pour finir cette visite, nous avons marché vers la sortie. Mon ami voulait partir, mais je l'ai convaincu d'aller voir à l'extrémité du site et nous avons trouvé une structure d'une typologie différente : un poste électrique. La visite fut brève, c'était très petit et sans accès vertical, j'ai donc juste pris le temps d'esquisser un croquis comme une sculpture dans la verdure. Puis nous nous sommes dirigés vers le chemin d'entrée pour retourner à la voiture. Cette marche retour nous a permis de discuter du ressenti de chacun en exprimant un avis sur notre visite.

Mon ami a perçu le site comme un lieu empreint de tristesse. Il parle d'une ambiance morne et pesante aggravée par la présence de la pluie et le gris du ciel. Il décrit la visite comme « fade » de par l'architecture répétitive et les typologies de maisons et garages similaires.



En revanche, il a apprécié cette visite. Passionné et intéressé par les infrastructures militaires et les fortifications. Il a été troublé par le fait que des maisons puissent avoir été construites dans un lieu aussi loin de toute civilisation.

Pour ma part, mon avis est un peu différent. Même si j'ai apprécié le site, j'en comprends moins le poids historique. J'ai pu à un certain moment ressentir de l'ennui face à ces maisons identiques dans un atmosphère gris et pluvieux. En revanche, le calme de l'environnement et la végétation très présente transforme le site en un lieu apaisant. Par ailleurs, la curiosité prend rapidement le dessus et très vite on ressent rapidement l'envie d'enchaîner la visite des maisons dans l'espoir de faire une découverte plus intéressante.

## Le Bureau central

Selon notre feuille de route, nous nous dirigeons, en début d'après-midi, vers le Bureau central de Hayange. Il s'agit d'anciennes infrastructures industrielles particulièrement visitées sur la scène de l'urbex Lorrain.

Le contexte géographique est particulier : il s'agit de la vallée de la Fensch, une zone marquée par l'industrie minière et sidérurgique. On y compte actuellement 4 hauts fourneaux, tous en état de friche, dont le dernier, détenu par ArcelorMittal, a été fermé en 2013. L'activité sidérurgique est ralentie, mais on compte quand même une aciérie encore en marche à côté de notre site.

Bien que nous connaissons la ville d'Hayange, l'arrivée sur le site est particulièrement impressionnante. S'agissant d'une vallée, l'autoroute surplombe le paysage et nous offre un point de vue d'ensemble. On aperçoit ainsi les hauts fourneaux de la ville. Le Bureau central est, quant à lui, facile d'accès en voiture et se trouve au pied de l'industrie en pleine ville.

Nous garons la voiture dans la rue longeant le bâtiment en question. Les premières observations sont riches en informations : nous sommes entourés d'infrastructures industrielles, mais aussi de friches. Le bureau apparaît comme un bâtiment immense. De l'autre côté de la route, nous apercevons un château en friche lui aussi. Le site, protégé par des barrières métalliques est muré et barricadé. La fin de la route est coupée par ces mêmes barrières. Le site est protégé car un permis de désamiantage vient d'être déposé, signe que le chantier ne tardera pas à commencer. Un compteur électrique de chantier l'atteste. Pour finir, le site est placé sous vidéosurveillance, plusieurs caméras étant visibles.

Nous commençons alors par observer les alentours, notamment le château et les caractéristiques du site. Un cours d'eau passe sous la route, sous le bureau et longe le château. Nous longeons le bâtiment tout en repérant les potentielles entrées en faisant attention aux caméras. C'est alors que nous entrons dans l'enceinte d'une maison de justice dont le parking encadre de moitié la friche. Le bâtiment tout neuf ne nous facilite pas la tâche puisqu'il expose les accès les plus simples.

Après discussion, nous nous rendons compte de la difficulté d'accès du site, j'essaie alors d'imaginer un plan. L'objectif serait de passer sous les barrières, derrière une caméra, pour escalader et se faufiler dans l'une des deux fenêtres dont les barricades sont éventrées. Toutefois, mon ami est plus réticent (et il avait sans doute raison). Nous nous sommes donc baladés du côté du château, nous avons longé un grand parc très accueillant qui offre une atmosphère paisible.

Des barrières métalliques éventrées nous ont permis de nous rapprocher du cours d'eau, qui constitue une vraie limite naturelle. L'entrée du tunnel forme également une passerelle, mais elle est protégée par des barbelés et surveillée par les caméras de la rue. Il nous aurait fallu des bottes ! Nous avons finalement rebroussé chemin pour aller nous asseoir un peu plus loin dans le parc, cherchant en vain un autre chemin. Trouvant cela frustrant, j'ai ouvert la carte une énième fois pour scruter les alentours.



Mon ami a alors repéré un magasin à un kilomètre et demi, donnant sur l'arrière de la forêt. Une fois garés, nous avions une vue magnifique sur l'aciérie et le haut fourneau. L'entrée de la forêt était précédée de grandes dalles en béton, révélant les traces d'une ancienne friche rasée. Peut-être s'agit-il de l'ancien magasin, rasé depuis ?

Nous entrons alors dans la forêt, la randonnée commence, mais aucune pancarte ne nous indique une interdiction : nous nous enfonçons donc dans la végétation. La sensation est très étrange. Le sol est jonché de détritus et un enchevêtrement de grosses conduites issues de l'usine longe le cours d'eau : l'ensemble est particulièrement sale.

L'activité sonore renforce cette sensation. D'un côté, le vacarme assourdissant de l'activité de l'aciérie, au centre, une forêt qui, habituellement, inspire une certaine sérénité et, de l'autre côté, le bruit sourd et continu du trafic routier dense.

La marche, est en revanche assez simple et peu risquée car le chemin est déjà tracé. Nous avons aperçu une passerelle qui enjambe le cours d'eau (sans doute un ancien accès à l'usine). D'une certaine manière, l'aciérie avait rendu la passerelle « industrielle », en effet ses couleurs, sa conception grillagée et barricadée traduisent bien le vocabulaire de l'industrie. De l'autre côté, se trouve un amas d'objets métalliques.

Sans nous attarder, nous continuons d'avancer, mais le cours d'eau se rabat au fur et à mesure sur nous. Nous arrivons sur des barrières en bois, délimitant le tout nouvel espace paysager et forestier investi par la Maison de la Justice, et ce, jusqu'au cour d'eau ! Impossible de passer sans se faire voir. L'idée de traverser le cours d'eau s'est donc imposée : nous pouvons encore accéder au bureau de poste, sous lequel l'eau passe. Deux solutions se sont alors offertes à nous : traverser la passerelle, dont le grillage était éventré, ou tenter de traverser en équilibre sur un tronc d'arbre tombé. Arrivés à la passerelle, nous nous sommes hissés jusqu'au bout : le tas d'objets métalliques s'est avéré être un empilement de godets destinés à contenir le métal en fusion. Peints en rouge, jaune ou bleu, ils condamnent l'accès.

Nous avons alors escaladé les grilles rouillées pour redescendre en nous servant des godets comme prises.

C'était comme une séance au bloc d'escalade, mais en vrai. Nous nous sommes passé les sacs, et je me suis senti comme dans les vidéos d'exploration délicates que l'on voit sur certaines chaînes YouTube.

A peine le pied posé sur le terrain, nous étions en alerte, conscients qu'il s'agissait d'un terrain appartenant à l'aciérie encore en fonctionnement. Cela nous rassurait toutefois de n'avoir aperçu aucun panneau d'interdiction.

L'exploration en zone délicate commence et cela devient d'un coup très excitant. En effet, cela fait déjà une heure et demie que nous nous acharnons à trouver un accès : nous prenons donc de plus en plus de risques, à mesure que les solutions discrètes ne fonctionnent pas. Au fur et à mesure de notre progression dans la forêt, le terrain privé de l'aciérie grignote l'espace dans lequel nous marchons, au point que nous nous retrouvons très près du site encore occupé, tout en étant particulièrement visibles depuis la maison de droit.

Nous nous surprenons à avancer voûtés, alors qu'un engin semble se rapprocher de nous, accompagné de bruits et de sonneries. Perturbés d'entendre autant de sons sans voir quoi que ce soit, nous nous sommes cachés derrière un arbre. Nous avons ensuite longé un ancien espace de stockage de fret ferroviaire désaffecté, avant de tomber sur deux bâtiments faisant office de postes électriques.

Nous apercevons enfin les grillages du bureau, mais la zone devient totalement exposée, des deux côtés. De plus, le poste électrique bourdonne, témoignant du fonctionnement encore actuel de l'usine. Partout autour de nous on voit des détritus, des tôles pliées et des carcasses.



Une passerelle jaune semble contourner le premier grillage, bien qu'elle soit jonchée de barbelés. En nous approchant, j'ai aperçu un second grillage : c'en est devenu trop. Nous sommes donc tous les deux d'accord pour ne pas prendre plus de risques compte tenu de l'exposition de la zone des deux côtés du cours d'eau.

Nous avons donc rebroussé chemin, réescaladé les godets, repris le sentier forestier pour ressortir sur le parking du Lidl. Epuisés d'avoir marché dans les hautes herbes et les ronces, nous sommes déçus de ne pas avoir pu entrer. Après quelques minutes, le soulagement a pris le dessus : nous sommes contents de ne pas avoir pris plus de risques et de retrouver la voiture sans soucis.

Pour finir cette journée, nous sommes passée par une fortification allemande des années 1900, située à Yutz. L'infrastructure est parfaitement accessible (du moins l'extérieur du site), grâce à la conception d'un parcours de santé. Nous avons suivi le parcours de manière classique. La visite fut courte, mais nous a permis de décompresser après cette journée chargée en émotion. Ici, aucune pression : tout est autorisé, il n'y a aucun risque lié au délabrement, c'est parfaitement reposant. Il est simplement étonnant de déambuler dans un espace qui semble plus légal, dans lequel nous avons le droit de marcher. Cette petite balade a bien clôturé la journée. Nous avons par la suite repris la route en direction de Metz pour rentrer.









## Partie 02 : Découvrir la friche

### Chapitre 1 - Délimitation de la notion de « friche »

#### Chapitre 1 - Section 1 - Le graffiti : la pratique et son support

Le graffiti, comme porte d'entrée dans ce mémoire, est l'un des sujets primaires de cette recherche. Il en découle un questionnement logique qu'il faut développer pour comprendre pourquoi les friches sont centrales ici. L'hypothèse sur laquelle est fondé le sujet est la suivante : comment les friches se développent-elles à travers différents types d'appropriations des lieux tels que le graffiti, l'exploration urbaine, la photographie ou les expositions *in situ* ? Grâce à cette première interrogation, on remarque que les thèmes principaux sont déjà évoqués : l'exploration urbaine, la photographie et les friches. Pourtant, la démarche initiale est davantage centrée sur le graffiti en premier plan, puis les friches au second.

Le graffiti est une pratique qui voit le jour dans les années 1960 à Philadelphie<sup>48</sup>. Tout commence avec un homme qui, plutôt que d'exprimer une pensée verbalement, va l'écrire sur les murs de la ville (Fig. 23). Le graffiti développe alors cette idée : une nouvelle manière d'exprimer discrètement, mais à la vue de tous, un message par sa répétition dans l'espace public.

À partir des années 1980, New York s'impose comme la capitale du mouvement du graffiti pour plusieurs raisons. On assiste d'abord à « la montée en puissance de toute la culture hip-hop<sup>49</sup> », structurée autour de quatre piliers : deux pratiques musicales avec le DJing et le MCing, une pratique de danse avec l'émergence du breakdance, et une pratique visuelle avec la démocratisation du graffiti. Ces quatre mouvements ont en commun de se déployer dans la rue et dans l'espace public, et sont représentatifs de la jeunesse afro-américaine. Le graffiti connaît un essor particulier à New York, notamment grâce aux supports en mouvement comme les trains et les rames de métro (Fig. 24). Leur déplacement à travers la ville permet une diffusion large et rapide des visuels<sup>50</sup>. La mégapole contribue également au rayonnement mondial du mouvement grâce à sa visibilité, qui offre au hip-hop une diffusion médiatique ouverte sur le monde entier.

48. Noel, Matthieu ; « Le graffiti », Zoom zoom zen ; Radio france [en ligne], janvier 2024, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-vendredi-12-janvier-2024-3413702>].

49. *Ibid.*

50. « L'histoire du street art et du graffiti », MurAll [en ligne], consulté le 24 novembre 2025. [URL : [https://www.graffiti-fresque-murale.com/lhistoire-du-street-art-et-du-graffiti/#L%2099histoire\\_du\\_street\\_art\\_et\\_du\\_graffiti](https://www.graffiti-fresque-murale.com/lhistoire-du-street-art-et-du-graffiti/#L%2099histoire_du_street_art_et_du_graffiti)].

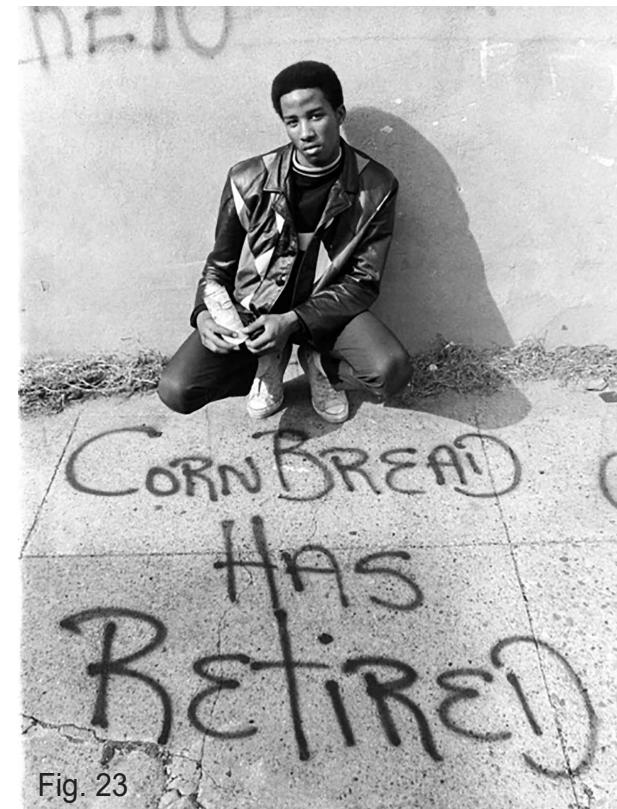


Fig. 23



Fig. 24

De cette manière, le graffiti arrive en Europe, et plus particulièrement en France, à Paris. Dans les années 1990, le mouvement artistique apparaît comme une véritable révolution esthétique dans la capitale. « C'était révolutionnaire à l'époque. Il y en avait partout dans Paris, plus que maintenant. Et à la fin des années 90, c'était rempli. Il y avait un jeu du chat et de la souris aussi avec les sociétés de nettoyage<sup>51</sup>. ». La ville en est recouverte : les murs, les trottoirs, les bâtiments neufs comme abandonnés, les tunnels, et bien entendu les métros. Le graffiti valorise tout, peu importe le support.

Cette esthétique perdure et les supports particulièrement recherchés s'inscrivant dans cette démarche artistique sont les friches. « Un lieu comme celui-ci en région parisienne, me raconte-t-on au cours d'entretiens, est très rare » explique un article développant le graffiti comme outil des marges pour l'appropriation des friches<sup>52</sup>. Il s'agit finalement de lieux paisibles qui offrent une spatialité idéale pour les graffeurs voulant expérimenter leur art.

L'une des premières références marquantes dans cette recherche sur le graffiti est le projet mené par deux street artists, à Paris, Lek & Sowat, nommé « le Mausolée ». Ils lancent leur projet dans un ancien supermarché désaffecté sous le périphérique. A partir de 2010, ils trouvent une brèche pour entrer dans le bâtiment et perçoivent un potentiel démesuré « Là, on rentre et on se dit, mais c'est merveilleux quoi ! C'est un charbon qu'on va transformer en diamant ! 40 000 m<sup>2</sup>, c'est comme si tu avais un grand atelier à toi tout seul en plein cœur de Paris<sup>53</sup> ». L'objectif est, pour eux, de graffer la friche. Pour ce faire, ils invitent vingt-trois autres artistes qui les aident à prendre possession des murs de l'ancien supermarché (Fig. 25.26.27). A partir de 2025, le propriétaire des lieux donne son aval pour une ouverture publique, dans un cadre de visite contrôlé et légal, afin de découvrir cette galerie à ciel ouvert. Cette référence est intéressante pour différentes raisons : d'abord, l'idée d'une galerie à ciel ouvert qui utilise une friche comme support est passionnante ; ensuite, la dimension d'exploration et d'illégalité, car pendant des années les artistes sont entrés et se sont approprié les lieux ; enfin, la notion d'un projet éphémère interpelle, la galerie ayant ouvert ses portes, récemment, en automne 2025, mais ne s'inscrivant pas dans une existence durable : « la pérennité du Mausolée n'est pas garantie dans le prochain vaste projet de rénovation urbaine dans le quartier<sup>54</sup> ».



Fig. 25



Fig. 26



Fig. 27

51. Noel, Matthieu ; Danysz, Magda ; « *Le graffiti* », Radio france [en ligne], janvier 2024, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zen/zoom-zoom-zen-du-vendredi-12-janvier-2024-3413702> ].

52. Faucher, Manon ; « *Le graffiti : un outil des marges pour l'appropriation des friches et un objet de récupération pour l'attractivité territoriale et la gentrification des périphéries* », *Culture & Musées* 45 [en ligne], 01 juin 2025, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/12861> ].

53. Grossin, Benoît ; « Le "Mausolée", à Paris : un sanctuaire clandestin du graffiti sous le périph, à découvrir "comme les grottes de Lascaux" », *L'Info culturelle : reportages, enquêtes, analyses* ; Radio france [en ligne], 03 octobre 2025, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/12861> ].

54. *Ibid.*

La recherche prend alors un tournant à partir de ce premier point clé. La friche, en tant que support du graffiti, passe au second plan. L'objectif est de centrer les recherches sur le graffiti en lui-même, que ce soit dans une friche ou dans des lieux réhabilités. L'idée que le projet architectural conserve et valorise les différentes appropriations vécues par les friches dans le temps devient le questionnement central. La recherche s'est donc davantage intéressée aux différents projets qui existent et qui développent ce postulat.

La figure majeure qui est ressortie est l'architecte « frichier<sup>55</sup> » Matthieu Poitevin. Il est notamment responsable d'un projet qui nous intéresse particulièrement dans le cadre de la recherche autour de l'architecture et du graffiti : la friche de la Belle de Mai à Marseille (Fig. 28.29), réhabilitée avec Pascal Reynaud. Lancé en 1992, le projet s'étend jusqu'en 2013<sup>56</sup> et héberge un programme qui a pour objectif de diffuser la culture. Une entreprise s'y installe donc dans le but de supporter les acteurs et artistes du monde de l'art avec notamment des infrastructures supportant leurs travaux - résidences d'artistes, ateliers, salles d'exposition et salles de concert composent ce vaste complexe<sup>57</sup>.

Par la suite, les recherches académiques deviennent plus difficiles. D'une part, les projets de réhabilitation intégrant réellement cet aspect de conservation des friches dans leur ensemble ne sont pas très nombreux. D'autre part, le sujet ne pose pas les bonnes questions. Le véritable point commun entre l'ensemble de ces premiers sujets réside dans la friche elle-même. Elle est le support du graffiti, mais aussi celui de l'appropriation de certaines pratiques et des futurs projets de réhabilitation. Le graffiti est devenu intéressant pour l'esthétique Ici, la friche de la Belle de Mai nous intéresse, car elle constitue la réponse arArchitecturale à des mutations diverses. La nouvelle infrastructure tient compte, dans sa conception nouvelle, d'un vocabulaire architectural et matériel hérité de son ancien état de friche. On y retrouve une spatialité très vaste et une matérialité brute et sincère, deux composantes issues du langage propre aux usines et aux industries. De plus, le projet réinvente le rapport au passé du bâtiment, notamment vis-à-vis des différentes appropriations qui y ont eu lieu. En effet, le graffiti présent dans la majorité des bâtiments en friche n'est pas conservé ici, mais réinvité dans le projet fini. Après l'inauguration, plusieurs graffeurs et street artists sont invités pour « poser » leurs œuvres sur les murs de la friche.

55. Poitevin, Matthieu ; « *Matthieu Poitevin, architecte frichier La friche de la belle de mai, Marseille* », Pavillon de l'Arsenal [en ligne], 31 janvier 2013, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.pavillon-arsenal.com/fr/conferences-debats/cycles-en-cours/1-architecte-1-batiment/9542-matthieu-poitevin-architecte-frichier.html> ].

56. « *ARM Architectures – La friche de Belle mai* », Divisare [en ligne], 01 février 2013, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://divisare.com/projects/222309-arm-architectures-olivier-amsellem-friche-la-belle-de-mai> ].

57. Maudet, Yanna ; Caroff, Bonnie ; Prat, Clara ; Ramage, Fiona ; « *Le Projet* », Friche la belle de mai [en ligne], 2020, consulté le 24 novembre 2025., [URL : <https://www.lafrique.org/la-friche/le-projet/> ].



Fig. 28



Fig. 29

Une démarche intéressante, mais qui pose tout de même un paradoxe : pourquoi ne pas conserver les milliers de graffitis dont le bâtiment était déjà orné, plutôt que de les effacer pour en refaire ? La friche comme support devient alors, vis-à-vis de l'esthétique qu'elle véhicule, le sujet principal de cette recherche.

## Chapitre 1 - Section 2 – Changement d'échelles : de l'esthétique à la pratique

Pour entrer dans ce sujet, le biais du graffiti a permis de découvrir les friches selon deux angles différents, explorés et développés l'un après l'autre. Dans un premier temps, nous parlerons d'esthétique autour des friches, car la première chose mise en avant par les recherches est le côté visuel diffusé par les photographies de friche. Puis, dans un second temps, nous développerons l'aspect de terrain intimement lié à la pratique photographique.

### L'esthétique comme visuel des friches

Le sujet a donc été approché sous l'angle de l'esthétique et plusieurs questions se sont posées. Pourquoi cette esthétique interpelle-t-elle autant et d'où provient-elle ? Pour répondre à ces questions et lancer le sujet, l'objectif est de saisir tout d'abord notre attrait personnel autour de ces lieux abandonnés. La représentation et les symboles que l'on y projette témoignent d'un attrait particulier pour les friches. Cela revient à comprendre qu'une perception est toujours relative à chaque individu.

Prenons, par exemple, la perception de Philippe Vasset, journaliste et écrivain français, il explique dans un livre blanc qu'un « site en particulier a excité [son] imagination<sup>58</sup> ». L'auteur entend alors formuler des hypothèses pour imaginer la scène troublante qu'il avait sous les yeux. Cependant, il dit : « Pour ne pas dissiper le mystère, je n'ai jamais cherché à savoir ce qui, en réalité, se tramait à cet endroit<sup>59</sup> ». Il est intéressant de comprendre qu'ici, l'auteur cultive un imaginaire qui lui est propre en laissant volontairement une grande part de mystère sur des lieux qu'il n'arrive pas à comprendre. Il préfère laisser la place à son imagination. La notion d'imaginaire et le fait d'entretenir volontairement une part de mystère sur des lieux dont nous ne détenons pas les informations sont immédiatement parlants. Cela explique alors pourquoi l'attrait personnel autour de la représentation des friches est si important.

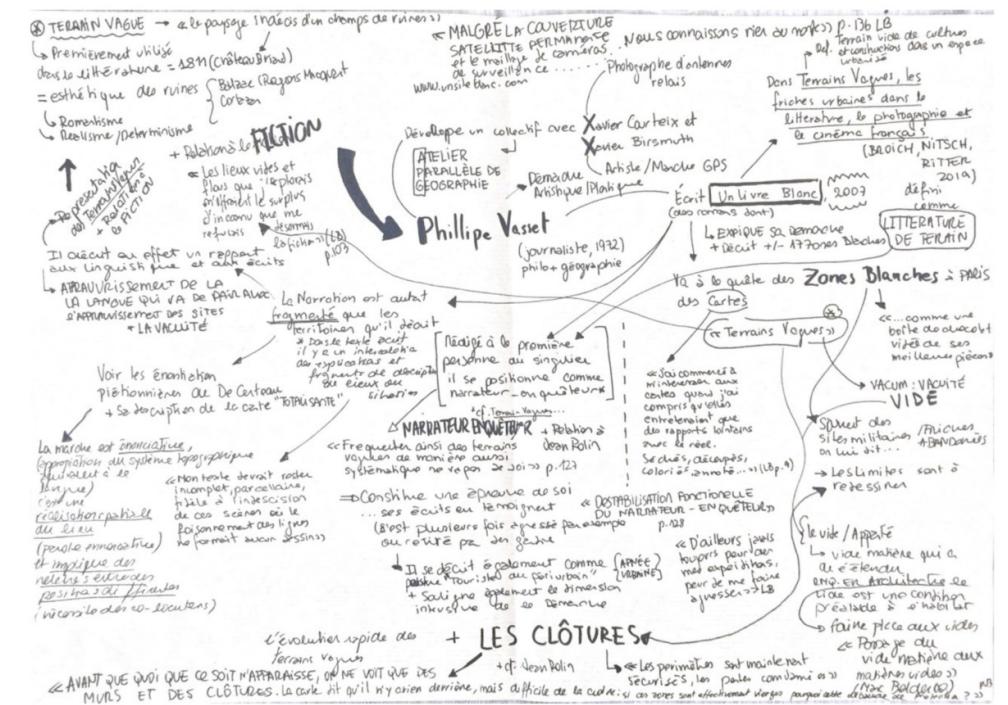


Fig. 30

58. Vasset, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard, p. 74.

59. *Ibid.*, p. 76.

A ce stade des recherches, ce phénomène esthétique est encore difficile à cerner, il est alors qualifié de « poétique des friches ». Ce rapport très personnel aux friches s'explique par une esthétique qui interpelle et qui traduit un intérêt pour l'histoire et la mémoire qu'elles véhiculent. Cela permet notamment de comprendre qu'aborder les friches par l'extérieur en imaginant une intérriorité - ce qui caractérise ma pratique et mon expérience des friches jusqu'alors - revient à cultiver un imaginaire autour de ces lieux en leur donnant un attrait mystérieux. Une vision qui se rapproche finalement de celle de Philippe Vasset.

Ce constat permet de comprendre notre attrait pour ces lieux, mais ne l'explique qu'en partie. L'idée d'une iconographie sous la forme d'un dossier compilant un corpus d'images issues d'Internet apparaît alors. Afin de mieux comprendre la représentation esthétisée de ces espaces en ruine, cet outil se développe progressivement. Son élaboration est notamment décrite dans la méthodologie. La Grille analytique iconographique<sup>60</sup> permet, entre autres, d'arpenter Internet sur le sujet des friches et de leurs représentations.

La Grille analytique iconographique<sup>61</sup> recoupe les représentations esthétiques selon trois thèmes : le vide, l'architecture, et les objets et infrastructures, vecteurs de l'état de délabrement. Les trois tableaux dressent un inventaire précis, sous la forme de corpus<sup>62</sup>, d'images diffusées par Internet. Cela met en avant la problématique d'une représentation photographique romantisée de la friche, qu'Internet valorise. Grâce à cet outil, l'esthétique des friches a pu être décryptée. Le double classement entre un point de vue photographique (analyse du support, retouches, cadrage, composition) et un point de vue architectural (ressenti de la qualité spatiale, éléments remarquables, lumière) montre un décalage de perception.

La distinction devient alors possible : d'une part, il existe un attrait esthétique fabriqué, qu'Internet valorise par le support photographique (Fig. 31.32.33.34) ; d'autre part, un attrait esthétique plus fidèle au terrain, moins mis en avant sur Internet, issu de photographies plus professionnelles (Fig. 35.36.37.38.39), expliquées par une pratique régulière du terrain.

Cette analyse iconographique révèle une pratique, professionnelle ou non, de la photographie particulièrement présente dans les friches. Elle met notamment en lumière une composante essentielle de la recherche qui n'est pas encore clairement définie : le lien fondamental qui existe entre la photographie et l'exploration urbaine.



60. A.I.2. Grille analytique iconographique ; voir p. 28 de ce mémoire.

61. *Ibid.*

62. A.I.4. Corpus d'images Internet.

Fig. 31.32.33.34

Fig. 35.36.37.38.39

## Le terrain au service d'une esthétique fidèle

L'exploration urbaine est définie comme une pratique. Démocratisée depuis plusieurs décennies, Nicolas Offenstadt décrit cette communauté et qualifie son unification de « mouvement d'ensemble<sup>63</sup> ». Il explique que l'urbex « [...] prend la forme d'un mouvement, de communautés d'acteurs, de praticiens dans les années 2000, en lien avec le développement d'Internet, des réseaux sociaux et des sites de partage photographique et vidéo<sup>64</sup> ». L'urbex est donc défini par une communauté de pratiquants, d'acteurs et de protagonistes qui font vivre la pratique à travers toutes les plateformes de diffusion qui existent. Il faut donc, dans le cadre de ce mémoire, se glisser dans cet ensemble que forme la pratique afin de mieux la comprendre. Ne connaissant l'urbex qu'en surface, appréhender cet univers est intimidant et nourrit une grande curiosité. La première question majeure que l'on se pose est la suivante : par où commencer et comment s'intégrer à ce cercle ?

Tout intérêt pour un sujet inconnu commence par les définitions. Elles donnent une porte d'entrée vers les protagonistes qui développent le sujet et qui en sont les spécialistes. La découverte de l'urbex s'est donc faite par le prisme de Nicolas Offenstadt : il n'est pas seulement spécialiste du sujet, mais pratique l'urbex. Il décrit notamment son histoire, le rapport aux ruines et tout ce qui entoure la pratique dans son livre intitulé « Urbex. Le phénomène de l'exploration urbaine décrypté<sup>65</sup> ». Véritable ressource dans l'élaboration de ce mémoire, le livre et son auteur ont permis de dresser un tableau de la pratique.

Il aide notamment à comprendre que la représentation photographique des friches occupe une place fondamentale dans la diffusion du mouvement de l'urbex. La photographie a permis, au début, de valoriser les friches, pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour leurs qualités esthétiques, matérielles et plastiques, dans le but de les mettre en valeur. Aujourd'hui, on retrouve toujours cette composante photographique, si fondamentale à la pratique, mais elle est désormais parsemée d'un genre de représentation nouveau. Les vidéos placent finalement la friche au second plan et profitent du cadre marginal et illégal pour faire sensation. Il s'agit d'une occupation de la friche qui passe à présent par l'adrénaline (Fig. 41.42.43) « YouTube donne quand même [...] une représentation un peu déformée de ce qu'est l'exploration urbaine. Ce sont des gens plutôt jeunes, il y a de la sensation, une mise en avant des gens plutôt que des lieux. Il y a un besoin d'adrénaline, un peu de sensationnalisme genre "l'exploration à mal tourné", il faut vraiment absolument que ça tourne mal pour que ce soit intéressant [...]<sup>66</sup> ». Il est donc intéressant de comprendre en quoi la pratique de l'urbex permet de faire la part des choses entre la fabrication d'une esthétique et la représentation fidèle de celle-ci à travers les différents supports visuels mobilisés par cette recherche.

63. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 42.

64. *Ibid.*

65. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel.

66. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir p. XXX, §3 de ce mémoire.

Fig. 40

« TOP 5 Urbex qui tourne mal ! SEQUESTRATION, PIEGE MORTEL ET DECOUVERTES CHOCS ! »



Fig. 41

« Personne ne s'est occupé d'elle quand elle est D\*CÉDÉE... »



Fig. 42

« MAUVAISE RENCONTRE EN EXPLORATION NOCTURNE (j'ai tout filmé...) »



## Chapitre 2 - L'urbex : vers la pratique, vers le terrain

### Chapitre 2 - Section 1 - Les prémisses de la pratique

Le sujet de l'urbex s'est particulièrement développé depuis les années 2000. Nicolas Offenstadt le dit « en moins de 10 ans, la présence de l'urbex dans la presse a donc été multiplié par  $10^{67}$  ». Cet intérêt progressif touche une diversité de secteurs, représentée par une littérature et un corpus de recherche académique conséquents. Il y a les arts graphiques, avec la photographie et l'esthétique des ruines (*Walking the High Line*, Joel Sternfeld, 2009 ; *The Ruins of Detroit*, Yves Marchand et Romain Meffre, 2010 ; *Abandoned Places. Images d'un monde perdu*, Henk Van Rensbergen, 2019) ; l'art en général avec l'appropriation des lieux par les graffeurs, les installations et les performances (Scott Hocking (Fig. 43) ; Georges Rousse (Fig. 44) ; Diane Dufraisy (Fig. 45)) ; les sciences humaines, notamment la sociologie et l'étude du comportement humain quant à l'attrait pour les friches et au rapport de la société à ces espaces (*Non-lieux*, Marc Augé, 1992 ; *Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine*, Aude Le Gallou et Robin Lesné, 2023) ; ou encore les architectes (Matthieu Poitevin ; Patrick Bouchain ; Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal).

Cet ensemble constitue un intérêt global pour les friches et produit une ressource académique conséquente. Ainsi, les recherches académiques menées autour des friches et de l'urbex sont riches d'informations et nous mènent loin dans le processus de compréhension de ce nouveau sujet. Les Grilles analytiques iconographiques<sup>68</sup> et l'ensemble de ces recherches ont permis de poser les bases de la pratique, pour en dessiner une première ébauche. Cependant, cette matière est trop académique, il devient essentiel d'apporter un point de vue expérientiel par le terrain afin d'introduire un contraste. Un réalisme qui complète cette première approche curieuse en une recherche sensible. Pour passer de l'un à l'autre, la richesse des recherches effectuées en amont rend confiant : le protocole a donc évolué pour mettre en place des arpentages de sites<sup>69</sup>.

Certains auteurs décrivent la pratique comme très accessible et expliquent ouvertement les règles qui la constituent. Par exemple, Henk Van Rensbergen (lui-même urbexeur et photographe) présente dans la préface de son livre les « bases d'une éthique de l'exploration<sup>70</sup> ».



Fig. 43



Fig. 44



Fig. 45

67. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 18.

68. A.I.2. Grille analytique iconographique.

69. B.II. Arpentage de sites.

70. Van Rensbergen, Henk. 2019. *Abandoned places images d'un monde perdu*, France : Gallimard collection Alternatives, p. 6.

Il développe un précepte illustrant les quelques règles qui, selon lui, sous-tendent la pratique de l'urbex : ne rien prendre, ne rien laisser et ne pas entrer en forçant l'accès (fenêtres ou portes). D'autres insistent sur la nécessité de ne pas divulguer la localisation des friches, notamment en raison de la visibilité qu'offrent les réseaux-sociaux, dans une logique de préservation intacte des lieux « Important : Pour des raisons de confidentialité, de conservation, de sécurité (etc.) je ne donnerai pas la localisation de cet endroit. Merci de votre compréhension<sup>71</sup> ». Ayant connaissance de ces règles, il est intéressant de constater l'existence d'une communauté normée. Bien entendu, cette logique a du sens lorsque l'on fait partie de la communauté, mais elle se révèle bien plus complexe quand on s'y intéresse en tant qu'explorateur novice. On se rend alors compte du niveau de cloisonnement des informations de localisation lorsque l'on cherche des lieux à visiter pour s'essayer à l'urbex, comme le décrit l'explorateur urbain interviewé « Surtout, je pense que tu as dû le voir, c'est quand même un groupe très fermé<sup>72</sup> ».

Cette transition entre les recherches et le terrain devient complexe. L'objectif est de trouver des sites à visiter pour enrichir la recherche à l'aide du regard porté par le terrain. Pour ce faire, il faut mener des recherches sur Internet pour trouver des localisations dans la région ; seulement, les recherches ne mènent pas très loin. La plupart des sites qui référencent gratuitement des informations sont anciens et plus d'actualité. Cela met en lumière un aspect méconnu de la friche, son caractère éphémère. L'intérêt pour ces lieux étant grandissant pour tous les acteurs aujourd'hui, les friches sont devenues des lieux éphémères, qui oscillent entre démolition et réhabilitation. Les sites et blogs donnant accès à ces informations ont souvent plus de dix ans, et les friches qu'ils renseignent n'existent plus.

Dans cette lancée est découvert Glauque-land<sup>73</sup>, un blog Internet tenu depuis 1999, qui référence des friches sans données de localisation (Fig. 47). Le site donne une idée de ce qu'était l'urbex et de sa démocratisation au tout début des années 2000. Apparaît cependant une autre catégorie de pages Internet profitant d'un engouement généralisé pour l'urbex, dans l'objectif de créer un business autour de la vente d'informations de localisation<sup>74</sup>. Qu'il s'agisse de la volonté d'une communauté de préserver les lieux en cloisonnant les informations de localisation ou de celle des sites marchands, cela conduit, en tant que novice, à une sorte d'investigation. Il faut, dans cette recherche Internet, trouver un lieu qui existe encore, qui soit idéalement dans la région et dont l'accès soit encore possible. Tous ces obstacles rendent les recherches chronophages et n'ont pas permis de trouver de localisation durant cette phase de recherche préliminaire.



Fig. 46 : Image provenant de Glauque-Lan



Fig. 47 : Page d'accueil de Glauque-Land

71. Hannem, Timothy ; « Bienvenue à Glauque-land », Glauque-land [en ligne], 1999, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.glauqueland.com/index/index.htm> ].

72. B.IV.2. Un urbexeur - anonyme - 60min. Voir p. XIII, §1 de ce mémoire.

73. Hannem, Timothy, *op. cit.*

74. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 60.

A partir de ce constat, une approche par le réel plutôt que par Internet semble plus adaptée. Plusieurs questions se posent : qui, de près ou de loin, pratique l'urbex dans un entourage plus ou moins proche et pourrait détenir des informations de localisation ? De fil en aiguille, il y a toujours « quelqu'un qui connaît quelqu'un d'autre » et, de cette façon, l'obtention des informations est plus rapide. Deux personnes en particulier ont permis d'obtenir des localisations fiables qui répondent à tous les critères : une friche encore existante, géographiquement proche et avec des informations précises sur l'accès et la localisation (Fig. 48.49). Cette méthode, beaucoup moins chronophage, fonctionne lorsqu'il s'agit de personnes dans un entourage proche. En effet, des informations ont pu être obtenues en questionnant, sur Instagram, un compte d'urbex en Lorraine. La relation de confiance n'ayant pas été établie, les informations n'étaient pas claires et un sentiment de méfiance s'est fait ressentir.

De cette manière, une première localisation permettant de pratiquer l'urbex est identifiée, introduisant alors une dimension pratique au sein de cette recherche. Il aura tout de même fallu, en tant que novice, cinq jours pour trouver la localisation d'une ancienne caserne militaire abandonnée.

## Chapitre 2 - Section 2 - De l'image au terrain

Afin de comprendre de quelle manière a été effectuée la transition entre les recherches d'images, l'approche esthétique, l'élaboration d'une méthode de terrain et la première expérience de terrain dans le cadre de cette recherche, il convient d'aborder cette partie dans une écriture et une analyse particulières. L'objectif est de comprendre ce premier arpantage de site<sup>75</sup> à travers une dimension embarquée de l'expérience. Des bribes du récit d'arpantage expérimental<sup>76</sup> sont donc réparties et commentées par une analyse qui mettra en évidence la manière dont la friche est abordée, recontextualisée dans l'échelle plus large de son exploration urbaine.

Cette première expérience prend place dans une ancienne filature militaire. Dans la logique de conférer une valeur aux sites que l'on arpente, il est important de leur donner un nom qui ne les conditionne pas seulement dans un état de friche, mais dans une multitude d'usages qui les définissent plus fidélement. Ainsi, cette friche militaire est nommée « La caserne verte », titre que la Grille analytique iconographique<sup>77</sup> conserve pour le traitement du corpus d'images<sup>78</sup> produit par la visite.

Fig. 48

Informations de localisation pour « La caserne verte »



Fig. 49

Informations de localisation pour « La petite forêt »

75. B.II.1. Arpentage expérimental jour 1 - 2.

76. B.III.1. Récit d'arpantage expérimental - 15000 caractères

77. A.I.2. Grille analytique iconographique.

78. A.I.5. Corpus d'images personnels

La visite de la caserne verte s'inscrit dans cette recherche comme une première expérimentation. De ce fait, un protocole<sup>79</sup> est élaboré en parallèle, évoluant en fonction des retours d'expériences, afin d'organiser une récolte précise d'informations relatives au terrain. Cette collecte rassemble une diversité de données sensibles, comme des ressentis sensoriels, des relevés graphiques et visuels par le dessin et la photographie. Le parcours est également cadré par la méthode, qui impose une déambulation stimulant un imaginaire. Pour ce faire, le bâtiment doit être abordé par son contour, sous la forme de rondes, pour construire un récit par la marche et cultiver une curiosité en devinant l'intériorité. Tous ces éléments sont appliqués pendant l'exploration, qui s'est déroulé en deux phases :

La première comprend la recherche de localisation du site, expliquée précédemment ; la recherche du site sur le terrain afin de trouver la friche, les différents accès pour y entrer et tous les obstacles entre l'extérieur et l'intérieur ; puis, pour finir, la visite intérieure de la friche.

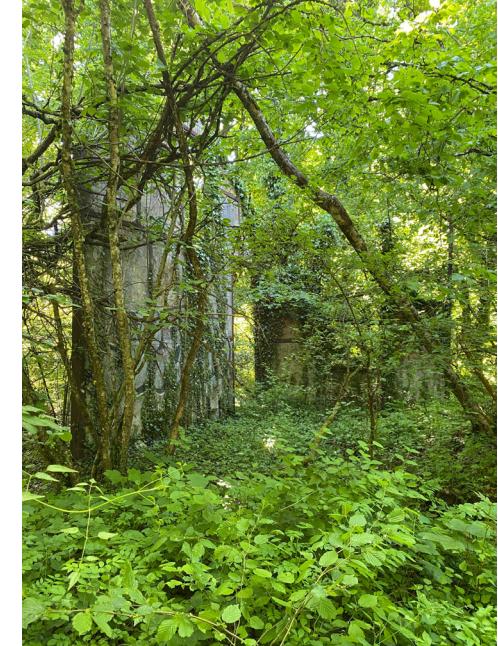
La deuxième phase correspond à la seconde visite du site : elle se passe de tous les aspects de recherche qu'a nécessité la première visite. Elle prend cependant en compte un recul initié par le temps entre les deux visites, ce qui permet d'obtenir davantage d'informations sur la friche et sur son contexte géographique, historique et mémoriel.

#### La caserne verte : première phase d'exploration

*« Paradoxalement, les préparatifs en amont constituent en eux-mêmes les prémisses de la visite ; cette dernière commence donc, psychologiquement, au moment de la recherche plus concrète des accès effectuée la veille. Une fois sur place, nous empruntons un chemin pédestre public donnant l'accès à un terrain de moto-cross. La première partie de cette visite se définit davantage comme une balade agréable en forêt. La découverte de la caserne verte s'effectue de manière graduelle : une fois le chemin public passé, nous prenons un plus petit sentier et faisons face à une barrière et une pancarte interdisant l'accès. Nous pouvons considérer ce premier seuil comme le début de l'exploration urbaine. Ainsi, nous contournons la barrière et une sensation étrange se fait ressentir, celle de ne plus se situer en zone autorisé.*

*Le même chemin pédestre continue en pleine forêt et la météo rend la visite particulièrement paisible. Nous apercevons alors une première infrastructure en ruine annonçant la caserne verte : il s'agit certainement d'un premier poste de garde qui marquait, à l'époque, l'entrée protégée et surveillée du site militaire. Sans faire de détour pour y entrer, nous préférons l'observer de l'extérieur avant de continuer à suivre le chemin.*

<sup>79</sup> B.I.11. Protocole V1.



*Au fur et à mesure, le passage s'éclaircit, les arbres et la densité de la forêt s'estompent, laissant place à de petites prairies aux herbes hautes. La ligne électrique qui longe parallèlement le chemin s'interrompt et laisse place à une seconde infrastructure précédent la caserne, que nous observons en second plan. Il s'agit là d'une maisonnette en béton recouverte de graffiti. Elle abrite les vestiges rouillés des anciens compteurs électriques du site, avec, au sol, deux tranchées remplies de canettes vides. Le petit abri est immergé dans une vaste végétation qui l'entoure ; devant lui, le chemin que nous empruntons passe, et un monticule de terre empêche les véhicules d'aller plus loin ».*

La veille de cette visite, l'organisation mise en place a permis d'analyser le site via les cartes satellites en les comparant avec les captures d'écrans que nous avions reçues de la part d'un contact. L'objectif est de prévoir la balade qui nous mènerait au site en repérant les différents chemins pédestres pour y accéder. La mise en place des préparatifs permet également de repérer l'accès au site (ici, un trajet en voiture) afin de savoir où se garer tout en faisant preuve d'un minimum de discrétion. Pour finir, cette phase consiste également en la préparation du matériel nécessaire à la visite : un appareil photo, des carnets de dessin, des stylos, quelques litres d'eau et de quoi manger. L'organisation minutieuse constitue le début psychologique de la visite - bien que nous ne soyons pas encore face à la friche - car elle permet de réduire les différents risque et aléas liés au terrain. Cette préparation est vue comme une phase longue, parfois chronophage, mais nécessaire à toute visite, comme l'explique l'explorateur urbain interviewé : « On essaye de trouver des lieux et de se renseigner sur un endroit précisément. Il y a toujours cette phase où tu dois aller voir avant de faire l'urbex. Dans notre cas, on va toujours voir rapidement le site en question, on regarde si on peut rentrer et si c'est bien abandonné<sup>80</sup> ».

Il existe une différence intéressante dans la notion de seuil quant à la balade avant de découvrir la friche. Deux ressentis distinguent alors la balade de l'exploration : d'une part, la balade prend place dans un espace autorisé, une marche normalisée que tout le monde a déjà pratiquée ; d'autre part, l'exploration est nettement marquée par le seuil que constituent la barrière et l'écriteau indiquant qu'il s'agit d'une zone interdite. Ces deux espaces différents nous font tout de même ressentir des sensations similaires, notamment dues au contexte naturel paisible et à la météo ensoleillée. Ces ressentis peuvent varier en fonction du taux d'exposition de la zone et des conditions météorologiques.

Cette balade transitoire montre tout de même un parcours de l'avant-friche catégorique. Presque imperturbable, l'objectif est de se diriger vers la friche sans que le premier poste de garde en ruine, les belles prairies et la dense forêt ne nous détournent de cette destination. Nous remarquons également que la friche est annoncée graduellement, avec une première ruine constituant presque un faisceau d'indice.

<sup>80</sup> B.IV.2. Un urbexeur - anonyme - 60min. Voir p. XIII, §5 de ce mémoire.



« Premièrement, le bâtiment attire notre regard. En effet, il est particulièrement coloré par les graffitis qui le recouvrent et il ne dispose d'aucune porte ni fenêtre. De plus, ne pas savoir par où entrer, tellement il y a d'accès, est déconcertant. Nous repérons cependant deux entrées par l'avant du bâtiment donnant sur le chemin d'accès. Nous décidons tout de même d'explorer l'édifice en extérieur en le contournant par l'arrière. Avec un peu de distance, le complexe paraît intégré au site : il est immergé dans une végétation qui a pris le dessus, ce qui produit un rapport au sol très continu avec l'environnement naturel l'entourant. Cela crée l'illusion d'un bâtiment ayant toujours fait partie intégrante du site et qui apparaît comme une sculpture flottante sur la végétation dans laquelle sont taillées des ouvertures.

Deuxièmement, la masse simple que représente la caserne verte contraste particulièrement avec un second regard révélant un environnement chargé d'éléments en tout genre. On observe un sol minéral abîmé par le temps, recouvert d'un tapis végétal et parsemé de gravats, de verre pilé et d'ordures rouillées. On aperçoit également quelques traces d'appropriations, telles qu'un barbecue de fortune et des bombes de peinture rouillées ».

Tout d'abord, toutes les recherches et l'organisation effectuées en amont nous font ressentir cette impression prenante d'avoir, en quelque sorte, mérité de se tenir devant la friche. Tous ce processus est particulièrement long. Il nous laisse cependant apprécier ce moment de découverte, face à un bâtiment pour lequel nous avons effectué des recherches, organisé une visite et attendu de pouvoir l'observer, non plus à travers le cadrage d'une image, mais dans le spectre de la réalité.

Cette première approche graduelle de la friche permet d'apprécier une esthétique particulière. Elle se manifeste ici par une forme comparable à une sculpture flottant parmi la végétation dense, complètement dépourvue de menuiseries et de portes. Cette masse, dans laquelle sont taillées les ouvertures, est recouverte de graffitis colorés qui véhiculent un visuel saisissant. Toutes ces composantes forment une friche à l'esthétique singulière et donnent envie d'être capturées à l'aide d'un appareil photo. Il est perturbant d'échanger les rôles et de devenir, pour la première fois, le protagoniste à l'origine des photographies. Elles sont alors retransmises dans la Grille analytique iconographique afin de constituer un fonds personnel, différent du fonds Internet habituel. Les images deviennent alors des visuels vécus et produits plutôt que des représentations analysées et interprétées pour en comprendre les subtilités esthétiques.

Une fois habitués à l'esthétique saisissante de la friche, nous remarquons au fur et à mesure que la notion de parcours dans le lieu est un ressenti influencé par le terrain.



Une véritable expérience qui diffère grandement des espaces normés, par la société, habituellement traversés. En effet, l'environnement est ici chargé : il laisse la possibilité d'une déambulation accidentée, induite par l'état de délabrement de la friche. Tous les éléments composant cet environnement ont une signification : des appropriations rendues visibles par les bombes de peinture, les canettes de soda ou le barbecue de fortune, mais également des dégradations non induites par le temps, telles que le verre pilé, les cloisons éventrées, ou les gravats jonchant le sol.

Pour finir, le parcours extérieur de la friche révèle la complexité du terrain, notamment les différentes limites empêchant la découverte par le contour du bâtiment. Il y a la présence de grillages à moitié éventrés, de monticules de gravats et d'une végétation très dense, formant différents obstacles naturels ou causés par la friche.

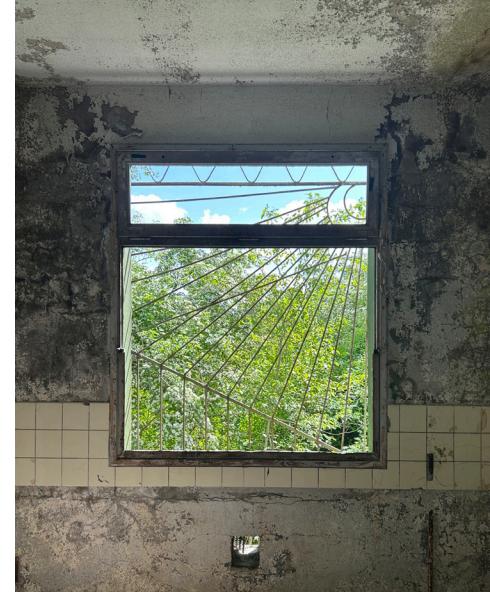
*« L'intérieur apparaît étonnamment comme un extérieur, les espaces sont vides, lumineux, tout est très ouvert sur l'extérieur et le manque de menuiseries laisse passer un courant d'air. La déambulation intérieure est comparable à celle extérieure : il n'y a aucune limite au parcours. Nous empruntons donc un long couloir en observant les pièces qu'il dessert sans y entrer. »*

*Depuis l'intérieur, nous observons les cadrages laissés par les ouvertures vers l'extérieur, donnant sur des bries de végétation et de graffitis. L'intérieur témoigne d'une grande appropriation, perceptible grâce aux graffitis omniprésents, les bombes de peinture dispersées un peu partout et les différentes dégradations avec des cloisons éventrées.*

*La visite est jusque-là très agréable, silencieuse et paisible. Deux endroits ont cependant piqué notre curiosité.*

*Il y a, d'une part, un espace singulier du fait de sa spatialité. Il s'agit des anciennes cuisines de la caserne, que l'on devine grâce à une structure suspendue semblant être une hotte. Elle prend place dans un volume plus haut et est éclairée par une lumière zénithale. Le couloir d'accès ouvre la perspective sur cet espace, qui, avec les lumières du moment, produit de belles photographies.*

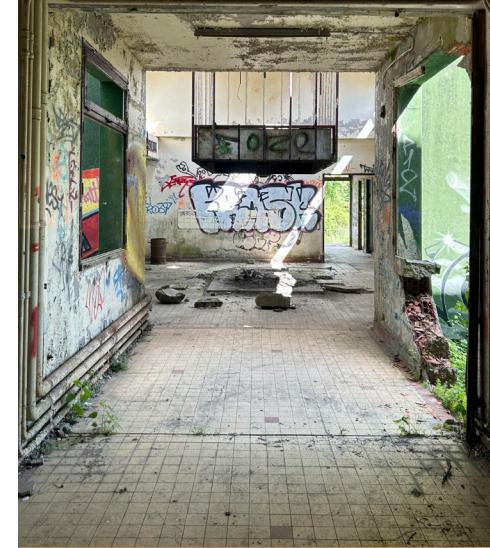
*D'autre part, se trouve l'escalier donnant accès à l'étage. Celui-ci se situe dans la continuité de l'ancien accès au bâtiment par lequel nous avons choisi de ne pas entrer. Celui-ci nous invite à monter, et le recul de l'entrée produit un cadrage intéressant. Soudain, nous entendons des pas, curieux de savoir de qui il s'agit, nous restons sur place sans bouger.*



*D'autre part, se trouve l'escalier donnant accès à l'étage. Celui-ci se situe dans la continuité de l'ancien accès au bâtiment par lequel nous avons choisi de ne pas entrer. Celui-ci nous invite à monter, et le recul de l'entrée produit un cadrage intéressant. Soudain, nous entendons des pas, curieux de savoir de qui il s'agit, nous restons sur place sans bouger. Un militaire sort du couloir et nous indique que nous n'avons pas le droit d'être ici. Malheureusement, la visite s'arrête là, nous sommes obligés de partir et ressortons par la véritable entrée. Nous avons eu la chance de rencontrer un militaire compréhensif, habitué à croiser des marcheurs et autres visiteurs pendant sa ronde. Frustrés de ne pas avoir pu découvrir l'étage et le reste du site, nous repartons du site tout de même contents de notre visite ».*

L'intériorité de la friche se révèle peu déconcertante lorsque nous avons pris le temps de suffisamment l'observer depuis l'extérieur. Bien entendu, la caserne verte simplifie ce sentiment puisqu'elle n'est pas gigantesque ni labyrinthique – comme peut l'être une friche industrielle. Cependant, l'intérieur d'une friche et sa découverte relèvent d'un concept bien différent de celui d'un édifice encore en fonctionnement. Dans ce cas plus commun, le bâtiment est mis hors d'eau hors d'air, créant une atmosphère propre, une intériorité protégée de l'extérieur. Ici, la friche est confrontée aux éléments, tels que la pluie et l'humidité, provoquant une altération. Le degré de ces détériorations varie en fonction du temps ; ici, la friche est encore en bon état, mis à part la peinture qui s'écaillle. Les dégradations d'origine humaine provoquent, la plupart du temps, l'état de friche avancé, notamment quand le site est exposé à une forte popularité. Cela explique pourquoi les localisations sont si difficiles à trouver et pourquoi l'urbex demeure sous-tendu par un corpus de règles, comme l'explique un urbexeur : « A part ça, on respecte quand même certaines choses, mais voilà, de base, c'est toujours dans une volonté de découvrir des lieux, on ne saccage pas et on ne vole rien du tout, ce n'est pas dans notre esprit<sup>81</sup> ». Dans le cas de la caserne verte, la plupart des dégradations majeures sont causées par l'homme : les cloisons sont éventrées et les fenêtres ainsi que les portes sont manquantes.

Le parcours intérieur devient finalement une résultante de cette altération et de ces dégradations. Cela laisse une liberté de déambulation peu commune, guidée par des éléments spatiaux et remarquables. Dans le cas de la caserne verte, la déambulation est guidée par les grands couloirs qui nous accompagnent d'un point à un autre. Ils sont comme une vitrine donnant sur toutes les pièces vides ornées de graffitis.



<sup>81</sup> B.IV.2. Un urbexeur - anonyme - 60min. Voir p. XI, §2 de ce mémoire.

Le parcours intérieur devient finalement une résultante de cette altération et de ces dégradations. Cela laisse une liberté de déambulation peu commune, guidée par des éléments spatiaux et remarquables. Dans le cas de la caserne verte, la déambulation est guidée par les grands couloirs qui nous accompagnent d'un point à un autre. Ils sont comme une vitrine donnant sur toutes les pièces vides ornées de graffitis. Ils nous mènent au premier élément remarquable, qui se trouve être l'ancienne cuisine de la filature. Puis, le parcours nous fait découvrir un cadrage intéressant vers l'extérieur par les différentes ouvertures. Cela donne une scène esthétique sur l'environnement naturel qui prolifère et les morceaux de façade recouverts de graffitis. Saisir ce point de vue particulier crée alors une mise en abyme de la friche : celle-ci se retrouve capturée par la photographie, qui elle-même cadre une séquence extérieure sur la friche et son environnement.

Pour finir, le dernier élément remarquable se trouve être l'escalier, dans sa forme comme dans sa symbolique d'accès à l'étage supérieur. L'ensemble des éléments composant la friche cultive notre curiosité et nous pousse à la parcourir avec spontanéité, mettant ainsi de côté le protocole spécifique de récolte de données. Bien qu'ici nous ayons fait l'effort d'aborder la moitié du bâtiment de l'extérieur avant d'y entrer et de prendre des photographies, la visite s'arrête là, suite à l'irruption d'un militaire.

#### La caserne verte : deuxième phase d'exploration

« Le fort se dresse alors devant nous sur plus de trois niveaux. Datant des fortifications allemandes de 1890, il est construit à partir de pierre de taille et toutes les ouvertures sont murées. Le sol est jonché de lierre, mais aussi de détritus rouillés. Une brèche nous permet d'entrer dans l'infrastructure semi-enterrée. Une ambiance sombre et un courant d'air frais nous laissent perplexe à l'idée d'entrer. A l'intérieur, pas un bruit, il fait noir et la lampe torche n'éclaire qu'à trois mètres devant nous. Apeurés, nous décidons d'explorer le fort à moitié : nous sommes montés au premier étage et avons visité les quelques salles répétitives composant le début du fort. D'étranges amas de métal rouillé jonchent les grands espaces du fort.

Une fois ressortis, nous décidons de monter sur la toiture, recouverte d'un épais tapis végétal. Le fort étant enterré, le niveau de la toiture et celui du chemin d'accès au site sont les mêmes. Nous décidons de retourner au chemin, sans carte, en ayant le plaisir de déambuler dans une forêt parsemée de pieux métalliques et de barbelés, vestiges des dispositifs de protection.



*Une fois arrivés sur le chemin, nous débouchons face au poste de garde que nous n'avions pas visité la fois précédente. Nous prenons donc le temps de l'arpenter en faisant quelques photographies. Il s'agit d'une ancienne bâtie à colombages et en brique tombant en ruine. De retour sur le chemin, nous croisons des marcheurs accompagnés de leurs enfants, situation particulièrement étrange. Nous leurs demandons ce qu'ils font ici, ce à quoi ils nous répondent : « Nous marchons régulièrement sur ce chemin, il permet de faire une boucle pour rejoindre une forêt plus loin. Bien entendu, nous évitons d'aller dans l'ancienne caserne ». Ils poursuivent ainsi leur route en prenant de l'avance ».*

Le temps qui s'est écoulé entre la première et la deuxième visite de friche nous a permis d'obtenir plus d'informations à son sujet. Cela permet d'appréhender le site d'une manière différente, avec un parcours qui n'est plus monodirectionnel vers la friche. Nous avons notamment appris qu'un fort datant de la fin du 19ème siècle se niche dans la forêt, le long du chemin d'accès vers la friche.

Le fait d'avoir déjà visité le site une première fois permet de cultiver une curiosité plus forte, qui s'émancipe de la friche principale auparavant perçus comme un objectif. Ainsi, nous arpentons le chemin avec un regard différent nous poussant à nous détourner du sentier pour explorer et trouver le fort en question. On observe également cette logique dans d'autres secteurs, à peine abordés lors de la précédente visite, comme le premier poste de garde ou encore les petites prairies qui longent le chemin.

Nous nous sommes également renseignés sur les heures de ronde pour ne pas y retourner au même moment que les militaires. Malheureusement, un sentiment différent se fait ressentir sur le chemin d'accès. Nous sommes particulièrement en alerte au moindre bruit. Ce sentiment s'estompe au fur et à mesure de l'avancée dans le site, en particulier dans des espaces qui ne sont pas exposés. Pour cette raison, nous avons directement pris la direction des deux ensembles plus reculés dans le site pour être à l'abri des regards et pouvoir finir la visite que nous avions initiée quelques semaines auparavant.

*« En apercevant cette infrastructure technique en surplomb, que nous n'arrivons pas à qualifier, nous vient l'idée et la très forte curiosité de la découvrir de plus près. Nous avons doncarpenté le site dans l'objectif d'accéder à cette plateforme qui, vue d'en bas, est inaccessible à cause de la pente et de la végétation dense. Nous découvrons alors, sur la toiture-terrasse de la fortification, une magnifique prairie dans laquelle sont dispersées quelques infrastructures légères et abris en tôle rouillée. Nous parcourons la zone, qui se révèle être très agréable. Les différentes structures sont toutes ornées de graffitis très bien conservés.*



*Cet espace nous mène finalement dans un coin de la fortification nous laissant l'accès à la fameuse plateforme que nous cherchons. Entourée par des grillages, il s'agit d'une infrastructure thermique de chauffage pour la friche. Il y avait un enchevêtrement de tuyaux, des ballons thermiques, des manomètres etc.*

*Puis, cet espace nous laisse entrevoir un accès vers l'intérieur de la première fortification. Nous sommes, à ce moment-là, particulièrement contents d'avoir trouvé une percée, car toutes les autres sont murées, nous laissant ainsi dans l'impossibilité de pénétrer le bâtiment. Nous nous engouffrons donc dans cet espace, assez étroit, devenant très rapidement sombre et sans lumière aucune. Lampe torche à la main, nous découvrons les premiers espaces qui prennent la forme d'alcôves voûtées laissant partiellement entrevoir la lumière. Ces espaces sont très étranges : les murs sont recouverts de plaques de plastique percées de petits trous, elles cachent un épais isolant qui tombe en lambeaux sur la plupart des murs. La hauteur sous plafond est étonnamment basse. Le couloir se termine en cul-de-sac, nous laissant très frustrés. Pourtant, en visitant la dernière pièce, une porte dérobée donne accès à un petit couloir nous menant jusqu'à un immense volume. Devant nous se dessine une fosse de plus de quatre mètres de profondeur sur une quarantaine de mètres de longueur. Des escaliers en bois descendant vers le sol, que nous n'apercevons même pas. Un sentiment de peur se développe alors. L'espace est sombre et la lampe torche ne permet pas d'éclairer la pièce dans son entièreté ».*

La visite de cette fortification en retrait de la première caserne nous a laissé un sentiment bien différent du début de la marche pendant laquelle nous étions en alerte. Ici, le statut plus reculé permet d'arpenter la friche et son environnement avec tout le temps nécessaire à sa visite. Cela permet également une appropriation des différents espaces. Les dégradations sont moins humaines que naturelles : la friche étant moins exposée, moins de personnes s'y aventurent. De plus, nous avons pu observer une grande diversité de graffitis, moins présents et épars, mais surtout réalisés avec plus de temps, au vu de leur qualité graphique. La visite étant plus paisible et intime, les grands espaces de végétation et les prairies ont rendu cette exploration mémorable.

Il est intéressant d'observer le contraste qu'il y a entre la visite de l'extérieur et celle de l'intérieur. D'une part, la captation de l'esthétique de la friche est très différente puisque les espaces sombres et apeurants à l'intérieur, ne permettent ni de s'y attarder ni de prendre des photos d'une grande qualité. Quant aux espaces extérieurs, ils offrent la possibilité d'avoir le temps et la lumière nécessaires à leur bonne représentation.



Pour le parcours du site, celui en extérieur est plus agréable au regard des conditions et nous permet d'arpenter la friche en prenant le temps d'observer, tout en ciblant des zones d'intérêt comme la plateforme technique. Il est cependant impossible de réaliser une ronde autour du site, au vu des limites naturelles qu'imposent le terrain accidenté et la végétation proliférante. Quant aux parcours intérieurs, ils sont difficilement accessibles mais ne laissent pas sans surprise. Les différents accès découverts au fur et à mesure de l'arpentage ont laissé la possibilité de découvrir une intérriorité surprenante. La composition intérieure, avec cette immense infrastructure interne découverte, laisse un sentiment d'étrangeté nourrissant une certaine peur.

### **Chap 2 - Section 3 - Retour d'expérience : l'urbex comme communauté.**

Cette première expérimentation peut se voir comme une entrée en matière dans la communauté que forme l'urbex. Elle permet de montrer que l'urbex et sa pratique s'affranchissent naturellement de tout cadre normatif, que ce soit dans un parcours singulier ou dans un protocole trop rigide. Le fait que ce dernier soit incompatible avec cette première phase expérimentation marque la césure bien réelle qu'il existe avec le terrain. En effet, très rapidement, la spontanéité du parcours, la curiosité et l'imaginaire autour des friche prennent le pas sur une méthode trop normée, qui se retrouve aux antipodes de la pratique. La méthode ne laisse pas suffisamment de place à la liberté de déambulation et aux imprévus qui composent finalement le cœur de l'exploration urbaine.

Le parcours est façonné par la friche visitée, par son contexte environnant, mais également par l'état de délabrement auquel le bâtiment répond. Cette logique de déambulation échappe à celles prescrites par la société et représente l'une des premières richesses de l'urbex.

Une autre ressource fondamentale propre à l'urbex se trouve dans la production et la mise en valeur d'une esthétique. S'essayer à la photographie, au cours de cette démarche, a permis de comprendre que l'image constitue à la fois le résultat et le témoin de l'urbex. Tenter de capter une esthétique forge un regard nouveau sur les espaces qui nous entourent - principalement ceux en friche - et permet de saisir une esthétique formée par un état, une mémoire et une plasticité.



## Récit d'arpentage final - jour 2

### Les préparatifs

Pour cette deuxième journée, nous avons organisé un itinéraire en voiture selon un rendez-vous que nous avons en fin de journée.

Dans un premier temps, nous devons trouver une friche à visiter pendant le début de la journée. Pour ce faire, j'avais depuis quelque mois un site en tête, il s'agit d'une ancienne rotonde ferroviaire.

Trouver la localisation de cette friche nous a donné du fil à retordre. Nous avons mené nos recherches à partir d'un site internet vendant des cartes d'urbex payantes par région. Ce dernier met en avant des photographies séduisantes, accompagnées d'un court texte descriptif. Sur cette base, nous avons croisé les indices pour effectuer des recherches de notre côté sans devoir payer. Nous avons cherché sur des cartes comme Google maps, également des recherches inversées par image, puis, finalement, nous avons confirmé la localisation grâce au site Remonter dans le temps - IGN.

Dans un second temps, une connaissance doit nous faire visiter, en fin de journée, un ancien hospice à Nancy. Cette dernière friche fut la plus facile à trouver, connu sur la scène de l'urbex lorrain, sa localisation se trouve facilement sur les cartes.

### La rotonde ferroviaire de Bénestroff

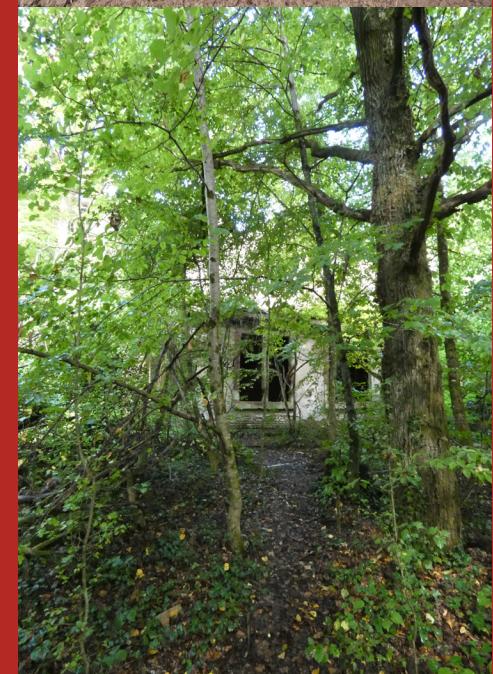
Nous sommes donc parti en fin de matinée en direction de BENESTROFF. Nous avons mangé sur la route : le trajet, assez long, s'est déroulé tranquillement, et nous sommes arrivés à Bénestroff après environ une heure de voiture. Nous avons ensuite suivi les routes et chemins repérés sur Google Maps en amont. Il s'agit de chemins d'accès privés appartenant à la SNCF, puisque la forêt en question était à proximité de la LGV Paris-Metz-Strasbourg. Le passage régulier du TGV se fait d'ailleurs entendre au loin.

Nous sommes arrivés sous des trombes d'eau et avons garé la voiture juste après un passage à niveau abandonné. Quelques minutes plus tard, la pluie s'est calmée, et nous avons pu sortir de la voiture pour déterminer notre direction. Nous sommes face à un grand champ labouré, la terre s'est transformée en agglomérats de boue humide. Nous avons donc longé le champ en direction d'un premier édifice qui, de loin, ressemblait à un transformateur électrique.

Les chaussures alourdies par la boue, nous sommes arrivés au pied de cette infrastructure abandonnée. Comme lors des précédentes visites, ce poste annonce, en quelque sorte, la présence de la friche. Bien qu'à l'abandon, les pylônes métalliques rouillés supportant l'ancienne alimentation électrique tracent un faisceau d'indices. Nous l'avons suivi et sommes arrivés sur un chemin en béton traversé par un petit ponton enjambant ce qui semblait être un fossé. Trouvant cela trop simple, nous sommes sortis de ce chemin pour suivre le fossé. Après plusieurs minutes, la végétation est devenue trop dense pour continuer, et en consultant une carte, je me suis rendu compte que nous nous dirigeions dans la mauvaise direction. Nous avons donc rebroussé chemin et avons rejoint la bonne voie, qui nous a mené à la friche.

Après une balade d'une dizaine de minutes le long du chemin bétonné, nous sommes arrivés face à un vaste ensemble bâti en béton. La densité de la nature contraste joliment avec la masse grise des structures en béton. La forêt est très silencieuse : il ne pleut plus mais les gouttes d'eau tombent encore des arbres. Nous sommes entrés avec précaution dans le bâtiment, conscients du danger, au vu du nombre de trous et escaliers dérobés dans le sol que nous avons évité.

Il y a en réalité un complexe bas, comme une grande cave ajourée par les trous d'un plancher qui s'effondre au fur et à mesure du temps. Une fois à l'intérieur, le soleil a commencé à se frayer un chemin parmi la grisaille.



Attirés par une pièce annexe très volumineuse et très lumineuse, nous sommes alors entrés : il s'agit du volume principal, celui où les trains étaient autrefois entreposés en attendant leurs réparations. L'espace est gigantesque, baigné de lumière et envahi par la végétation. L'ambiance est magnifique : des gouttes d'eau ruissèlent de la toiture, traversée par les rayons du soleil, des plantes tombent de la toiture, tandis que des arbres poussent au cœur de cet endroit. Le lieu est en effet très grand et la hauteur sous plafond doit atteindre une quinzaine de mètres de hauteur. La rotonde, dans sa conception initiale, devait être très belle, ce qui rend sa ruine encore plus belle. La toiture, faite de béton en sheds, permet une luminosité maximale. Nous nous sommes séparés, chacun attiré par des détails différents tant les lieux sont vastes. Pour ma part, j'ai été attiré par des graffitis peints sous deux grandes hottes suspendues, qui devait probablement composer les cuisines de la rotonde. Après une séance de photos (numérique et téléphone), nous avons continué à déambuler dans le hangar. Notre regard est attiré vers le fond : Un volume encore plus grand s'ouvre à nous. Nous nous sommes donc pris de patience et avons continué à visiter le premier volume et ses annexes. Les petits volumes adjacents paraissent tout de suite bien différents : ils sont plus petits, moins impressionnantes et sombres. De plus, leurs conceptions différentes rendent leurs parcours plus difficiles, ils sont constitués de lattis, « l'ancêtre » des cloisons et plafonds en placoplâtre. Il s'agit d'une série de lattes de bois espacées les unes des autres pour armer une épaisse couche de plâtre qui s'y colle. Contrairement au béton, ce matériau ne résiste pas à l'humidité, ainsi tout s'effondre. Cela explique les amas de gravats qui jonchent le sol.

En sortant de ces annexes délabrées, nous nous sommes dirigés vers le fond du volume qui nous attire tant. Au sol, nous enjambons les rails qui permettaient l'acheminement des trains d'un espace à un autre. Puis, nous passons d'un volume à un autre avec cette notion de seuil très particulière, car l'ambiance des deux volumes sont très différentes. Face à nous, le cœur de la rotonde : un très grand espace en arc de cercle d'une hauteur sous plafond encore supérieure. On retrouve toujours cette structure en shed, l'espace est rythmé par des poteaux et l'on remarque l'étrange propreté des lieux. En effet, la végétation n'y a pas pris place, le béton souffre cependant de l'humidité. Il est parsemé de fissures et rongés de trous.

La déambulation est particulière, au sol se dessinent des fosses, comme des tranchées d'un mètre de large et assez profondes. Ce sont probablement des galeries sur lesquelles les trains s'arrêtaient pour que les ouvriers puissent travailler en dessous des locomotives. C'est une méthode qui existe encore dans les garages automobiles. Le parcours est donc amusant puisque pour traverser la largeur de la pièce il faut choisir un chemin qui longe l'une de ces nombreuses fosses. Pour traverser la pièce dans sa longueur, il faut enjamber et sauter par-dessus les tranchées. Pour éviter de se blesser, nous voulions enjamber le moins possible ce qui nous a obligé à découvrir un volume long par sa largeur, un sentiment particulièrement contre-intuitif. Nous sommes ensuite restés silencieux et avons pris beaucoup de photographies du grand volume. Nous nous sommes dits qu'il s'agit, à l'heure actuel, du plus bel édifice en friche que nous ayons visité.

Soudain, nous entendons, au loin, par écho, des rires d'enfants ce qui est assez intriguant. Figé quelques secondes pour écouter, les bruits se rapprochent. Nous avons vite aperçu au loin une famille avec trois enfants et un chien. Sur le coup, je suis content de pouvoir enfin rencontrer des usagers dans ces lieux en friche. Malheureusement, ils sont allemands et après quelques mots échangés avec le père en anglais et en allemand, ils se sont montrés particulièrement timides et méfiants.



Les seules informations échangées sont les suivantes : il s'agit de touristes allemands ayant repéré sur Google Maps un édifice en béton en pleine forêt ; ils sont donc venus en voiture pour une balade, tout en prenant quelques photos. J'ai finalement compris, au regard de la présence de leurs enfants, leur réserve et leur prudence.

Mon ami a voulu enregistrer les bruits produits par l'eau qui goutait d'un plafond dans une pièce annexe. Il y a d'ailleurs dans cette espace, une installation artistique. Les murs, les plafonds et les sols sont recouverts d'une peinture noire projetée, formant des milliers de gouttes et d'éclaboussures. Après cela, nous sommes sortis du bâtiment par un autre accès. Nous voulons explorer un chemin retour différent de celui de l'aller. J'ai alors remarqué, dans la végétation dense, une infrastructure étrange en béton, il s'agit de toilettes extérieures. Ils sont accolés à un monticule de terre qui s'étend en longueur sur au moins toute la parcelle. Après un rapide aller-retour sur Google maps, j'aperçois un sillon qui se dessine dans la forêt à cet endroit précisément. Je comprends alors qu'il s'agit d'une voie ferrée.

Nous décidons donc d'organiser un retour différent : l'objectif est de longer cette voie jusqu'à la rencontre d'une autre qui correspond au passage à niveau traversé en voiture, une sorte de boucle finalement. Une fois sur le talus, nous apercevons un chemin qui se dessine avec au sol, les restes du ballaste du chemin de fer. Ne s'agissant pas d'un chemin de randonnée très pratiqué, j'imagine que rien ne pousse sur ce type de pierre.

La randonnée du retour commence et l'on aperçoit, au fur et à mesure, des objets vestiges de la rotonde ou issus du chemin de fer qui jonchent les bords de l'ancienne voie. Il s'agit la plupart du temps de câbles et broches issus de l'ancienne infrastructure électrique. Devant nous, marche au loin le groupe d'allemand, nous décidons alors de calmer le pas pour éviter de les effrayer. La marche est agréable et nous sortons petit à petit de la végétation dense pour arriver sur un genre de grand parking où le groupe a garé leur van. Ils sont partis à la hâte, j'imagine que nous leurs avons fait peur...

L'endroit est agréable, il est plus spacieux et lumineux que la voie de chemin de fer, j'aperçois alors un quai en pierre de Jaumont qui se dessine derrière la végétation. A la fin de ce dernier tourne la route d'accès qui passe sur le passage à niveau de la voie qui nous intéresse. Nous l'empruntons donc pour terminer la boucle, puisque notre voiture se trouve au prochain passage à niveau.

La voie de chemin de fer est dans un état étonnant. A gauche, la végétation est tellement envahissante qu'elle disparaît et à droite, elle est exempte de végétation. On aperçoit même une plateforme en béton récente et une pancarte rouge juste derrière. Nous émettons des hypothèses : la voie est sûrement entretenue mais abandonnée, la plateforme sert probablement à faire dérailler ou à empêcher le passage, seule la pancarte peut nous donner des indices. Elle indique « fin du vélorail », il s'agit donc d'une voie entretenue qui sert encore à un vélorail situé à quelques kilomètres et dont nous sommes à la fin. Nous apercevons sur le bas-côté quelque tables de pique-nique, l'ambiance est apaisante. Nous terminons notre urbex en empruntant cette voie qui prend une belle hauteur vis-à-vis du sol de la forêt, la balade est agréable bien que marcher sur les traverses de chemins de fer soit une épreuve pour nos chevilles. Enfin, nous arrivons à la voiture et la visite prend fin.



## L'hospice abandonné

Nous repartons en voiture en direction de Nancy afin de poursuivre la journée et la prochaine exploration. Là-bas nous attend une connaissance qui pratique régulièrement l'urbex et qui nous a gentiment proposé une visite de la friche qu'il connaît.

La route est particulièrement longue, la fatigue se fait ressentir. Je commence cependant à adopter une vision différente. En effet, mon ami dort donc j'ai le temps de scruter les paysages qui défile pour voir s'il n'y a pas d'édifices ou friches abandonnés sur la route. Malheureusement, rien n'est apparu pendant ce trajet même si les paysages de la Meurthe-et-Moselle sont intéressants. A proximité de Nancy, nous regardons plus précisément le GPS qui nous guide jusqu'à l'hospice. Nous prenons une petite route qui semble abandonnée et peu entretenue. Elle regorge de détritus et de verres pillés. La végétation borde la route, elle l'envahit et nous passons sous ce qui semble être l'ancien portail d'accès à l'hospice. Un bref arrêt nous permet d'observer la présence d'un poste de garde suivi de quelques habitations aux accès murés. Juste après, se trouve un parking jouxtant un bâtiment neuf : il s'agit d'un centre de rééducation. Il est assez étonnant de voir un centre neuf construit à côté d'un ancien hospice délaissé. Nous décidons de ne pas y garer la voiture et de poursuivre la route qui devient de plus en plus abandonnée. Nous nous arrêtons alors devant deux grosses pierres bloquant le passage de la voie et décidons de garer la voiture à l'abri des regards. Nous sommes arrivés trop tôt et heureusement pour nous, notre connaissance n'est finalement pas disponible, la journée se terminera donc plus tôt que prévue.

Depuis la voiture, l'hospice est caché derrière une végétation qui prend de plus en plus de place. L'ambiance est apaisante, nous sommes sur les hauts de Nancy, une belle vue se dégage tandis ce que le silence du lieu s'installe. L'hospice se dessine, on aperçoit un grand bâtiment symétrique de plusieurs étages. Nous faisons un bref aller-retour devant le bâtiment pour l'observer, le prendre en photos et essayer de l'appréhender. Les accès sont à première vue tous murés, nous décidons donc de faire le tour de l'édifice pour l'observer.

Derrière l'hospice, on voit une grande cour intérieure tenue par le bâtiment qui se replie sur lui-même à deux reprises. A l'opposé de la cour, se trouve une ancienne chaufferie. Tous les accès bas sont murés par des parpaings. La cour est une déchèterie à ciel ouvert, il y a des monticules de déchets issus du bâtiment jusqu'aux fenêtres et les sols sont jonchés de verre.

Le bâtiment étant très accessibles et connus, on comprend facilement pourquoi les accès en sont bloqués possibles. Les graffitis sont très présents, car le lieu est à l'abri des regards.

Un premier accès se dessine, même s'il n'est pas très encourageant. Une menuiserie dépourvue de sa vitre sert d'échelle pour parvenir au premier niveau par une ouverture. Peu motivé à escalader, je propose à mon ami de retourner à l'avant du bâtiment pour chercher un accès plus simple. Après 5 minutes de recherches, nous nous retrouvons sur le parking abandonné face à l'hospice à court d'idées. Je suis alors intrigué par ce qu'il y a en dessous des loggias constituant la façade. Il y a des petites fenêtres d'accès murées qui donnent vers le sous-sol, mais une est éventrée. De là, un espace sombre, froid et peu accueillant se dévoile. La cave étant semi-enterrée, l'accès se situe à 1m50 du sol, il y a donc une rampe fabriquée à partir de volets pour descendre. Une fois dans le sous-sol, les lampes torches nous ont guidée vers un premier escalier. L'objectif n'est pas de visiter la cave, mais de monter au rez-de-chaussée, voire au premier étage pour aller vers la lumière. C'est, en effet, un espace plus agréable et moins effrayant que le sous-sol dans lequel nous ne pouvons pas prendre de photo. Nous marquons tout de même un bref arrêt au rez-de-chaussée pour le visiter.

Ce dernier est plus lumineux (en lien avec les joints des parpaings montés à la « va vite » à la place des fenêtres).



Les pièces sentent l'humidité et les rayons de lumière qui transpercent les joints laissent apparaître les particules de poussières. Nous décidons d'aller au premier étage vers une ambiance plus chaleureuse. Nous arrivons dans un étage qui se dessine identiquement aux autres : un couloir central desservant de chaque côté des pièces, notamment des chambres ou des salles de bain suivi au bout d'une plus grande salle. Je suis, à ce moment, captivé par l'ascenseur dont la cage se situe à notre niveau, les portes sont ouvertes et nous invitent à observer. Nous ne sommes pas rentrés dans ce dernier pour des raisons de sécurité. A partir de cet instant, une idée s'est installée : je voulais observer les ascenseurs du bâtiment, regarder les cages vides et surtout nourrir ma curiosité à savoir, voir les mécanismes de cet ascenseur.

Petite parenthèse : J'ai toujours été fasciné par la complexité des ascenseurs. Depuis mes 16 ans, je travaille chaque été dans un EHPAD installé dans un vieux bâtiment qui dispose de plusieurs ascenseurs. Au dernier étage, il y a toujours une trappe d'accès portant la mention « Machinerie – ne pas entrer, danger ». J'ai toujours voulu savoir à quoi cela ressemblait. Ici, j'en ai enfin eu l'occasion.

Nous avons déambulé dans l'hospice jusqu'au deuxième niveau identique au premier mais nous ne sommes pas montés au-delà afin de garder le reste pour la fin. En attendant, c'est le dernier étage qui donne accès à l'aile qui forme la cour intérieure. Nous sommes intrigués, puisqu'elle est logiquement différente de l'hospice à la spatialité très répétitive. Nous découvrons ainsi deux couloirs derrière une double porte coupe-feu. Ils ont une belle vue sur l'intérieur du programme via une verrière. Cela donne accès à quelques pièces ressemblant à des espaces techniques et de grandes salles de réunion. Nous découvrons alors un escalier et un ascenseur plus récent, dont les portes ont été à moitié forcées. Plus étonnant encore, une grosse pièce mécanique rouillée prend toute la largeur du couloir. C'est comme si un objet qui n'avait rien à faire surgissait soudain. Nous apercevons une pièce dans la continuité du couloir dans laquelle se trouve une série de machines rouillées avec des cuves. Nous n'avons aucune idée de ce à quoi cela servait, mais la pièce s'agrandit et d'autres choses surprenantes apparaissent comme un grand four avec des tringles qui peuvent coulisser dans celui-ci. Nous sommes restés plus de temps dans cet espace afin de l'observer, d'en prendre des photos et d'émettre des hypothèses.

Il y a, au mur, de belles fresques, des graffitis très bien conservés, et au sol, un trou dans la dalle donnant sur l'espace du dessous. Puis, les hypothèses se formulent : mon ami pense que ce sont des cuves pour de la pâte et des fours à pains, et Nous nous accordons finalement à dire qu'il s'agit probablement de l'ancienne blanchisserie de l'hospice. Les cuves sont basculables et fermables, on y mettait le linge sale, de l'eau à bouillir et des produits. Le four est un grand sèche-linge et les tringles servent à y étendre le linge. C'est dans tous les cas une belle infrastructure.

La visite se poursuit, nous parcourons la pièce du dessous qui était probablement une salle de repos, puis nous nous dirigeons vers les étages supérieurs de l'aile principale. Les étages sont similaires, mais nous prenons quand même la peine de visiter et de regarder chaque pièce dans l'espoir d'y trouver quelque chose de différent. Les espaces s'enchainent, nous découvrons un genre d'espace dérobé derrière l'interstice laissé par la cage d'escalier. Puis, nous visitons les loggias qui sont en réalité un pan de façade complet, ajouté à la suite d'une évolution, pour proposer des espaces extérieurs. La vue est agréable et magnifique et donne sur Nancy. Nous ne sommes pas restés longtemps sur les balcons, car nous sommes trop exposés au centre de rééducation depuis lequel du personnel ou des patients peuvent nous apercevoir.



La dernière pièce que nous visitons avant d'envisager de sortir nous dévoile un grand espace, similaire à l'étage inférieur, mais dont l'entrée est partiellement encombrée par la sous-face d'un escalier. (A ce moment précis, mon idée de visiter les machineries d'ascenseurs s'est presque dissipée et je me rends compte que j'ai aussi oublié la présence sous les toitures à deux pans de combles qui existent dans chaque bâtiment). Cet escalier, caché derrière une porte est pourri mais il permet l'accès aux combles de l'aile du bâtiment, qui s'arrête un étage avant le corps principal. Avec précaution, nous l'avons gravi et sommes arrivés sous la charpente. Les combles et les charpentes sont des espaces que j'apprécie particulièrement, car ils révèlent beaucoup de choses sur le bâtiment. Ici, nous observons une belle charpente métallique, avec des tuiles directement apparentes, sans isolation, ni revêtement. Les pignons porteurs du bâtiment offrent une petite percée permettant de traverser l'entièreté du grenier. Ils sont constitués de pierre de Jaumont, meurtris par des boisseaux de cheminée en brique. Nous arrivons enfin à la machinerie des deux ascenseurs. On aperçoit les câbles, les roues crantées reliées au moteur et des armoires électriques complexes, entièrement éventrées. Nous sommes restés quelques minutes devant cette belle pièce mécanique. Au centre du bâtiment nous avons découvert une petite pièce étrange avec des bancs en béton, donnant sur l'œil-de-bœuf central du bâtiment. Nous avons alors pris le temps d'observer la vue sans crainte d'être vus, puisque nous étions, d'une certaine manière, cachés.

Pour conclure cette visite, nous avons donc visité le dernier espace que sont les combles de l'aile. Le lieu, semblable aux précédents, abrite aussi une machinerie d'ascenseur similaire à l'autre, mais sous une toiture bien plus dégradée, avec beaucoup d'infiltrations d'eau. Ici, le bâtiment étant adossé à un flanc de colline, la végétation et surtout la canopée des arbres est juste à quelques centimètres au-dessus de la toiture. Il n'est donc pas surprenant de voir un arbre, brisé en deux, avoir transpercé la charpente et s'être frayé un chemin à l'intérieur de cet espace.

Nous sommes finalement redescendus vers la sortie, réalisant une boucle à travers le bâtiment afin de repasser par les endroits déjà visités depuis le dernier étage, afin de prendre toutes les photos nécessaires

Une fois la visite terminée, il est temps pour nous de reprendre la route pour rentrer à Metz. Le trajet retour nous a notamment permis de débriefer ces deux jours d'urbex. Nous partageons un sentiment similaire quant à la pratique de l'urbex.

D'une part, nous avons des perceptions différentes des friches. Mon ami perçoit l'aspect mémoriel et historique des sites visités alors que personnellement, je réussis à mettre de côté ces deux aspects lors des explorations pour me centrer sur l'aspect architectural et la notion de parcours que j'apprécie particulièrement. Ces lieux ne sont pas normés par l'urbain, ils permettent ainsi une liberté complète de déambulation et de pensée hors d'un cadre normatif habituel.

D'une autre part, nous sommes tous les deux d'accord pour dire que, visiter des lieux abandonnés, permet de se cultiver, de s'ouvrir au monde extérieur, et de stimuler des intérêssements propres à chacun. Il est cependant particulièrement agréable de sortir de ces lieux, après plusieurs heures d'errance, afin de retrouver le contexte sociétal auquel on a échappé.





Ce que je disais justement, c'est qu'à l'époque où on a commencé l'urbex, cette perception était hyper formée par les médias et la fiction. C'est quelque chose que l'urbex a réussi à dégager, parce que les gens se sont mis à pratiquer les ruines et à savoir ce qu'était une ruine. Le travail qu'on a fait à Detroit a tué et a exorcisé un peu les ruines, dans le sens où les gens avant, en avait peur. Ils voyaient juste un bâtiment apeurant de l'extérieur et ils n'osaient pas y entrer. Ils se disaient peut-être que c'était intéressant mais ça les repoussait. Quand ils ont vu nos séries, les nôtres et celles des autres photographes, même si c'est vrai que la nôtre a été plus relayée à l'époque, ils ont dû se dire que si deux français, visiblement jeune, se sont baladés dans ces lieux, c'est que ça ne doit pas poser tant de problèmes que ça de les visiter.

D'ailleurs, quand on est retourné à Detroit, là maintenant, et même un peu après, les anciennes églises et les ruines facilement accessibles étaient visitées par des touristes. Il y avait des gens qui se baladaient, ils plaçaient un point sur la carte et ils s'arrêtaient. En Arménie, récemment, on est allé visiter un ancien télescope. C'était quelque chose vraiment à l'abandon il y a quelques années. Et il y avait un workshop de photographie avec un photographe qui emmenait d'autres photographes faire une balade d'Arménie, des vestiges postsoviétiques. Et ce lieu-là, était à l'abandon pratiqué par les explorateurs urbains, mais qui aujourd'hui est un lieu touristique. Il y avait aussi des Françaises qui faisaient un festival à Yerevan, elles avaient payé l'entrée grâce aux avis Google indiquant qu'avec 10 euros, le gardien te laisser rentrer dans le lieu. C'est très intéressant parce qu'un lieu en ruine retrouve finalement sa vocation, presque de curiosité touristique, qu'il mérite complètement. D'ailleurs, si tu vas en Arménie ça vaut complètement le coup. C'est un télescope, un radiotélescope situé à une heure de route de Yerevan. Ça devient aujourd'hui un point sur la carte, il y a 250 avis alors qu'il y a 5 ans, la référence n'existe pas.

**Justin** - Oui, c'est super je trouve de voir l'évolution des lieux, qui finalement retrouve une valeur d'usage différente.

**Photographe** - Souvent, ça nous est arrivé en Allemagne de l'Est ou ailleurs, sur du patrimoine industriel ou du patrimoine technique. On s'est déjà dit qu'en visitant une ruine, c'était presque le lieu le plus intéressant de la ville. Tu te dis vraiment que ce n'est pas normal que ce lieu ne soit pas accessible à tous. C'est logique qu'il retrouve une fonction, qu'il soit visité et c'est absolument illogique qu'il soit enfermé depuis 10, 15, 20 ans.

**Justin** - Oui, il n'a pas le statut qu'on attendrait de lui finalement.

**Photographe** - Oui, c'est aussi ce qui nous fait revenir, le fait que l'on a été happé par l'exploration urbaine. Il s'agit la plupart du temps d'édifices de qualité patrimoniale ou qui en ont l'apparat, parce que parfois ça peut être un château du 19e qui est moins intéressant qu'un château plus ancien. En tout cas, ce sont des édifices qui d'apparence ont une grande qualité, une grande valeur patrimoniale ou historique et qui sont désaffectées. Je me souviens de la réaction qu'on avait eu, tout au début, on avait trouvé un château italien en ligne, sur une page assez obscure. C'était un château néo-moresque, un peu comme les châteaux de Louis II de Bavière, où il y a un mélange éclectique avec du bois, du moresque, du gothique et chaque pièce était personnalisée. On avait compris dans cet article, en le traduisant, à l'époque c'était un peu plus compliqué que maintenant, que le site était désaffecté. À l'époque, ça nous avait sidéré, parce qu'on s'était dit que c'était complètement fou qu'une architecture qui devrait être une curiosité régionale ou une espèce de musée, soit probablement à l'abandon. Donc nous l'avons visité et c'est par la suite devenu un musée. Au départ, on se disait que c'était complètement dingue qu'un tel lieu puisse tomber en ruine voire éventuellement disparaître dans un placard. C'est finalement l'une des premières raisons pour laquelle on fait de l'exploration urbaine. On se dit qu'il y a des lieux extrêmement intéressants qui peuvent tomber en ruine voir disparaître. C'est l'une des premières urgences, on comprend assez vite que ça ne va pas se limiter à des petites choses.

**Justin** - Je trouve qu'en France on a un peu ce point de vue patrimonial et conservateur qui est vachement important donc c'est vrai que voir ça ailleurs ça doit être un peu étonnant.

**Photographe** - Ce qui est intéressant, c'est qu'en France, par snobisme, les gens se disent que les Américains ne font rien de leurs patrimoines en voyant les salles de spectacle en ruine que nous avons pris en photo. Alors qu'en fait, le patrimoine français des années 1920 et 1930, nous lui avons fait subir le même sort. Les salles de spectacles ont été détruites, et c'est une sorte de snobisme, assez français, de penser qu'on gère mieux le patrimoine alors qu'on est très hiérarchique. Le patrimoine industriel est difficilement considéré alors qu'il existe de trucs très intéressants comme l'usine Seguin et l'usine Renault. On a pu faire sauter des ensembles industriels que d'autres nations considéraient comme du patrimoine. On hiérarchise énormément notre patrimoine parce qu'on a déjà du patrimoine plus historique qu'on considère mieux. Mais par exemple il y a des pays qui gèrent bien mieux le patrimoine que nous, en tout cas dans la hiérarchisation, parce qu'eux, ne font pas ou très peu cette hiérarchisation, comme les Italiens.

Ils sont capables de conserver des anciennes usines chimiques, des structures d'usines chimiques à Mestre, en face de Nice, et ça ne les dérange pas. Ils se disent que de toute façon, c'est déjà construit et que c'est intéressant parce que ça a été construit, donc ça mérite une attention. Ils ont beau avoir le patrimoine le plus important au monde quasiment en face, ils le gardent. Ce sont malheureusement des exemples que nous n'avons pas en France. Il y a peu de choses où l'on s'est dit qu'on aller le garder. Par exemple, une tour de refroidissement juste à côté d'une ville qui a un château médiéval et généralement perçu comme une verrue, donc ils la rasent. C'est la complexité du patrimoine industriel et les gens ont du mal à le prendre juste comme un patrimoine neutre et technologique. Disons que les Italiens sont quand même, selon nous, plus malin dans la considération qu'ils ont de l'ensemble de leur patrimoine. Ils ont l'air de moins hiérarchiser et de moins mettre au banc certaines parties de celui-ci. C'est en tout cas le feeling qu'on avait quand on est allé en Italie et quand on va éventuellement en Angleterre, vis-à-vis du patrimoine industriel et du patrimoine bâti du début du début du siècle. En France, il y a beaucoup de choses relevant du patrimoine des années 1920 à 1950 qui a été détruit.

**Justin** - Oui du patrimoine qui a disparu et même le patrimoine moderne en France, qu'on a souvent détruit.

**Photographe** - Oui, il se passe beaucoup de temps avant qu'on le considère comme un patrimoine. Il y a vraiment un effacement de génération. On se dit que l'architecture qui a 20 ou 30 ans n'est pas forcément intéressante et c'est vrai que l'exploration urbaine s'est saisie de la photographie pour valoriser le visuel de certains bâtiments. En réalité, ces pratiques ont mis à la mode certaines architectures. Que ce soit le modernisme ou par exemple le brutalisme, qui a cartonné sur Instagram, c'est quand même des explorateurs urbains qui les ont valorisés. On a par exemple un ami, Laurent Kronental, qui a fait un sujet qui s'appelle souvenir d'un futur, dans lequel il prend en photo des personnes âgées qui sont restées dans les grands ensembles d'Île-de-France. Tu es peut-être déjà tombé dessus, son projet avait été très relayé, surtout dans les médias étrangers, avec le simple fait que ce soit la banlieue parisienne après les émeutes de 2005. Cela produisait un support visuel assez impressionnant, des bâtiments qui pourraient être sorti de la Russie soviétique, mais qui sont en fait aux alentours de Paris. En fait sa démarche s'inscrit dans celle de l'exploration urbaine, même si ce ne sont pas des ruines, certains de ces ensembles tombent en ruine parce qu'ils sont désaffectés comme les Damiers à la défense.

Ces ensembles avaient été mis en lumière grâce à la démarche photographique de quelqu'un qui trouve le visuel du bâtiment fascinant avant même de trouver ça historiquement fascinant. C'est ce qui est intéressant dans l'exploration urbaine, ce sont des gens qui exposent une forte valeur esthétique et ça finit par toucher la valeur patrimoniale. Si les gens trouvent ça beau, c'est que finalement il existe peut-être un moyen de s'intéresser à un sujet et qu'il y a donc une valeur à mettre en avant. J'avoue que c'est intéressant et difficile de mesurer l'impact de ce phénomène, mais il y a clairement quelque chose qui émane de l'exploration urbaine et qui embrasse cet esthétisme.

**Justin** - Oui, je pense que c'est clairement lié. Je me demandais si c'était la dimension esthétique des friches qui mettait directement en avant le patrimoine et si, par la suite, certains s'y intéressaient sur la base de ces visuels ?

**Photographe** - Alors oui, effectivement, je pense que ça le démocratise et que les gens mettent du temps avant d'accepter cet esthétisme. Finalement, une usine peut être belle, tout comme le brutalisme peut être beau. Le public devient alors préparé à parler d'un patrimoine qui, s'il n'est pas pris en photo, est seulement perçu comme un patrimoine esthétique et ne sera pas forcément reconnu au même titre qu'un patrimoine historique. Cela fonctionne d'ailleurs très bien avec l'architecture moderne et l'architecture industrielle, et je pense que cela a contribué à cette démocratisation.

On connaît un ou deux promoteurs, c'est clair que s'ils ont un peu d'architecture ou de structures industrielles, ils essaient de l'intégrer et c'est clairement une plus-value dans un projet. A Detroit c'était pareil, ce n'était pas forcément des bâtiments industriels, mais la ville a compris que leurs bâtiments, datant du début du 20e siècle, avaient du potentiel avec un peu de revalorisation. Alors qu'avant, ils essayaient de les cacher et ça peut clairement être une plus-value immobilière qui est haut de gamme, donc les gens se sont mis, quand ils ont compris ça, à les restaurer, à les revaloriser en remettant de la déco un peu 19eme qui avait disparu. Je pense que c'est un peu pareil pour les industries quand les gens comprennent qu'en fait une cheminée historique dans un ensemble immobilier ça va donner de la plus-value et une espèce d'assise historique. C'est effectivement rentré dans les mœurs que tu puisses t'appuyer sur des éléments historiques pour en faire ton projet immobilier. En tout cas, le lieu est réhabilitable. C'est moins le cas quand ce sont des aciéries, où là tu n'as que du métal et tu ne peux rien construire. La structure ne répond pas à des impératifs économiques, de redéveloppement et souvent c'est démolie malheureusement.

### Chapitre 1 - Le récit, la photographie et le parcours

#### Chapitre 1 - Section 1 - Deux supports de retranscription complémentaires : le récit et la photographie

L'arpentage de site a mis en évidence une récolte parfois complexe d'informations sur le terrain. L'objectif initial était d'élaborer un protocole applicable à chaque visite, afin d'obtenir les données précises pour chaque site. Cependant, la méthodologie mise en place a révélé que les relevés photographiques, graphiques ou le parcours imposé sont parfois impossibles à effectuer sur place, en raison des contraintes inhérentes aux terrains. C'est dans ce contexte que le récit d'arpentage<sup>82</sup> est apparu comme une solution plus pertinente face aux réalités imposées par la pratique.

Souvent issue de la littérature romanesque, cette méthode de restitution privilégie le texte au détriment d'un support graphique de représentation - notamment la photographie - pour rendre le récit central dans la lecture. Source inspirante de ce protocole, Philippe Vasset, journaliste et écrivain, donne un exemple prouvant l'efficacité de cette approche. Dans *Un livre blanc*<sup>83</sup>, il propose une narration précise de ses explorations urbaines en Île-de-France, fondée sur les notes prises pendant et après celles-ci.

Le récit lui permet notamment de raconter ce qu'il se passe avant l'exploration, comme le trajet en bus qui le mène aux sites : « Lorsque je suis descendu à l'arrêt Macdonald du bus PC3, je n'ai aperçu que des hauts murs noircis par les gaz d'échappement courant sur près de deux cents mètres<sup>84</sup> ». Le récit laisse également la possibilité d'exprimer des sentiments ressentis sur place, tels que des doutes, des barrières physiques ou des rencontres : « Ma toute première expédition allait aboutir à un échec complet, ce qui était de mauvais augure pour la suite de mon projet<sup>85</sup> » ; « En douze mois d'expéditions, je n'ai été arrêté qu'une seule fois par des clôtures neuves, sans trou [...]<sup>86</sup> ». L'auteur ne décrit pas en détail son trajet en bus ou sa recherche d'accès, mais il développe un protocole de récolte d'informations par le récit, appliqué à cette démarche d'exploration.

82. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 caractères.

83. Vasse, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard.

84. *Ibid.*, p. 13.

85. *Ibid.*, p. 13.

86. *Ibid.*, p. 14.

Ainsi, la méthodologie produit un récit d'arpentage riche et sensible, articulé autour des temporalités relatives aux explorations : une description avant, pendant et après chaque visite. Ce récit valorise un parcours progressif du site. La narration se veut la plus descriptive possible tout en développant les ressentis pour faire apparaître les émotions associées à chaque friche.

Cette retranscription narrative s'avère plus adaptée à la démarche d'arpentage, mais surtout au sujet de cette recherche : la requalification des friches en formes urbaines plus fertiles. Développer une approche expérientielle<sup>86</sup> du terrain permet d'enrichir la réflexion par une matière sensible. Le récit devient alors un moyen d'explorer la richesse des friches à travers les pratiques qu'elles suscitent.

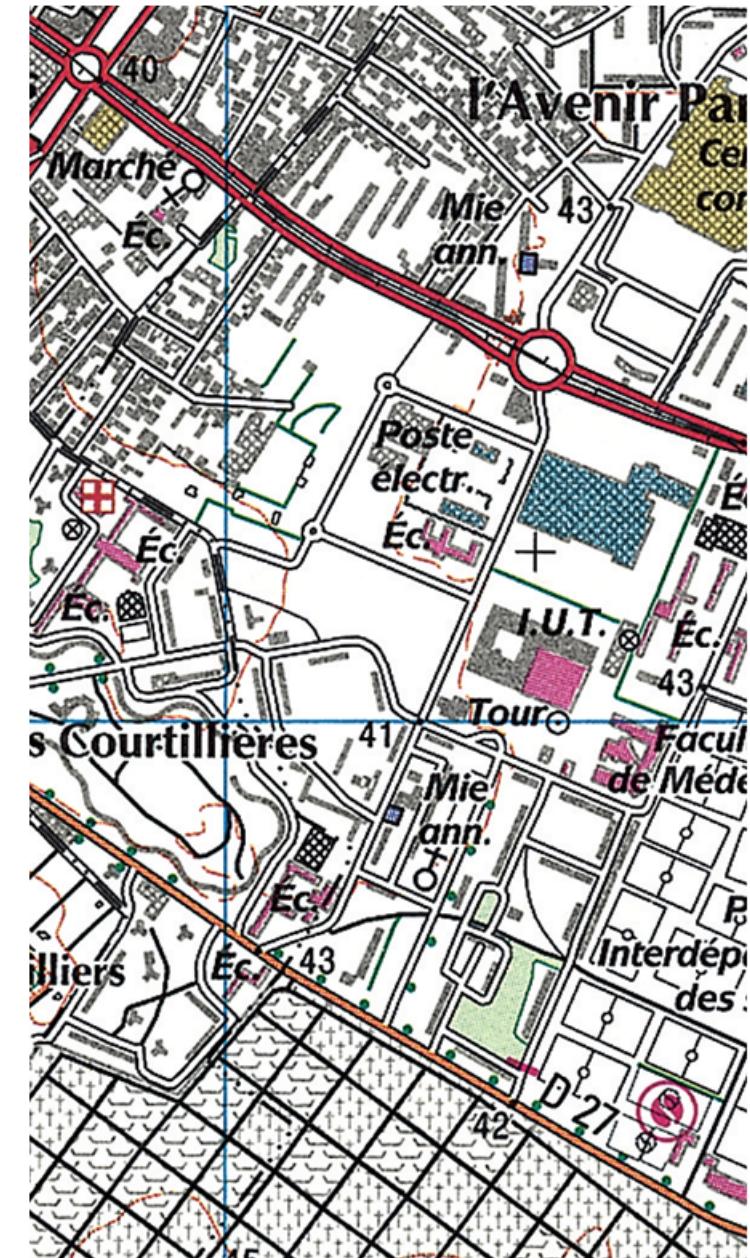
Source d'inspiration majeure, *Un livre blanc* de Philippe Vasset développe une version narrative et descriptive de la recherche qu'il conduit. Celle-ci prend davantage la forme d'une restitution finale, où il parsème le récit d'éléments graphiques. Il insère des cartes simplifiées (Fig. 74) pour accompagner certaines visites. Il développe, à côté de ce support graphique, un récit de ses expéditions qui permet au lecteur, de déployer un imaginaire très complet. Sans la lecture de ce récit, les cartes n'ont pas de sens : les indices nécessaires à leur compréhension se trouvent dans le texte. De cette manière, il oblige le lecteur à se concentrer sur le récit, afin de laisser son imagination esquisser ce que l'auteur explore. Il est intéressant d'analyser sa vision des choses car, sans la réalité apportée par la photographie, seul son récit nous décrit fidèlement les lieux. Lui-même le dit : « Pour ancrer plus profondément le texte dans le sol, la tentation était forte de transformer chaque zone blanche en un petit théâtre où se succèderaient saynètes et personnages. Mais une telle pratique aurait vidé les lieux de leurs étrangetés et il fallait sans cesse rabattre le texte sur l'espace nu, sans direction, et empêcher la chaîne du récit de se refermer<sup>87</sup> ».

Le récit comme unique élément de retranscription peut être un excellent moyen de transmettre une expérience, mais aussi une vision fabriquée et romantisée par l'auteur. Les lieux décrits ne sont plus aussi fidèles que la réalité. C'est à cet instant qu'intervient, en complément du récit, un support graphique comme la photographie.

La photographie occupe une place fondamentale dans la pratique de l'exploration urbaine. Elle a participé à la démocratisation de cette pratique en plaçant les friches sur le devant de la scène. Avec l'apparition d'Internet au début des années 2000, les photographies de ces espaces ont été largement diffusées. Initialement attirés par l'esthétique singulière produite par les friches, les photographes ont éveillé la curiosité d'une large communauté qui partage encore aujourd'hui une passion pour cette esthétique.

86. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 caractères.

87. Vasse, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard, p. 39.



Dans cette recherche, la photographie nous intéresse particulièrement comme outil de récolte. En premier lieu, elle devient un support visuel qui accompagne l'arpentage des sites. L'élaboration du protocole de récolte avait mis en évidence son inadéquation avec les contraintes du terrain<sup>88</sup>. Deux solutions avaient alors été envisagées : la collecte photographique<sup>89</sup>, puis le récit<sup>90</sup>, comme retranscription de l'arpentage de sites, - développé ci-dessus - comme outil alternatif de récolte. Toutefois, le reportage photographique est une méthode asymétrique comparée au récit, puisqu'il est réalisé in situ et donc soumis aux contraintes du terrain.

Ainsi, la photographie est utilisée comme outil de récolte permettant d'expérimenter la captation d'une esthétique particulière inhérente aux friches. En effet, se prêter au jeu et essayer de saisir l'esthétique au sein des friches - que je partage également - a permis de mieux comprendre l'essence même de la pratique photographique.

En complément d'un récit, la retranscription photographique raconte elle aussi une histoire que l'auteur peut orienter dans un sens ou dans un autre. Elle est le fruit d'une sensibilité pour les espaces, les compositions, la colorimétrie et l'environnement de déambulation. Elle retransmet une vision, à travers l'œil du photographe, et traduit une description personnelle de l'espace. Elle laisse toutefois moins de place à l'imaginaire que le récit d'expérience.

Le travail photographique diffère en fonction des artistes. D'une part, Joel Sternfeld - photographe américain - partage la manière dont il capture la friche de la *High Line* à New York<sup>91</sup>. Il développe une sensibilité particulière pour la colorimétrie et le contraste, qu'il valorise, entre la végétation et l'environnement bâti de la ville. Il dresse, dans son roman graphique, un portrait fidèle des saisons<sup>92</sup> (Fig. 75). D'autre part, les photographes Romain Meffre et Yves Marchand partagent un point de vue typologique (Fig. 76) sur Detroit et ses friches. Leurs photographies<sup>93</sup> en grand angle et leur maîtrise de la composition brossent un portrait saisissant et universel des espaces « [...] les salles de spectacle américaines, c'est-à-dire que tu peux vraiment l'universaliser parce qu'en fait les salles de spectacles de ce type sont mortes, il y en a partout [...] enfin elles sont rentrées en déclin à partir des années 50 avec l'entrée de la télévision et compagnie. Tu partais d'un aspect local et tu pouvais un peu l'étendre aux États-Unis, voire au reste du monde parce que c'est un modèle qui reste mondial et presque technologique qui dépassent les États-Unis et de rapport aux loisirs<sup>94</sup>. ».

88. Voir méthodologie, p. 34 - 38 de ce rendu.

89. A.II. Collectes photographiques.

90. B.III. Récits d'arpentages.

91. Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl.

92. Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl, p. 45, §5.

93. Marchand, Yves ; Meffre Romain. 2010. *The ruins of Detroit*, Steidl.

94. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir annexe n°2.

Fig. 75



Fig. 76



La photographie est également un outil de conservation. Elle retranscrit parfois une mémoire, à l'image du livre *The Ruins of Detroit*<sup>95</sup>. Cette dimension mémorielle est particulièrement présente au sein des friches et se manifeste à travers les pratiques qui y prennent place, telles que la photographie ou encore l'urbex : « Cette consistance mémorielle donnée à des lieux qui parfois ne font pas trace ailleurs passe par une forme d'archivage, par le "bas", là encore<sup>96</sup>. ».

En deuxième lieu, la photographie peut être un outil de compréhension de la divergence de perception. En ce sens, la Grille analytique iconographique<sup>97</sup> est une méthode qui nous permet de compiler un ensemble d'images pour en tirer certaines conclusions. Son objectif est de regrouper, par thématique, un corpus d'images issues de fonds d'Internet et personnels, afin de les analyser selon les mêmes critères : leur état d'abandon, une description des espaces et des lumières, une analyse du support visuel, un ressenti personnel des lieux et une analyse architecturale. Cette méthodologie a pu mettre en avant une large amplitude pour le photographe dans le processus de création. Cette possibilité est effective, car sur place, la photographie est un cadrage précis qui définit un sujet en amont de la prise. Le photographe peut sélectionner des cadrages, des compositions et choisir un moment de la journée où la lumière lui est favorable. Autant de réglages qui contribuent à produire un fragment de représentation qui n'est pas fidèlement comparable à la réalité du site. Cette liberté visuelle et créative constitue l'essence même de la pratique, contribue à sa richesse, mais marque un écart entre représentation graphique et réalité.

Cet écart de perception entre un visuel photographique et l'arpentage de sites est illustré par l'analyse de la même friche selon ces deux méthodes : la rotonde ferroviaire de Bénestroff. D'abord, l'image issue d'un fond Internet<sup>98</sup> (Fig. 77) a été intégrée à la Grille analytique iconographique<sup>99</sup> afin d'être analysée. Puis, cette même friche a été visitée grâce à l'arpentage de site<sup>100</sup> (Fig. 78) mis en place par la suite. La différence de perception est frappante puisque l'analyse de la photographie donne à voir un espace sombre et inquiétant, tandis que l'arpentage révélait l'une des plus belles friches visitées.



Fig. 77

Image extraite de la Grille analytique iconographique



Fig. 78

Image extraite du corpus d'images personnels

95. Marchand, Yves ; Meffre Romain. 2010. *The ruins of Detroit*, Steidl.

96. Rubin, patrick ; Bouroin, Bérénice ; Bourguignon, Axelle ; de Calignon, Valérie ; Dessi, Hugo ; Floc'h, Enora ; Guinguet, Luc ; Schuller, Clément ; Tortoling, Roxane. 2023. *Zones en déshérence en devenir*. Paris : Canal Architecture, p. 25.

97. A.I.2. Grille analytique iconographique.

98. A.I.4. Corpus d'images Internet.

99. A.I.2. Grille analytique iconographique.

100. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 caractères.

Le processus de composition se prolonge aussi en postproduction. Les photographies étant la captation d'une esthétique, la Grille analytique iconographique<sup>101</sup> (annexe n°3-4) met en évidence des visuels retouchés. Analysant l'impact du support visuel, elle permet de mettre en parallèle une densité d'images qui, quand on les compare, peuvent avoir des colorimétries et des lumières très différentes.

On se rend alors compte qu'en présence d'images trop retouchées, un décalage de représentation apparaît, produisant un rendu très peu naturel. Les plus retouchées traduisent une vision romantisée d'un esthétisme qui façonne parfois une perception des friches alimentée par un corpus d'images vers lequel Internet nous oriente (Fig. 79-82).

Finalement, le travail recherche mené grâce à la Grille analytique iconographie<sup>102</sup> permet de découvrir certains photographes professionnels dans ce domaine tels que Bernd et Hilla Becher, Joel Sternfeld, et également Romain Meffre et Yves Marchand.

Compiler une masse d'images issues d'un fonds Internet<sup>103</sup> permet de mesurer l'amplitude visuelle retranscrite par la photographie, constituant alors un corpus d'images qui peut être considéré comme mixte. En revanche, découvrir les photographes cités et leurs travaux permet de saisir le sens d'un corpus d'images différent, qui peut être considéré comme documentaire. Il s'agit d'une œuvre complète : la restitution d'un panel large de visuels qui sont fabriqués selon les mêmes codes et techniques. On se rapproche ici de la photographie documentaire que Bernd et Hilla Becher ont développée toute leur vie, dans le but de restituer une vision personnelle que l'artiste souhaite partager. De même, Joel Sternfeld livre son analyse et sa perception du paysage new-yorkais, depuis la *High Line*, pour valoriser une vision unique de la ville « He has been taking pictures of it all seasons for the past years, and he has a gift for seeing light and spaces' color - romantic possibility of every kind - where a less sensitive observer sees smudge and weed and ruin<sup>104</sup>. ». (Il l'a photographiée à toutes les saisons au cours des dernières années, et il a le don de voir la lumière et les couleurs des espaces - toutes sortes de possibilités romantiques - là où un observateur moins sensible ne voit que des taches, des mauvaises herbes et des ruines. La restitution d'un panel complet de représentation sur le même sujet, mais surtout selon la même technique, permet ainsi de produire un travail avec une richesse documentaire, visuelle et temporelle.

Fig. 79-82

Image extraite du corpus d'images Internet



101. A.I.2. Grille analytique iconographique.

102. *Ibid.*

103. A.I.4. Corpus d'images Internet.

104. Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl, p. 45, §4.

## Chapitre 1 - Section 2 - Le parcours comme production principale de l'urbex dans la friche

Dans *Théorie de la dérive*<sup>105</sup>, Guy Debord - écrivain, théoricien et poète français - définit la dérive comme un « passage hâtif à travers des ambiances variées<sup>106</sup> », une manière de se laisser porter par les « reliefs psycho-géographiques » de la ville. Il décrit la manière dont les villes agissent comme des cadres normatifs influençant le parcours des individus. Selon lui, il existe des éléments qui soutiennent ce parcours, tels que des « courants », des « plaques tournantes », des « points fixes » ou des « tourbillons »<sup>107</sup> (Fig. 83). Autrement dit, des zones qui attirent, repoussent ou fragmentent les flux de circulation psychologiques.

La dérive est un concept qui tend à révéler la ville vécue, celle qui s'éprouve plus qu'elle ne se parcourt. Guy Debord insiste sur la nécessité d'un regard neuf sur la morphologie urbaine, capable de détecter les discontinuités, les seuils et les transitions d'ambiances. La marche devient alors un outil critique : elle révèle les zones de tension, telles que les marges et les interstices. Ce sont des espaces que la ville moderne considère comme des taches, mais qui constituent en réalité des réservoirs urbains.

Sous cet angle, le concept de dérive résonne particulièrement avec les friches. Elles représentent tout ce que la ville cherche à faire disparaître : le vide, l'abandon, la rupture et la désorganisation. Pourtant, ce sont précisément ces caractéristiques qui font des friches des lieux marginaux mais singuliers, proposant un parcours spécifique fondé sur l'errance et la déambulation.

Les auteurs qui développent la notion de dérive ou d'errance montrent que le parcours est intrinsèquement lié aux lieux arpentés. Phillippe Vasset évoque un « plaisir d'être nulle part<sup>108</sup> », un sentiment de liberté dans les lieux vides qu'il parcourt. Il perçoit ces espaces comme des creux dans la ville, dans lesquels il se sent « soustrait à l'emprise de la surveillance urbaine<sup>109</sup> ». Quant à Marc Augé, ethnologue et anthropologue français, il explique en quoi les lieux surpeuplés - qu'il définit comme des espaces de la surmodernité - peuvent paradoxalement rappeler un « charme incertain des terrains vagues, des friches et des chantiers, des quais de gare et des salles d'attente<sup>110</sup> ».

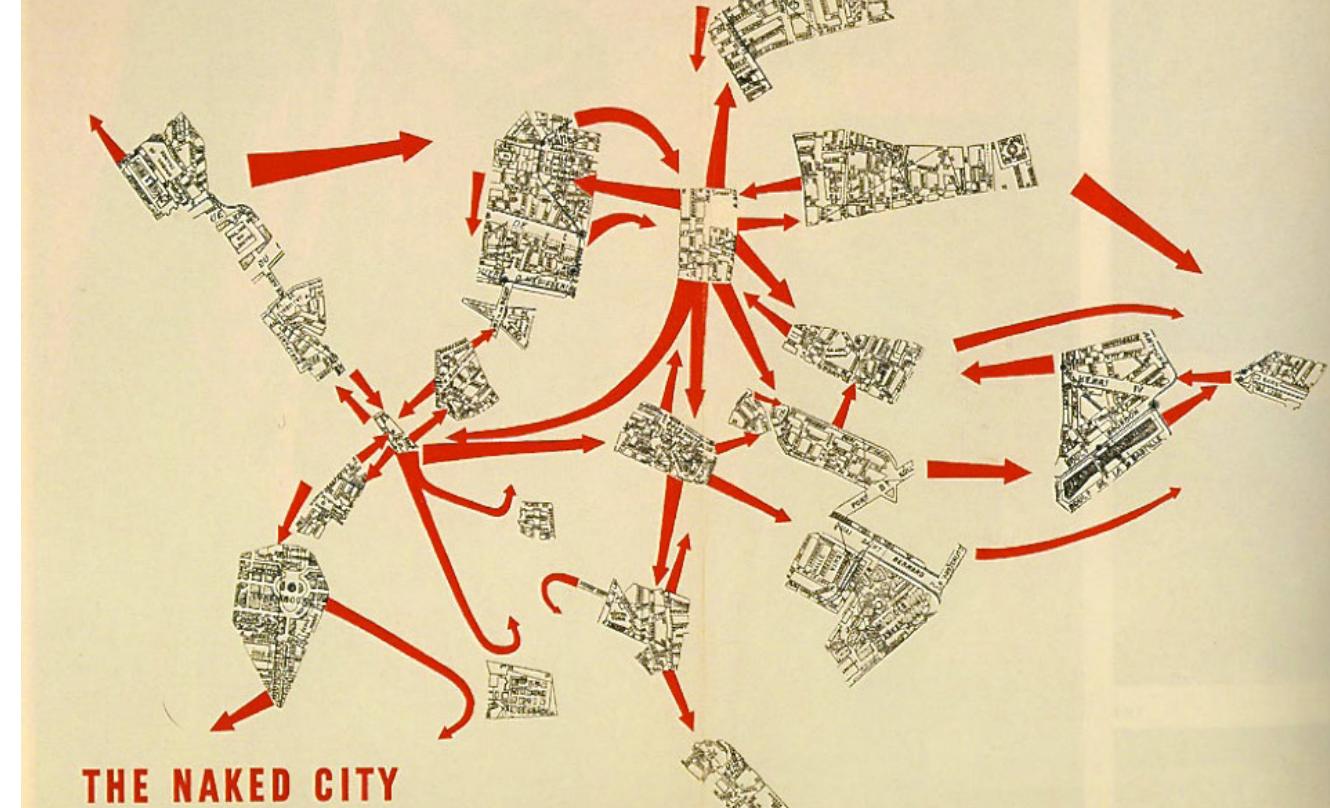


Fig. 83

Représentation subjective de morceaux de villes vus comme des « unités d'ambiances » par Guy Debord

105. Debord, Guy. 1956. *Théorie de la dérive*, Les lèvres nues n°9.

106. *Ibid.*, §1.

107. *Ibid.*, §2.

108. Vasset, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard, p. 95.

109. *Ibid.*

110. Augé, Marc. 1992. *Non-lieux*, Paris : Editions du seuil, p. 9.

Par « charme incertain<sup>111</sup> », il désigne des espaces normés par la société aux parcours étranges, dans lesquels on ressent une sorte de liberté singulière propre à des lieux d'entre-deux, de transition ou d'attente. Les deux auteurs décrivent finalement les interstices urbains, symboles d'un vide, comme des plateformes stimulant ce sentiment d'errance, permettant à l'usager d'échapper à l'oppression urbaine.

L'urbex partage naturellement avec la dérive plusieurs principes : l'explorateur s'affranchit des usages normés, s'ouvre aux stimuli du terrain et laisse place à l'imprévu. Ces points communs sont mis en évidence par le terrain, à travers l'expérience que l'arpentage de site synthétise<sup>112</sup>. Cela permet de mieux comprendre comment l'exploration urbaine contribue à un parcours singulier, et pour quelles raisons.

Avant même d'explorer l'intérieur d'une friche, la première étape consiste à la localiser, grâce à Internet, à des contacts et à des cartes satellites. Une fois le site repéré, deux situations se présentent : soit il est facilement accessible - comme c'est souvent le cas en milieu urbain - , soit il se trouve dans un lieu reculé, ce qui est fréquent pour les friches situées en milieu rural.

Les édifices reculés en milieu rural sont difficiles d'accès et souvent perdus en pleine forêt. Il faut d'abord trouver un point d'accès en voiture ou en transport, le plus proche possible du site. Ce trajet initial installe un regard complètement différent sur le paysage, qu'il soit rural ou urbain. L'explorateur est conscient qu'il va devoir chercher et initie cette démarche dès le trajet de l'aller. Le regard porte alors sur les structures peu communes présentes autour de lui. Une fois sur place, la recherche commence par la déambulation : les cartes satellites indiquent une direction, mais rarement les chemins nets et précis à emprunter.

Il arrive donc que l'on erre dans la forêt (Fig. 84-89) à la recherche d'un chemin ou d'un indice menant à la friche. Ce fut le cas lors de la recherche de la rotonde ferroviaire : « L'abandon des pylônes métalliques rouillés supportant l'ancienne alimentation électrique traçait un faisceau d'indices. Nous l'avons suivi et sommes arrivés sur un chemin en béton enjambant, par un petit ponton, ce qui semblait être un fossé. Trouvant cela trop simple, nous sommes sortis de ce chemin pour suivre le fossé. Après plusieurs minutes, la végétation est devenue trop dense pour continuer, et en consultant une carte, je me suis rendu compte que nous nous dirigeions dans la mauvaise direction. Nous avons donc rebroussé chemin et avons rejoint la bonne voie, qui nous a menés simplement à la friche<sup>113</sup> ».

Fig. 84 - 89

Image extraite du corpus d'images Internet



111. Augé, Marc. 1992. *Non-lieux*, Paris : Editions du seuil, p. 9.

112. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 caractères.

113. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. XVIII, §1 de ce mémoire.

La mise en place d'un protocole précis de récolte d'informations<sup>114</sup> sur le terrain a rapidement révélé les contraintes réelles, propres à l'exploration urbaine. Par nature, l'urbex explore des lieux sans autorisation, puisque ceux-ci sont abandonnés<sup>115</sup>. Cette illégalité pose un cadre de parcours qui est nécessairement différent de la norme. Les premiers témoins de cette différence sont le plus souvent les accès : une porte n'est plus une simple entrée, car elle est murée la plupart du temps. La recherche d'accès est souvent la phase la plus excitante, car elle constitue la première approche avec la friche que nous avons de la friche. Elle peut toutefois devenir frustrante lorsqu'aucun accès n'est trouvé après des heures de recherche.

Le parcours évolue en fonction de la recherche d'accès et des difficultés posées par le site. Le terrain peut être accidenté, séparé par des cours d'eau ou envahi par une végétation dense (Fig. 90). A cela s'ajoutent les dispositifs, des propriétaires et institutions, destinés à bloquer la friche : caméras, grillages, barbelés, accès murés. Il faut donc prendre en compte toutes ces limites et composer avec sur place pour chercher un accès. Cela inclut forcément une déambulation autour du site qui s'accompagne d'une observation précise de la friche.

L'hospice abandonné illustre bien ce propos. Le bâtiment en question est très populaire sur la scène de l'urbex lorrain. Bien que facilement accessible en voiture, pénétrer au cœur du bâtiment s'avère complexe : le rez-de-chaussée était entièrement muré. Nous avons donc pris le temps de déambuler autour du bâtiment pour identifier les différentes solutions d'accès : « Un premier accès se dessine, même s'il n'est pas très encourageant. Une menuiserie dépourvue de sa vitre sert d'échelle pour parvenir au premier niveau par une ouverture. Peu motivé à escalader, je propose à mon ami de retourner à l'avant du bâtiment pour chercher un accès plus simple. Après 5 minutes de recherches, nous nous retrouvons sur le parking abandonné face à l'hospice, à court d'idées. Je suis ensuite intrigué par ce qu'il y a en-dessous des loggias constituant la façade. De petites fenêtres d'accès murées qui donnent sur le sous-sol, dont une est éventrée. De là, un espace sombre, froid et peu accueillant se dévoile<sup>116</sup>. ». Ces deux options attestent d'une pratique étonnante des espaces dans lesquels nous n'entrons que rarement par la porte d'entrée.

Une fois entrés dans le cœur du site, la véritable visite commence. Une des caractéristiques récurrentes est l'immensité de la friche. Ce vide, si commun à cette catégorie d'espace, offre une infinité de possibilités de parcours du site. La déambulation se construit alors au gré des éléments qui captent la curiosité : des espaces végétalisés, une vue, une structure remarquable ou des éléments inattendus. Les ressentis participent également à la création d'un parcours atypique.



Fig. 90

114. Voir méthodologie, p. 34 - 38 de ce rendu.

115. Offenstadt Nicolas. 2022. Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté. Paris : Albin Michel, p 11.

116. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. XXIV, §2 de ce mémoire.

Lors de la visite l'hospice abandonné, l'entrée par la cave - sombre et peu rassurante - a orienté l'exploration vers les espaces lumineux, jugés plus accueillants. Les espaces sombres n'ont pas retenu l'attention, le parcours s'est laissé guider par la lumière, qui révélait des espaces plus reposants « Une fois dans le sous-sol, les lampes torches nous ont guidés vers un premier escalier. L'objectif n'est pas de visiter la cave, mais de monter au rez-de-chaussée, voire au premier étage, pour aller vers la lumière. C'est, en effet, un espace plus agréable et moins effrayant que le sous-sol dans lequel nous ne pouvons pas prendre de photo<sup>117</sup> ».

La découverte de ces lieux relève d'un parcours spontané, mais reste conditionnée par l'existant. En effet, l'état de délabrement produit des espaces abîmés par le temps et les éléments. La friche, en fonction de son état, devient alors un terrain parsemé d'obstacles : éboulements, amas de gravats, détritus jonchant le sol, végétation envahissante. Les circulations verticales sont également touchées par ce vieillissement : les cages d'ascenseurs ne sont plus fonctionnelles et les escaliers en bois sont fréquemment inutilisables.

La visite du camp du Ban Saint-Jean<sup>118</sup> constitue une découverte et un arporage des espaces uniques. L'accès se fait classiquement par les portes d'entrée, mais toutes les maisons ne sont pas accessibles à cause d'une végétation dense. A l'intérieur, le passage d'une maison à une autre, ou d'une pièce à une autre, se fait autant par des cloisons découpées que par des portes classiques. De plus, une vue étonnante sur les niveaux inférieur et supérieur est possible par des trémies réalisées par l'homme, et non par le délabrement (Fig. 91-93). Enfin, nous avons visité une dizaine de maisons sans jamais voir la cave - espace sombre et peu rassurant - ni l'étage supérieur, en raison d'escaliers en bois détruits par le temps.

Pour finir, on peut comprendre, grâce aux conclusions que laisse les arpentes de sites, que le parcours constitue l'essence même de l'urbex. Il s'agit d'une prospection non normative d'espaces marginalisé qui laisse place à une liberté de déambulation que l'on ne retrouve nul par ailleurs. L'état de délabrement de ces friches permet une découverte des friches singulière influencée par des courants ou des points fixe que développe Guy Debord<sup>119</sup>. Ces simulies relèvent de la curiosité de l'usager face à de grands volumes aux esthétiques attrayantes, qui sont guidé par la peur de certains espaces sombres comme les caves et qui sont organisés par les obstacles naturels ou les dégradations du temps sur la friche en elle-même.



Fig. 91 - 93

117. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. XXIV, §2 de ce mémoire.

118. *Ibid.*

119. Debord, Guy. 1956. *Théorie de la dérive*, Les lèvres nues n°9.

## Chapitre 2 - L'exploration urbaine, pratique de revalorisation et de réinvention

### Chapitre 2 - Section 1 - Les friches comme réservoirs d'usages urbains fertiles

La notion de friche comme réservoir urbain d'usages trouve son origine dans les différentes expériences issues des arpentes de sites. Lors des visites, un étrange sentiment s'est dégagé des lieux parcourus : on s'y sent bien, presque à l'aise. Les espaces et le cadre naturel contribuent largement à ce ressenti. Ces émotions peuvent s'expliquer par le cadre particulier instauré par l'exploration.

D'une part, le sentiment de sécurité provient de l'exploration d'un site non surveillé, inactif et éloigné de l'agitation urbaine. À titre d'exemple, l'exploration du Bureau Central n'a pas laissé place à un sentiment d'intimité. Le site, surveillé et situé dans un contexte urbain actif, nous obligeait à rester en alerte permanente. Un sentiment d'adrénaline qui ne permet pas de profiter d'une friche comme d'un espace d'évasion « Nous avons alors escaladé les grilles rouillées pour redescendre en nous servant des godets comme prises. C'était comme une séance au bloc d'escalade, mais en vrai. Nous nous sommes passé les sacs, et je me suis senti comme dans les vidéos d'exploration délicates que l'on voit sur certaines chaînes YouTube. A peine le pied posé sur le terrain, nous étions en alerte, conscients qu'il s'agissait d'un terrain appartenant à l'aciérie encore en fonctionnement<sup>120</sup>. ».

D'autre part, les facteurs contextuels tels que la météo ou l'histoire du lieu jouent un rôle déterminant dans la perception de la friche. Le récit d'arpentage l'illustre : la visite de la rotonde ferroviaire fut particulièrement plaisante, car des éclaircies avaient remplacé la pluie, et le site, historiquement neutre, offrait une atmosphère apaisée<sup>121</sup>. À l'inverse, la visite du camp du Ban Saint-Jean a suscité un sentiment de malaise : la répétition typologique des structures, le lourd passé historique d'un lieu d'enfermement et le mauvais temps accentuaient la tristesse de la friche<sup>122</sup>.



Fig. 94

120. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. VII, §4 de ce mémoire.

121. *Ibid.*, Voir p. XIX, §1 de ce mémoire.

122. *Ibid.*, Voir p. IV, §3 de ce mémoire.

Ces sensations rejoignent celles ressenties par Philippe Vasset dans *Un livre blanc*. Il évoque notamment un « paradoxal sentiment d'intimité et de réconfort ». Il dit avoir le plaisir « d'être nulle part » et explique éprouver ce sentiment lorsqu'il se « soustrait à l'emprise de la surveillance urbaine »<sup>123</sup>. Ces différents ressentis laissent penser que les friches sont des espaces de césure dans la ville, des lieux d'évasion qui représentent une surface interstitielle dans un tissu urbain parfois trop dense<sup>124</sup>.

On retrouve ce même concept chez Joel Sternfeld, qui considère la *High Line*, alors en friche à New York, comme une échappée (Fig. 94.95) permettant de se défaire de l'enfermement vertigineux des tours et gratte-ciel de la mégapole<sup>125</sup>.

Considérées comme des espaces de respiration dans la ville, les friches sont aussi des vecteurs d'évasion psychologique. Timothy Hannem, - illustrateur, blogueur et photographe français - dans *Urbex : 50 lieux secrets et abandonnés en France*<sup>126</sup>, ou Romain Meffre dans son interview, l'expliquent. Le regard qu'ils portent actuellement sur la friche est lié à la romantisation que la fiction a mise en place lorsqu'ils étaient plus jeunes : « cette perception était hyper formée parce qu'on avait par les médias et la fiction [...].<sup>127</sup> ». Les friches peuvent être considérées, par certains, comme des réservoirs d'imagination, des décors dystopiques qui projettent les usagers dans un autre univers. Cette vision est d'ailleurs renforcée par le cinéma, qui réutilise ces friches comme décors. Ikumi Nakamura, développeuse de jeux vidéo japonaise, précise que l'industrie du cinéma, et notamment Hollywood, réemploie ces décors<sup>128</sup>.

Il est également intéressant de considérer ces réservoirs fertiles selon deux points de vue :

Au sens littéral, les friches sont perçues par les écologues comme des milieux aux fortes potentialités biologiques. On peut en effet considérer ces milieux comme fertiles<sup>129</sup>, car ils constituent un refuge particulièrement riche pour la biodiversité, dans lesquels l'absence d'intervention humaine favorise la prolifération du vivant.

123. Vasset, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard, p. 95.

124. Faucher, Manon ; « *Le graffiti : un outil des marges pour l'appropriation des friches et un objet de récupération pour l'attractivité territoriale et la gentrification des périphéries* », *Culture & Musées* 45 [en ligne], 01 juin 2025, consulté le 25 novembre 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/12861> ].

125. Sternfeld Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl, p. 45, §1.

126. Hannem, Timothy. 2016. *Urbex, 50 lieux secrets et abandonnés en France* : Paris, Arthaud, p. 11.

127. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir p. XXXI, §1 de ce mémoire.

128. Ikumi, Nakamura. 2024. *Project urbex : adventures in ghost towns, wastelands and other forgotten worlds*, Thames & Hudson Ltd, p. 42.

129. « *Friches* », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/friches> ].



Fig. 95

Joel Sternfeld le décrit ainsi : « For the moment, the High Line has gone not to wrack and ruin but to seed: weeds and grasses and even small trees sprout from the track bed. There are irises, and lamb's ears and thistle-tufted onion grass, white-flowering bushes and pink-budded trees and grape hyacinths [...] » (Pour l'instant, la High Line n'est pas tombée en ruine, mais s'est transformée en pépinière : des mauvaises herbes, des graminées et même de petits arbres poussent sur le lit de la voie ferrée. On y trouve des iris, des épiaires de Byzance, des oignons sauvages à touffes de chardon, des buissons à fleurs blanches, des arbres à bourgeons roses et des muscaris [...]<sup>130</sup>).

Au sens figuré, les friches sont des espaces fertiles par les multiples formes plastiques, graphiques et narratives qu'elles inspirent. Indirectement, elles deviennent le sujet de ceux qui les explorent et les investissent pour leur potentiel d'expression.

Leur aspect extérieur complexe et leurs formes architecturales singulières engendrent des photographies documentaires typologiques, à la manière de Bernd et Hilla Becher<sup>131</sup>.

Leurs vastes espaces vides laissent place à des parcours et à des représentations visuelles qui diffèrent de celle du documentaire. Cette nouvelle représentation tend à magnifier les espaces en friche, avec une esthétique maturée par le temps, produisant des images de l'abandon et devenant le support d'un imaginaire. C'est le cas pour Henk Van Rensbergen, aviateur belge devenu photographe professionnel de lieux abandonnés, qui a contribué à ce changement de dynamique en créant l'un des premiers sites Internet : [AbandonedPlaces.com](http://AbandonedPlaces.com). Ces visuels sont le fruit d'une vision purement esthétique, produisant un vignetage des friches (Fig. 96-99). Il fait partie de ceux qui, en partageant ce nouvel attrait esthétique pour les friches, démocratisera l'exploration urbaine.

Enfin, la visite de ces lieux alimente un récit d'exploration habité par la mémoire, l'histoire et le statut des friches. L'explorateur urbain interviewé dans le cadre de cette recherche le dit : « Aujourd'hui, quand on va visiter un lieu abandonné, on sait qu'on va sûrement trouver des petits morceaux d'histoire et c'est ça qui nous plaît<sup>132</sup> ». La retranscription sensible de cette expérience est issue du parcours de ces lieux et fait la richesse d'un récit.

130. Sternfeld Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl, p. 45, §3.

131. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 52.

132. B.IV.2. Un urbexeur - anonyme - 30min. Voir p. XI, §2 de ce mémoire.



Fig. 96 - 99

Images issues de  
[AbandonedPlaces.com](http://AbandonedPlaces.com)

Ces différentes façons de considérer les friches comme des réservoirs d'usages sont ici expérimentées à travers les arpentes de sites : « Soudain, nous entendons, au loin, par écho, des rires d'enfants, ce qui est assez intriguant. Figés quelques secondes pour écouter, les bruits se rapprochent. Nous avons vite aperçu au loin une famille avec trois enfants et un chien. Sur le coup, je suis content de pouvoir enfin rencontrer des usagers dans ces lieux en friche. Malheureusement, ils sont allemands et, après quelques mots échangés avec le père en anglais et en allemand, ils se sont montrés particulièrement timides et méfiants. Les seules informations échangées sont les suivantes : il s'agit de touristes allemands ayant repéré sur Google Maps un édifice en béton en pleine forêt ; ils sont donc venus en voiture pour une balade, tout en prenant quelques photos. J'ai finalement compris, au regard de la présence de leurs enfants, leur réserve et leur prudence<sup>133</sup> ».

Mais également grâce à différentes expériences personnelles : lors d'une exploration urbaine en 2023, nous avons pu visiter une friche hospitalière. Par hasard, nous avons croisé un groupe de musiciens allemands qui avaient pris possession de l'ancienne chapelle. Ils y avaient installé une scène, des projecteurs et un groupe électrogène dans le but de filmer un clip musical pour leur nouvel album. Ils étaient venus sur place, attirés par l'esthétique particulière de la friche et l'ambiance sordide que produisait la chapelle abandonnée.

Les friches apparaissent désormais comme des espaces-réservoirs d'usages au sein des villes, selon différents points de vue : des vecteurs d'évasion psychologique, des réserves de biodiversité et des réservoirs de formes plastiques, graphiques et narratives. Cela permet de reconstruire ces espaces habituellement marginalisés et de leur conférer une valeur. Le potentiel que représentent les friches produit alors des usages dit informels, allant des plus connus - graffiti, photographie, urbex - aux moins démocratisés, comme les pratiques cataphiles (visites et occupations clandestines des catacombes), les installations d'artistes ou les performances.

#### Romain Meffre

« J'ai commencé par la spéléo, j'aimais bien le côté "visite de lieux", aller à des endroits où je ne suis pas censé aller, le côté vraiment exploration. [...] et donc moi je suis passée de la spéléo aux catacombes brièvement mais du coup il y a un pas assez court en réalité pour les cataphiles, parce que ce sont des gens qui se sentent légitimes d'aller dans des lieux où t'es pas censé être et t'as quand même un lien entre les catacombes et l'exploitation des carrières donc l'industrie. Donc, beaucoup d'explorateurs urbains ou cataphiles allaient un peu en surface pour visiter des ruines. C'était un peu une prolongation logique de cette activité, pas pour tous, mais pour certains et du coup je suis assez vite passé de l'un à l'autre<sup>134</sup>. ».

#### Urbexeur

« On a commencé par un vieux château qui se trouvait dans notre ville, qui était bien à l'époque, même si maintenant on cherche des choses un peu plus, pas limite, mais plus abandonnées, plus espacées. Ça peut être des usines, des hôpitaux abandonnés ou des vieux fort aussi, ça arrive<sup>135</sup>. ».

133. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. XX, §2 de ce mémoire.

134. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir annexe n°2.

135. B.IV.2. Un urbexeur - anonyme - 30min. Voir p. XI, §2 de ce mémoire.

## Chapitre 2 - Section 2 - Une divergence de perception expliquée par les clés de lecture

L'article rédigé par Aude Le Gallou et Robin Lesné, respectivement chercheuse française, docteure en géographie, et maître de conférences, docteur français en aménagement de l'espace et urbanisme, intitulé *Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine*<sup>136</sup>, permet de comprendre comment l'exploration urbaine valorise les friches et en quoi ces espaces peuvent être considérés, ou non, comme des « erreurs urbaines ».

Par ce terme, l'article désigne des lieux singuliers ou marginaux d'un point de vue sociétal. En effet, ces lieux sont perçus comme tels dans l'imaginaire collectif. Or, cet imaginaire s'explique par un fonctionnement sociétal qui catégorise ces lieux comme des taches esthétiques, des souvenirs ou des cicatrices d'un passé glorieux. Ils se trouvent en marge de la société qui les considère comme dangereux en raison de leur état. Le risque engendre alors une perception négative, normalisée par une société contemporaine qui s'efforce de tout contrôler en sécurisant l'environnement de vie.

L'article avance alors un concept particulièrement intéressant : les grilles de lecture. Aude Le Gallou et Robin Lesné écrivent : « Le développement d'usages alternatifs mobilisant d'autres grilles de lecture, à l'image de l'urbex, montre cependant que la catégorisation comme erreur relève d'un cadre socio-normatif relatif pouvant être remis en question<sup>137</sup>. ».

En d'autres termes, l'apparition d'usages alternatifs tels que l'urbex participe à la revalorisation des friches, mais montre surtout que la perception dépend de ces grilles de lecture. Ce concept passionnant permet d'expliquer en quoi la perception se projette sur les friches de manière singulière. Dans la démarche de cette recherche, il sera pertinent de prolonger cette idée de grille de lecture en resserrant l'analyse vers des clés de lecture - qu'offrent les différentes grilles – permettant ainsi d'accéder à une lecture des friches. Cela permet également d'éviter toute confusion avec la méthodologie de la Grille analytique iconographique, tout en résonnant davantage avec le sujet des friches et de leurs arpentes.

La clé de lecture peut alors être comprise dans un sens plus littéral : par analogie, la clé permet d'accéder aux friches et à l'univers de l'urbex. Elle est également, dans un sens plus figuré ou conceptuel, l'outil qui nous permet de comprendre comment fonctionne la divergence de perception.

Fig. 100



136. Le Gallou, Aude ; Lesné, Robin ; « *Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine* », p. 2, §1, HAL open science [en ligne], 17 janvier 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL: chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://shs.hal.science/halshs-03942798/document].

137. *Ibid.*, p. 5.

La méthodologie de la Grille analytique iconographique s'inscrit finalement dans la continuité de ce concept. D'une part, les clés de lecture nous permettent de comprendre que les profils d'usagers diffèrent les uns des autres. Cette singularité résulte d'un cadre socio-normatif dans lequel chacun évolue, défini par une histoire personnelle, des hobbies ou un métier. D'autre part, la Grille analytique iconographique<sup>138</sup> permet d'illustrer ce concept en simulant d'autres perceptions : une perception amatrice d'une esthétique propre aux friches (que la Grille analytique iconographique permet de compiler), une perception photographique plus professionnelle (que la Grille analytique iconographique permet d'analyser) et une perception architecturale et spatiale (que la Grille analytique iconographique permet d'exprimer). Pour finir, l'arpentage de site a permis de mettre en avant une perception directe du terrain en pratiquant l'exploration urbaine.

Prenons l'exemple de la Grille analytique iconographique<sup>139</sup> développant « la friche en architecture ». Lors de sa conception, une image issue d'un fonds Internet avait été analysée. L'arpentage de sites a ensuite permis de visiter cette rotonde ferroviaire par hasard, quelques mois plus tard. Cette situation met en évidence la divergence de trois perceptions pour une même friche.

Pour commencer, il y a un regard par la photographie, analysé et décrit dans la Grille analytique iconographique<sup>140</sup> selon l'état du sujet traité en photo, l'impact du support visuel et les ressentis que provoque l'image. Ce regard a également été développé sur le terrain, dans les friches, en essayant de capter une esthétique par la pratique photographique. Ensuite, il y a un regard que l'on peut qualifier d'architectural, c'est-à-dire, une analyse des qualités spatiales, des systèmes constructifs, des matériaux et des lumières, autant de critères qui sont décrits dans la Grille analytique iconographique. Puis, pour finir, un regard apporté par l'arpentage de site<sup>141</sup>, qui a permis d'expérimenter l'exploration urbaine. Visiter une friche, la parcourir et la découvrir fait partie d'une expérience immersive enrichissant ce troisième regard. Cette remarque est d'autant plus appuyée par un troisième point de vue, celui de l'arpentage de site. Le récit retracant l'exploration de ce lieu exprime un ressenti et une expérience qui tendent vers le regard architectural. On peut même affirmer qu'il le découpe. Le récit le met en évidence :

138. A.I.2. Grille analytique iconographique.

139. *Ibid.*

140. *Ibid.*

141. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 carcatères

142. B.III.2. Récit d'arpentage final - 45000 carcatères

Figure 101 - 102

Extrait du tableau et de la planche

Numéros	Références	Statut	Ressentit	Impacte support	Esthétique	Personnel	Regard architectural
<b>LA FRICHE EN ARCHITECTURE</b>							
B3	<a href="https://www.glaugueland.com/rotonde/">https://www.glaugueland.com/rotonde/</a>	RUINE	Intérieur Sale Structure béton Système Répétition Profondeur Perspective	Vertical OK Sujet met en valeur photo Pas de retouche point de vue souligne la structure		Inquiétant Stressant Apeurant Pas agréable	Cadre : Grand volume arrondie et lumineux Structure de shed atypique



Figure 101 - 102

Image extraite de la Grille analytique iconographique



### Urbexeur

« Une fois à l'intérieur, le soleil a commencé à se frayer un chemin parmi la grisaille. Attirés par une pièce annexe très volumineuse et très lumineuse, nous sommes alors entrés : il s'agissait du volume principal, celui où les trains étaient autrefois entreposés en attendant leurs réparations. L'espace était gigantesque, baigné de lumière et envahi par la végétation. L'ambiance était magnifique : des gouttes d'eau ruisselaient de la toiture, traversée par les rayons du soleil ; des plantes tombaient de la toiture, tandis que des arbres poussaient au cœur de cet endroit<sup>142</sup>. »

On peut alors dire que la perception de la rotonde ferroviaire varie selon trois clés de lecture : la photographie, l'architecture et l'exploration de site. Ces trois regards divergents peuvent être calibrés avec un curseur : l'analyse photographique s'oppose à l'analyse architecturale, laquelle se rapproche davantage de l'expérience issue de la visite du site. L'arpentage est ici plus valorisant pour la friche, car il permet d'apprécier une analyse architecturale en la décuplant avec une approche sensible.

Du point de vue sociétal, les clés de lecture peuvent également être perçues. Phillippe Vasset transmet dans *Un livre blanc*<sup>143</sup> le sentiment qu'il éprouve à l'égard des friches, mais aussi la vision que les villes ont à leur sujet. Il est tout de même important de recontextualiser le propos, qui prend place dans un livre publié en 2004. Les années 2000 constituent une période charnière à partir de laquelle les villes ont commencé à porter un regard différent sur ces lieux en friche, en y voyant une richesse plus qu'une « verrière<sup>144</sup> ».

Il exprime que « les retraits et les avancées de la ville [...] déferlai[en]t sur les friches comme la mer sur l'estran<sup>145</sup> ». Par cette analogie, l'auteur compare la ville à la mer qui s'avance et se retire régulièrement des friches, laissant ainsi des espaces indéfinis. On peut considérer que les villes n'ont pas le même point de vue que les usagers des friches. Leurs clés de lecture s'expliquent par une certaine politique de la ville, mais aussi par des questions de responsabilité et d'image. Il y a ainsi un décalage de perception que Aude le Gallou explique : « Ils [ces espaces en friche] ne sont donc pas des erreurs urbaines en eux-mêmes, mais au regard des représentations, des valeurs et des usages potentiels que les individus et groupes sociaux y projettent<sup>146</sup> ».

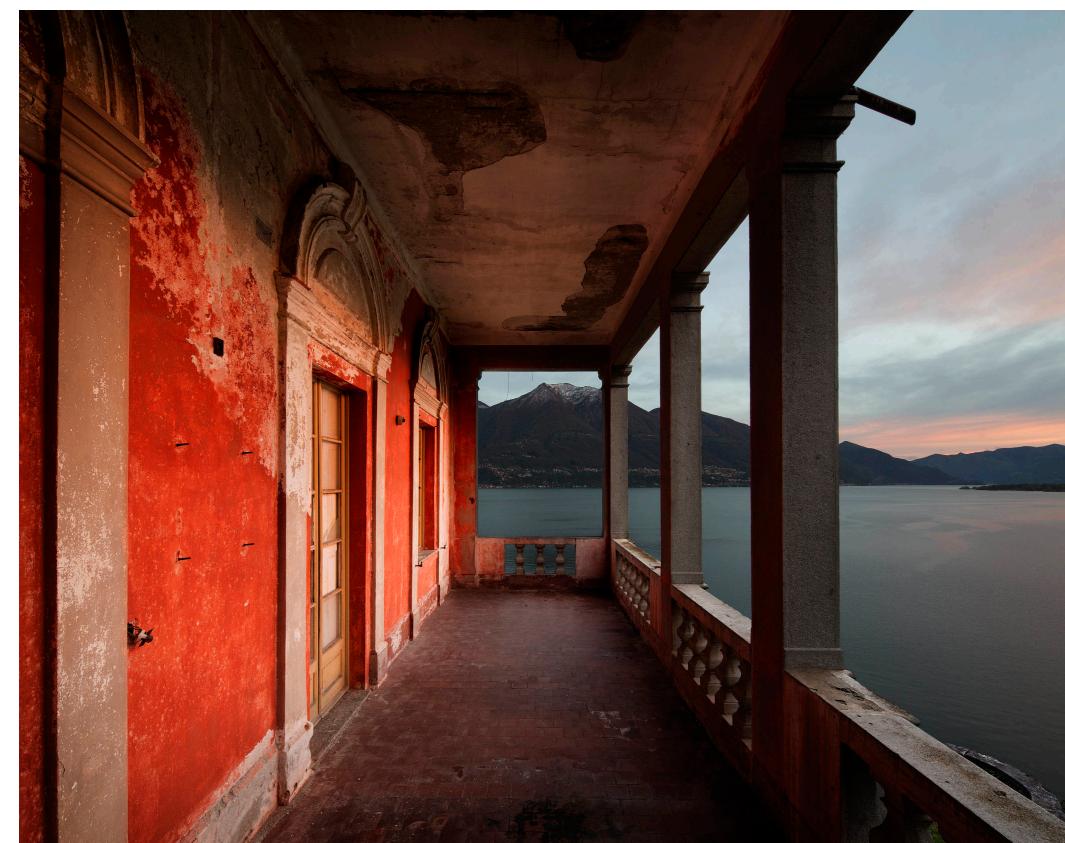


Fig. 103

143. Vasset, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard.

144. Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*. Paris : Albin Michel, p. 30.

145. Vasset, Philippe, *op. cit.*, p. 95.

146. Le Gallou, Aude ; Lesné, Robin ; « *Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine* », p. 5, HAL open science [en ligne], 17 janvier 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL: chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcgjclefindmkaj/https://shs.hal.science/halshs-03942798/document].

## Chap 2 - Section 3 - Vers la mise en valeur d'un patrimoine atypique

Les friches représentent ainsi une valeur pour les différents usagers qui les pratiquent, mais également aux yeux des différentes institutions. Une question se pose alors : en quoi les friches représentent-elles un patrimoine atypique ?

Selon la définition donnée par Géoconfluences, « le patrimoine désigne les héritages du passé existant aujourd’hui et jugés dignes d’être conservés en l’état pour l’avenir, dans une société donnée et à une époque donnée<sup>147</sup> ». Le terme renvoie donc à la notion de conservation d’un état donné. On distingue alors deux formes : le patrimoine culturel, qui concerne les « monuments, constructions et sites avec des valeurs historiques, esthétiques, archéologiques, scientifiques, ethnologiques ou anthropologiques », et le patrimoine naturel, qui concerne les « formations physiques, biologiques et géologiques remarquables, les habitats d’espèces animales et végétales menacées et les aires d’une valeur exceptionnelle du point de vue de la science, de l’environnement ou de la beauté naturelle<sup>148</sup> ». Le patrimoine culturel occupe ainsi, en France, une place importante et tend vers la conservation d’édifices jugés dignes d’être préservés. Paradoxalement, nous qualifions ici les friches de patrimoine atypique sans prendre entièrement en compte la notion classique de conservation. En effet, les friches seraient conservées selon des critères particuliers : elles seraient protégées d’une existence éphémère, tout en demeurant dans un état de friche « brut ».

Dépassons ce paradoxe pour définir ce patrimoine atypique lié aux friches. L’élément central qui définit cette valeur particulière réside dans un état qualifié ci-dessus de « brut ». Un bâtiment en friche est défini comme tel car il s’agit d’un édifice abandonné, livré au temps, qui le détériore peu à peu. Gilles Clément, paysagiste et biologiste français, écrit dans *Manifeste du Tiers paysage* que « les délais, souvent longs, permettent aux friches urbaines d’acquérir un couvert forestier<sup>149</sup> ». De cette manière, les friches deviennent des espaces riches en biodiversité. Elles révèlent la nature dans ce qu’elle a de plus sincère, qui se développe sans intervention ni contrôle humain.



Fig. 104

Jardins du Tiers-Paysage -  
Gilles Clément

147. « Patrimoine », Géoconfluences [en ligne], avril 2016, consulté le 28 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/patrimoine>].

148. *Ibid.*

149. Clément, Gilles. 2004. *Manifeste du Tiers paysage*, Sujet/Objet, p. 16.

Joel Sternfeld en parle dans son travail photographique sur la *High Line* : « This is a true time landscape, a railroad ruin. The abandoned place is the place where seasonality resides. Central park is a construct in so many ways. A beautiful construct but made for and effect. This “- he gestured around the old track bed -“ is what spring in New York actually looks like when it's left up to spring <sup>150</sup> ». (C'est un véritable paysage temporel, une ruine ferroviaire. Ce lieu abandonné est un endroit où résident les saisons. Central Park est une construction à bien des égards. Une belle construction, mais conçue pour produire un effet. Ceci“ - il fit un geste vers l'ancienne voie ferrée - “ c'est à quoi ressemble réellement le printemps à New York lorsqu'on le laisse faire son œuvre.)

Ce qui importe, lorsqu'il est question de patrimoine et de conservation, c'est précisément la friche dans son état initial, témoin fidèle de son origine et des altérations produites par le temps, que l'on qualifie ici de « brut ». Cet état met en lumière, de manière singulière, la valeur d'un patrimoine atypique conservé dans sa forme première. L'usine sidérurgique de Völklingen (Fig. 105) illustre bien ce principe en étant le premier édifice industriel classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 1994. Le site Internet officiel précise qu'il s'agit de la seule usine sidérurgique au monde entièrement préservée dans son état d'origine. Fermée en 1986, l'usine est aujourd'hui accessible à la visite et retranscrit la valeur historique et mémorielle de l'apogée de l'industrialisation<sup>151</sup>.

Dans le même registre, les friches révèlent avec transparence leur nature constructive. Romain Meffre l'exprime ainsi : « Donc ça dépend vraiment de ce qu'est la ruine, de ce qu'a provoqué la ruine et de quoi la ruine est le résultat. Nous, du point de vue vraiment esthétique, on aime l'idée quand même qu'un mur décati raconte plus qu'un mur qui est flambant neuf. On aime l'idée de palimpseste, l'idée de couche que tu puisses voir dans une ville et que tu puisses lire un peu l'histoire et même les cicatrices de cette histoire<sup>152</sup>. ». De plus, les friches sont le support d'une exploration urbaine qui permet une déambulation et une découverte libres d'espaces non normés par la société ou par la conception urbaine. Comme décrit dans la méthodologie, le récit<sup>153</sup> produit par l'arpentage de sites<sup>154</sup> a pour objet de mettre en évidence une pratique et un parcours des espaces différents. Le degré de délabrement qui caractérise les friches nous fait parcourir les lieux autrement, l'explorateur oscille entre vigilance et rêverie dystopique suggérée par ces lieux.

150. Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl, p. 46, §1.

151. « *Patrimoine Mondiale Völklinger Hütte* », voelklinger-huette [en ligne], consulté le 26 novembre 2025. [URL : <https://voelklinger-huette.org/fr/> ].

152. B.IV.1. Un photographe - Romain Meffre - 60min. Voir p. XXIX, §3 de ce mémoire.

153. B.III. Récits d'arpentages.

154. B.II. Arpentage de sites



Fig. 105

Le blocage des accès à certaines friches et la présence de limites naturelles dans l'exploration d'autres friches, produisent un parcours inhabituel, qui favorise la découverte. La liberté de déambulation est, quant à elle, moins restrictive dans les espaces abandonnés. Le récit montre que l'accès sans limite lors de la visite de l'hospice abandonné a permis de découvrir les lieux sous un angle différent. Les espaces habituellement peu accessibles, comme les caves ou les combles, laissent percevoir une transparence constructive (matériaux et structure), mais aussi des infrastructures habituellement dissimulées pour des questions esthétiques ou de sécurité : « Les combles et les charpentes sont des espaces que j'apprécie particulièrement, car ils révèlent beaucoup de choses sur le bâtiment. Ici, nous observons une belle charpente métallique, avec des tuiles directement apparentes, sans isolation ni revêtement. Les pignons porteurs du bâtiment offrent une petite percée permettant de traverser l'entièreté du grenier. Ils sont constitués de pierre de Jaumont, meurtris par des boisseaux de cheminée en brique. Enfin, nous sommes arrivés à la machinerie des deux ascenseurs. On aperçoit donc les câbles, les roues crantées reliées au moteur, et des armoires électriques complexes, entièrement éventrées<sup>155</sup> ».

A l'origine, les friches étaient surtout pratiquées par les promeneurs. Leur esthétique particulière, issue d'un état « maturé », a ensuite attiré des photographes qui perçoivent ces lieux avec un regard souvent utopiste. Puis, les graffeurs, artistes et urbexeurs ont pratiqué ces espaces régulièrement. Aujourd'hui, ces habitués des friches sont encore très présents et jouent un rôle important dans la valorisation de ce patrimoine. En effet, leurs travaux de documentation ou leurs recherches documentaires sur les friches permettent « une forme de politique patrimoniale par le bas<sup>156</sup> » ou « une forme d'archivage par le bas<sup>157</sup> », pour reprendre les termes de Nicolas Offenstadt. Il s'agit d'une forme de valorisation particulière, produite par des usages atypiques qui prennent place dans ces espaces.

La divergence de perception des friches intervient également dans la considération de ces lieux comme patrimoine atypique. Les Grilles analytiques iconographiques<sup>158</sup> et les recherches menées pour définir les différents regards portés sur ces espaces - tels que ceux des promeneurs, explorateurs urbains, photographes, artistes, architectes et institutions - montrent qu'il existe une multiplicité de perceptions. Cette richesse de regards profite à la valorisation d'un patrimoine en plaçant la question des friches au centre de l'attention.

155. B.II.2. Arpentage final jour 1 - 2. Voir p. XXVII, §1 de ce mémoire.

156. Rubin, patrick ; Bouroin, Bérénice ; Bourguignon, Axelle ; de Calignon, Valérie ; Dessi, Hugo ; Floc'h, Enora ; Guinguet, Luc ; Schuller, Clément ; Tortoling, Roxane. 2023. *Zones en déshérence en devenir*. Paris : Canal Architecture, p. 25.

157. *Ibid.*

158. A.I.2. Grille analytique iconographique



Fig. 106

Prenons l'exemple du travail photographique de Joel Sternfeld sur la *High Line* de New York<sup>159</sup>. Les différents acteurs gravitant autour de ce chemin de fer aérien ont des visions divergentes. La ville ne sait pas quoi faire de l'infrastructure et considère la destruction comme la solution la plus simple, pour des raisons de sécurité. Certaines associations de préservation y voient la possibilité unique d'une promenade aérienne ; d'autres y perçoivent un investissement économique<sup>160</sup>. Puis il y a les utopistes qui souhaiteraient conserver l'infrastructure telle quelle, en friche, comme cet habitant qui s'est approprié la voie :

« A white gangplank leads from the window of an apartment nearby onto the High Line. The apartment is rented, and garden kept, by a designer named Ken Robson, who lives there with his elegant,nervous dachshund, Ross. Ken has been edgily walking out, pirate style, along his white gangplank high above the alley for about five years, carrying bulbs and seeds and Christmas lights and topsoil. "You can really dig right now down into it," he says of the track bed. "It's good for growing."<sup>161</sup> » (Une passerelle blanche mène de la fenêtre d'un appartement voisin à la High Line. L'appartement est loué et le jardin entretenu par un designer nommé Ken Robson, qui y vit avec son élégant et nerveux teckel, Ross. Depuis environ cinq ans, Ken marche nerveusement, à la manière d'un pirate, sur sa passerelle blanche surplombant la ruelle, transportant des bulbes, des graines, des guirlandes de Noël et de la terre végétale. "On peut vraiment creuser dedans maintenant", dit-il à propos du lit de la voie. "C'est bon pour la culture".)

Puis il y en a d'autres, comme Joel Sternfeld, qui partagent également cette vision utopiste et souhaitent que la voie soit conservée en friche :

« The weird thing is that the High Line is just a structure, it's just metal in the air, but it's become a site for everybody's fantasies and projections. People see rats and derelicts where there aren't any, or else, like Joel, who's a visionary, they see the city the way it ought to have been<sup>162</sup>. » (Ce qui est étrange, c'est que la High Line n'est qu'une structure, c'est un simple morceau de métal suspendu dans les airs, mais elle est devenue un lieu où chacun projette ses fantasmes et ses imaginaires. Certains y voient des rats et des marginaux alors qu'il n'y en a pas, tandis que d'autres, comme Joel, qui est un visionnaire, y voient la ville telle qu'elle aurait dû être)

Tous ces individus ont une perception différente, mais se rejoignent sur la question du futur de la High Line, mettant ainsi l'infrastructure au centre des débats. On remarque également une forte appropriation de la part des usagers habitués des friches. Ce sont, la plupart du temps, ces usagers qui partagent une vision très proche de la réalité de l'édifice et qui préféreraient l'utiliser dans son état de friche.

159. Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl.

160. *Ibid.*, p. 47, §2.

161. *Ibid.*, p. 46, §9.

162. *Ibid.*, p. 47, §3.

Fig. 107



## Conclusion

Interroger les friches comme une catégorie de patrimoine atypique, et comprendre la manière dont la divergence des perceptions contribue à leur requalification en formes urbaines fertiles, a constitué le fil conducteur de ce mémoire. Ce questionnement s'est initialement appuyé sur l'esthétique que les friches véhiculent. L'échelle de la recherche a ensuite été redéfinie pour explorer plus largement la vision singulière des individus qui pratiquent ces espaces en marge. Les friches suscitent une diversité d'usages, dont l'urbex - ici qualifié « d'informel » - puisqu'ils ne sont pas toujours visibles ou reconnus aux yeux de la société.

À travers les trois axes de recherche développés dans ce mémoire, il a été possible de montrer que l'urbex et la photographie constituent de véritables pratiques, à l'origine d'une réinvention plastique, graphique et narrative de formes fertiles. Elles contribuent à révéler la richesse esthétique et sociale dont les friches regorgent en tant que réservoirs urbains d'usages, et participent ainsi à la mise en valeur d'un patrimoine atypique.

La première partie, consacrée à l'élaboration méthodologique, a montré que le parcours des friches est fondamentalement instable et évolutif. En effet, il requiert une méthode elle-même évolutive. La Grille analytique iconographique, d'abord conçue comme la compilation d'un corpus d'images issues d'Internet, est devenue un outil d'analyse. Elle permet de décortiquer l'esthétique des friches, de comprendre en quoi les visuels nourrissent un imaginaire tout en distinguant une esthétique « produite » de celle « vécue ». En parallèle, l'arpentage de sites a ancré la recherche dans une dimension sensible, indispensable pour saisir la richesse des usages que la friche suscite au-delà de sa représentation visuelle. Ce double regard analytique et expérientiel, constitue une base de compréhension afin de saisir l'importance du terrain : observer les friches ne suffit pas, il faut les pratiquer.

La deuxième partie a permis de délimiter la notion de friche en dévoilant les multiples strates de perception qui la construisent. Elle est support du graffiti, d'une esthétique singulière, d'espaces expérimentaux, culturels et artistiques, mais également un terrain de jeu photographique. L'analyse croisée du graffiti, des travaux photographiques (notamment ceux de Bernd et Hilla Becher, Joel Sternfeld et Marchand & Meffre), ainsi que des différentes formes de récits d'urbex, a montré que les friches ne sont pas investies de la même manière selon les acteurs : artistes, explorateurs urbains, photographes, architectes ou habitants. Cette diversité confirme que la valeur des friches réside dans un imaginaire collectif vivant et sensible, nourri par les perceptions individuelles et les pratiques de ceux qui les fréquentent.

Enfin, la troisième partie a démontré que la pratique des friches par l'exploration urbaine, la photographie, le graffiti et bien d'autres usages constitue une réelle forme de mise en valeur. Loin des représentations romantisées par la fiction et les vidéos sensationnelles, l'exploration urbaine apparaît comme une pratique documentaire qui amène une dimension historique, patrimoniale et mémorielle aux friches. Le parcours singulier offert par les friches permet une lecture alternative : ces espaces ne sont plus seulement des vides urbains, ils représentent des réservoirs d'usages. Émerge alors une pluralité de richesses : écologiques, plastiques, artistiques, expérimentales, spatiales et architecturales, qui alimentent la société. D'une certaine manière, ces formes de réinvention influencent le regard sociétal sur des espaces marginaux. Avec le temps et la mise en avant grandissante du sujet, le regard des individus évolue et tend vers l'acceptation de ce sujet, initialement en marge, pour en faire un espace de potentiel original. Ce phénomène est notamment expliqué par Romain Meffre : « En réalité, ces pratiques ont mis à la mode certaines architectures. Que ce soit le modernisme ou par exemple le brutalisme, qui a cartonné sur Instagram, ce sont, à la base, des explorateurs urbains qui les ont valorisés. ». Il ajoute plus loin que « ces ensembles avaient été mis en lumière grâce à la démarche photographique de quelqu'un qui trouve le visuel du bâtiment fascinant avant même de trouver ça historiquement fascinant. C'est ce qui est intéressant dans l'exploration urbaine, la pratique expose une forte valeur esthétique qui finit par toucher la valeur patrimoniale. ». La divergence de perceptions n'est donc pas un obstacle, mais une possibilité pour valoriser un patrimoine atypique.

La réponse à la problématique apparaît alors clairement : les friches constituent une catégorie de patrimoine atypique en devenant le support d'une réinvention collective et sensible de valeurs, non pas héritées, mais produites par l'usage, l'imaginaire et la pratique. Leur transformation en formes urbaines fertiles résulte précisément de la divergence des perceptions : le graffeur n'y voit pas la même chose que l'urbexeur, le photographe, l'architecte ou le marcheur. La friche devient la plateforme d'une créativité urbaine, d'une réinvention spatiale et d'une appropriation plurielle.

La conclusion de ce mémoire confirme certaines positions existantes, notamment celles de Nicolas Offenstadt sur l'urbex comme une « communauté emboîtée, à différentes échelles », révélant ainsi une diversité d'usages de la friche. Il y a également celle de Gilles Clément sur le potentiel biologique des espaces délaissés, comme il le développe dans son livre intitulé *Manifeste du Tiers paysage*. Cette recherche complète également les analyses portant sur l'esthétique des ruines, notamment sur le « ruin porn » en soulignant la différence entre une esthétique produite et une esthétique vécue. Enfin, elle vient nuancer un discours parfois trop catégorique sur la réhabilitation des friches. La valeur de cet espace brut ne provient pas seulement du projet architectural dans sa forme finale, mais aussi des appropriations intermédiaires que ces friches ont vécues. Cela nourrit finalement la notion d'un bâti qui a plusieurs vies et qui, en friche, est en état de métamorphose.

Certaines limites apparaissent toutefois dans cette recherche. Le caractère illégal ou informel de l'urbex restreint l'accès à certains sites et pose la question d'accessibilité entre espace public et espace privé. Dans le prolongement de cette interrogation se trouve la notion de responsabilité propre à chaque système.

Ces limites ouvrent différentes perspectives de recherche. Les friches étant des édifices vivants, en attente et en état de métamorphose, la question de leur pérennité, dans leur état brut, se pose. La dimension éphémère de leur existence dans les villes est bien connue, mais qu'en est-il de leur avenir et de leur transformation en milieu rural ? Comment intégrer leur nouvelle valeur d'usage « informel » dans le projet architectural ?

Les friches sont encore des espaces interstitiels, permettant à la ville de respirer, et dans lesquelles l'imaginaire se déploie et les usages émergent. Elles sont moins un patrimoine du passé qu'un patrimoine en devenir, dont la fertilité dépend de la divergence des regards à leur sujet.

## Bibliographie

- Augé, Marc. 1992. *Non-lieux*, Paris : Editions du seuil.
- Bouchaudy, Marie-Pierre ; Lextract, Fabrice. 2023. *(un) abécédaire des friches Laboratoires fabriques squats espaces intermédiaires tiers-lieux culturels*, Clamecy France : Sens&tonka.
- Clément, Gilles. 2004. *Manifeste du Tiers paysage*, Sujet/Objet.
- Debord, Guy. 1956. *Théorie de la dérive*, Les lèvres nues n°9.
- Hannem, Timothy. 2023. *Glauque-Land: 25 ans d'Urbex en France*, Paris : Albin Michel.
- Hannem, Timothy. 2016. *Urbex, 50 lieux secrets et abandonnés en France* : Paris, Arthaud.
- Ikumi, Nakamura. 2024. *Project urbex : adventures in ghost towns, wastelands and other forgotten worlds*, Thames & Hudson Ltd.
- Marchand, Yves ; Meffre, Romain. 2010. *The ruins of Detroit*, Steidl.
- Offenstadt, Nicolas. 2022. *Urbex : le phénomène de l'exploration urbaine décrypté*, Paris : Albin Michel.
- Offenstadt, Nicolas. 2019. *Urbex rda l'Allemagne de l'Est racontée par ses lieux abandonnés*, Paris : Albin Michel.
- Rubin, patrick ; Bouroin, Bérénice ; Bourguignon, Axelle ; de Calignon, Valérie ; Dessis, Hugo ; Floc'h, Enora ; Guinguet, Luc ; Schuller, Clément ; Tortoling, Roxane. 2023. *Zones en déshérence en devenir*, Paris : Canal Architecture.
- Sinclair, Lain. 2016. *London orbital*, Londres : Actes Sud.
- Sternfeld, Joel. 2001, 2009. *Walking the high line*, New York : Steidl.
- Vasset, Philippe. 2007. *Un livre blanc*, Paris : Fayard.
- Van Rensbergen, Henk. 2019. *Abandoned places images d'un monde perdu*, France : Gallimard collection Alternatives.

## Sitographie

- «ARM Architectures – La friche de Belle mai », Divisare [en ligne], 01 février 2013, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://divisare.com/projects/222309-arm-architectures-olivier-amsellem-friche-la-belle-de-mai> ].
- Bouchain, Patrick ; « Réaménagement avec Patrick Bouchain », Radio france [en ligne], mai 2020, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-heure-bleue/reamenagement-avec-patrick-bouchain-3838820> ].
- Cailloce Laure, « Urbex, le grand frisson de l'exploration urbaine », CNRS Le journal [en ligne], juin 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://lejournal.cnrs.fr/articles/urbex-le-grand-frisson-de-lexploration-urbaine> ].
- Coulondre Alexandre, Juillard Claire, Bléhaut Marianne, « Un exode urbain post-covid ? », HAL open science [en ligne], aout 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : [chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcgkclefindmkaj/https://hal.science/hal-04181554/document](https://chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcgkclefindmkaj/https://hal.science/hal-04181554/document) ].
- Baudelle Guy, « Les friches industrielles : des marges à réintégrer », Cairn info sciences humaines & sociales [en ligne], novembre 2022, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://shs.cairn.info/la-france-des-marges-9782753555372-page-233?lang=fr> ].
- « Bernd & Hilla Becher », Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes [en ligne], consulté le 23 octobre 2025. [URL : [https://i-ac.eu/fr/artistes/279\\_bernd-hilla-becher](https://i-ac.eu/fr/artistes/279_bernd-hilla-becher) ].
- Bouchain Patrick, « Réaménagement avec Patrick Bouchain », Radio france [en ligne], mai 2020, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-heure-bleue/reamenagement-avec-patrick-bouchain-3838820> ].
- Faucher, Manon ; « Le graffiti : un outil des marges pour l'appropriation des friches et un objet de récupération pour l'attractivité territoriale et la gentrification des périphéries », Culture & Musées 45 [en ligne], 01 juin 2025, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/12861> ].
- « Fiches », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/fiches> ].

Grossin, Benoît ; « Le "Mausolée", à Paris : un sanctuaire clandestin du graffiti sous le périph, à découvrir "comme les grottes de Lascaux" », L'Info culturelle : reportages, enquêtes, analyses ; Radio france [en ligne], 03 octobre 2025, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/culturemusees/12861> ].

Hannem, Timothy ; « Bienvenue à Glauque-land », Glauque-land [en ligne], 1999, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.glauqueland.com/index/index.htm> ].

Joly Hervé, Haon Françoise, « Dans quelle mesure les œuvres de Bernd et Hilla Becher constituent-elles des témoignages de l'industrie allemande et de son déclin progressif au cours du XXe siècle ? », Radio France [en ligne], novembre 2022, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/entendez-vous-l-eco/bernd-et-hilla-becher-souvenirs-de-la-ruhr-industrielle-5285080> ].

Le Gallou Aude, « Exploration urbaine (urbex) et ruin porn », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/exploration-urbaine-urbex-et-ruin-porn> ].

Le Gallou Aude, « Géographie des lieux abandonnés. De l'urbex au tourisme de l'abandon : perspectives croisées à partir de Berlin et Détroit », Trajectoires [En ligne], 20 juin 2022, consulté le 12 mai 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/traj/7825> ].

Le Gallou Aude, « Fiches urbaines et patrimonialisation : une approche par le tourisme de l'abandon », L'Observatoire [en ligne], 15 décembre 2023, consulté le 12 mai 2025. [URL: <https://shs.cairn.info/revue-l-observatoire-2023-2-page-51?lang=fr&ref=doi> ].

Le Gallou Aude, Lesné Robin, « Urbex 404 – Interroger la valeur des espaces abandonnés par l'exploration urbaine », HAL open science [en ligne], 17 janvier 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL: [chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://shs.hal.science/halshs-03942798/document](https://halshs-03942798/document) ].

Le Gallou Aude, « Exploration urbaine (urbex) et ruin porn », Géoconfluences [en ligne], octobre 2010, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/exploration-urbaine-urbex-et-ruin-porn> ].

Le Nadant Anne-Laure, Marinos Clément, « La reconversion de friches industrielles par les tiers-lieux: le cas du projet Grande Halle en Normandie », HAL open science [en ligne], novembre 2023, consulté le 23 octobre 2025. [URL : [chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://hal.science/hal-02310321v1/document](https://hal.science/hal-02310321v1/document) ].

« L'histoire du street art et du graffiti », MurAll [en ligne], consulté le 24 novembre 2025. [URL : [https://www.graffiti-fresque-murale.com/lhistoire-du-street-art-et-du-graffiti/#L%E2%80%99histoire\\_du\\_street\\_art\\_et\\_du\\_graffiti](https://www.graffiti-fresque-murale.com/lhistoire-du-street-art-et-du-graffiti/#L%E2%80%99histoire_du_street_art_et_du_graffiti) ].

Marion Anaël, « L'immersion dans les ruines de Passaic : le rôle créateur de la fiction dans la perception des monuments, Sur Les Monuments de Passaic (1967) de Robert Smithson », Revue d'art contemporain Marges [en ligne], 2012, consulté le 13 mai 2025. [URL : <https://journals.openedition.org/marges/293> ].

Maudet, Yanna ; Caroff, Bonnie ; Prat, Clara ; Ramage, Fiona ; « Le Projet », Friche la belle de mai [en ligne], 2020, consulté le 24 novembre 2025., [URL : <https://www.lafriche.org/la-friche/le-projet/> ].

Méaux Danièle, « L'attrait des ruines chez Yves Marchand et Romain Meffre », Antrhopocene 2050 [en ligne], 6 juin 2021, consulté le 13 mai 2025. [URL: <https://medium.com/anthropocene2050/lattraitdes-ruines-chez-yves-marchand-et-romain-meffre-d50f524b4db8> ].

Noel, Matthieu ; « Le graffiti », Zoom zoom zen ; Radio france [en ligne], janvier 2024, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/zoom-zoom-zoom-zoom-zen-du-vendredi-12-janvier-2024-3413702> ].

« Patrimoine », Géoconfluences [en ligne], avril 2016, consulté le 28 octobre 2025. [URL : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/patrimoine> ].

Poitevin, Matthieu ; « Matthieu Poitevin, architecte frichier La friche de la belle de mai, Marseille », Pavillon de l'Arsenal [en ligne], 31 janvier 2013, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://www.pavillon-arsenal.com/fr/conferences-debats/cycles-en-cours/1-architecte-1-batiment/9542-matthieu-poitevin-architecte-frichier.html> ].

« Patrimoine Mondiale Völklinger Hütte », voelklinger-huette [en ligne], consulté le 26 novembre 2025. [URL : <https://voelklinger-huette.org/fr/> ].

Rosa Fernandez, Carmen ; « La Tour Paris 13 Une exposition collective unique et éphémère », Galerie Itinerrance [en ligne], 2022, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <https://itinerrance.fr/hors-les-murs/la-tour-paris-13/> ].

Stéphane ; « Bernd & Hilla Becher », cour sur la photo numérique [en ligne], octobre 2007, consulté le 24 novembre 2025. [URL : <http://photonumerique.codedrops.net/Bernd-Hilla-Becher> ].

Trelcat Sophie, Colard Jean-Max, « Ouvert au public. Entretien avec Patrick Bouchain, architecte », Cairn info sciences humaines & sociales [en ligne], décembre 2017, consulté le 23 octobre 2025. [URL : <https://shs.cairn.info/revue-ligeia-2010-2-page-123?lang=fr> ].

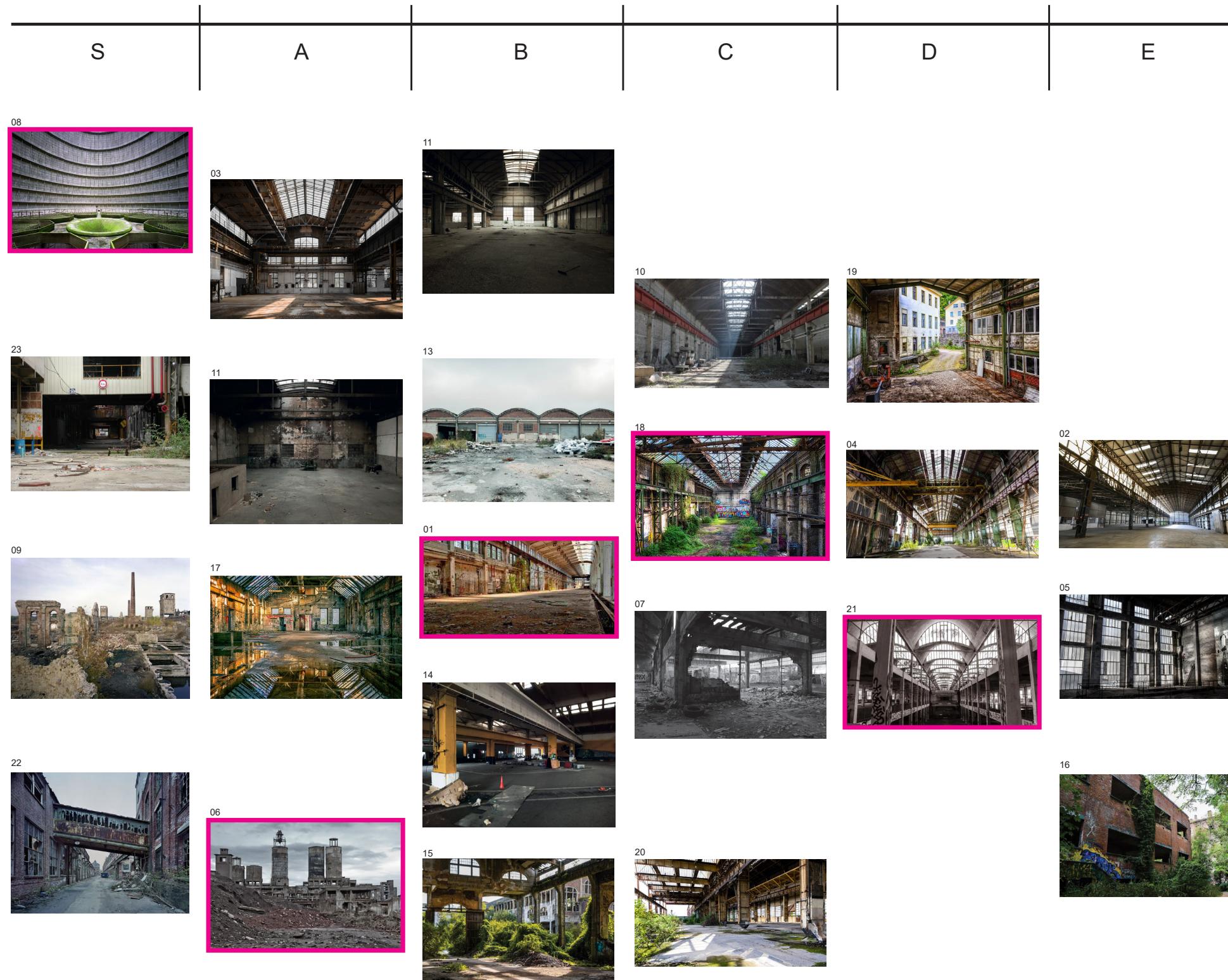
## Iconographie

- Fig. 4.** <https://www.labuiteverte.fr/bernd-et-hilla-becher/>  
**Fig. 5.** <https://www.labuiteverte.fr/bernd-et-hilla-becher/>  
**Fig. 6.** <https://www.etpa.com/actualites/yves-marchand-et-romain-meffre-photographes-francais-nes-en-1981-et-en-1987/>  
**Fig. 7.** <https://www.cnap.fr/annuaire/lieu/magasin-cnac>  
**Fig. 8.** <https://www.concordet.fr/le-lieu-unique/>  
**Fig. 9.** <https://www.amc-archi.com/article/appel-a-projets-que-faire-de-la-verriere-de-la-condition-publique-a-roubaix,4815>  
**Fig. 10.** [https://www.franceinfo.fr/culture/arts-expos/architecture/destruction-de-la-tour-paris-13-souvenirs-souvenirs\\_3283411.html](https://www.franceinfo.fr/culture/arts-expos/architecture/destruction-de-la-tour-paris-13-souvenirs-souvenirs_3283411.html)  
**Fig. 11.** <https://arrestedmotion.com/2014/04/streets-la-tour-paris-13-demolished/>  
**Fig. 12.13.** <https://trends.google.fr/trends/>  
**Fig. 14.** <https://huxleyparlour.com/artwork/looking-east-on-30th-street-on-a-late-september-morning/>  
**Fig. 15.** Personnel - Capture d'écran du dossier iconographique original.  
**Fig. 16.** Personnel - A.I.21. Grille V1.  
**Fig. 17.** Personnel - A.I.31. Tableur V1.  
**Fig. 18.** Personnel - A.I.23. Grille V3.  
**Fig. 19.** Personnel - A.I.32. Tableur V2.  
**Fig. 20.** Personnel - Croquis  
**Fig. 21.** Personnel - A.I.23. Grille V3.  
**Fig. 22.** Personnel - Carte mentale : un aperçu des méthodes de récoltes  
**Fig. 23.** <https://www.drips.fr/cornbread-legende-vivante-graffiti/>  
**Fig. 24.** <https://fr.pinterest.com/pin/127719339430092031/>  
**Fig. 25.** <https://www.paris.fr/evenements/visitez-gratuitement-le-mausolee-de-lek-sowat-spot-historique-de-la-culture-urbaine-91714>  
**Fig. 26.27.** <https://mausolee.net/2012/06/12/1111/>  
**Fig. 28.29.** <https://divisare.com/projects/222309-arm-architectures-olivier-amsellem-friche-la-belle-de-mai>  
**Fig. 30.** <https://gdsentiers.hypotheses.org/379>  
**Fig. 31.** <http://www.henkvanrensbergen.com/gal/abandoned-places/>  
**Fig. 32.** <https://www.polkagalerie.com/fr/exposition-industry.htm>  
**Fig. 33.** <https://www.joelsternfeld.net/bodies-of-work/walking-the-high-line>  
**Fig. 34.** <https://urbexmaps.com/le-sanatorium-daincourt-val-doise>  
**Fig. 35.** <https://www.lesechos.fr/politique-societe/societe/letat-met-100-millions-de-plus-sur-la-table-pour-rehabiliter-les-friches-industrielles-1377729>  
**Fig. 36.** <https://www.demainlaville.com/demain-la-ville-revitaliser-les-friches/>  
**Fig. 37.** <https://entreprises.nexity.fr/regards-croises/environnement/friches-industrielles-fabrique-de-la-ville>  
**Fig. 38.** <https://www.socialter.fr/article/biodiversite-friche-ruine-sauvage>  
**Fig. 39.** <https://www.lenouveleconomiste.fr/lesdossiers/de-friche-industrielle-a-entrepot-logistique-limmobilier-circulaire-71342/>  
**Fig. 40.** [https://www.youtube.com/watch?v=wGGH7\\_jOo34](https://www.youtube.com/watch?v=wGGH7_jOo34)  
**Fig. 41.** <https://www.youtube.com/watch?v=N57qtbWfC5c>  
**Fig. 42.** <https://www.youtube.com/watch?v=oQVkEkgjWjk>  
**Fig. 43.** <https://www.labuiteverte.fr/des-tas-organises-dans-les-ruines-de-detroit/>  
**Fig. 44.** <https://www.labuiteverte.fr/de-saisissantes-anamorphoses-dans-des-lieux-abandonnes/>  
**Fig. 45.** <https://www.dianedufraisy.com/albums/cries-whispers/#&gid=1&pid=4>  
**Fig. 46.47.** <https://www.glaqueland.com/index/index.htm>  
**Fig. 48.49.** Personnel - Capture d'écran des localisations  
**Fig. 50-73.** Personnel - A.II.1. Collecte photographique arpenteage expérimentale - 157 images numériques  
**Fig. 74.** chrome-extension://efaidnbmnnibpcajpcglclefindmkaj/https://ekladata.com/C7ZCtODeByMBLESIc8OTeO4Gj2M/vasset-texte.pdf

- Fig. 75.** <https://www.thehighline.org/photos/by-photographer/joel-sternfeld/>  
**Fig. 76.** <https://www.boumbang.com/yves-marchand-et-romain-meffre/#gid=1&pid=7>  
**Fig. 77.** <https://www.glaqueland.com/ronde/>  
**Fig. 78.** Personnel - A.II.2. Collecte arpenteage final - 617 images numériques.  
**Fig. 79.** <https://www.demainlaville.com/demain-la-ville-revitaliser-les-friches/>  
**Fig. 80.** <https://www.demainlaville.com/demain-la-ville-revitaliser-les-friches/>  
**Fig. 81.** <https://www.rer-eole.fr/actualite/la-friche-ferroviaire-desgroues-a-nanterre-en-photo/>  
**Fig. 82.** <https://www.francebleu.fr/infos/societe/l-avenir-de-lafriche-industrielle-le-magasin-general-a-saint-pierre-descorps-fait-debat-1621761288>  
**Fig. 83.** <https://comptoir.org/2014/11/29/urbanisme-situationniste-une-notion-a-la-derive/>  
**Fig. 84 - 89.** Personnel - A.II.2. Collecte arpenteage final - 617 images numériques.  
**Fig. 90.** Personnel - A.II.2. Collecte arpenteage final - 617 images numériques.  
**Fig. 91 - 93.** Personnel - A.II.2. Collecte arpenteage final - 617 images numériques.  
**Fig. 94 .** <https://jacindarussellart.blogspot.com/2012/03/high-line.html>  
**Fig. 95 .** <https://jacindarussellart.blogspot.com/2012/03/high-line.html>  
**Fig. 96-99.** <http://www.henkvanrensbergen.com/gal/abandoned-places/>  
**Fig. 100.** <https://www.revue-urbanites.fr/17-legallou-lesne/>  
**Fig. 101-102.** Personnel - A.I.2. Grille analytique iconographique  
**Fig. 103.** <http://www.henkvanrensbergen.com/gal/abandoned-places/>  
**Fig.104.**[https://actu.fr/pays-de-la-loire/guerande\\_44069/sur-le-toit-de-la-base-sous-marine-un-jardin-en-liberte\\_9896560.html](https://actu.fr/pays-de-la-loire/guerande_44069/sur-le-toit-de-la-base-sous-marine-un-jardin-en-liberte_9896560.html)  
**Fig. 105.** <https://www.visiter-la-sarre.fr/poi/detail/voelklinger-huette-patrimoine-mondial-de-lunesco-4ae86e76c9>  
**Fig. 106.** Personnel - A.II.2. Collecte arpenteage final - 617 images numériques.  
**Fig. 107.** [https://www.thehighline.org/photos/by-photographer/joel-sternfeld/?gallery=5136&media\\_item=2314](https://www.thehighline.org/photos/by-photographer/joel-sternfeld/?gallery=5136&media_item=2314)

## Annexes

### Annexe n°1 - A.I.21. Grille V1.



**Justin** - Peux-tu te présenter ? Quelle est ton parcours universitaire ou personnel en rapport avec ta profession ?

**Photographe** - Je suis photographe, Romain Meffre, donc je fais partie du duo Marchand et Meffre, mon acolyte est Yves Marchand. On travaille autour de la thématique des ruines, des bâtiments en état de métamorphose ou de changement, depuis plus d'une vingtaine d'années. On s'est rencontrés avec Yves en 2002, on a travaillé 3 ans en parallèle à partager des images, chacun étant photographe et avec un appareil de son côté. Puis, on est allé à Detroit, où on a fait une première exposition à deux. Ensuite, on a acheté des chambres photographiques et ça a scellé notre duo. On est donc reparti à Detroit à la recherche des salles de spectacles américaines en état de métamorphose après leur fermeture. On a travaillé dessus une quinzaine d'années avant de faire un livre. On est allé à Gunkanjima, cette île et ville fantôme au Japon. On est toujours à la recherche de ces ensembles architecturaux en ruines ou en état de désaffection.

**Justin** - D'accord super, j'ai eu l'occasion d'emprunter le livre sur les photographies à Detroit à l'école, j'ai pu le trouver parce que dans le commerce, il n'est pas si facilement trouvable.

**Photographe** - On travaille actuellement sur une évolution, sur un Detroit entre 2005 et 2025. C'est un projet du moment pour justement montrer comment la ville a évolué parce que nous on n'y était pas retourné depuis 2011, même si on est beaucoup allé aux États-Unis. C'est donc notre nouveau projet. Les premières images sont donc prises en 2005, la fin des images c'est 2009, et le livre est sorti en 2010, on voulait donc voir à quoi ressemblait Detroit 15 ans plus tard.

**Justin** - J'interroge pas mal cette question dans le mémoire, la question de l'éphémère avec les friches et les ruines qui sont un peu « temporaires », surtout dans la période actuelle et c'est intéressant d'avoir un retour de ce qui reste.

**Photographe** - C'est une des urgences qui nous a poussés à travailler autour de ruines et à aller à Detroit. En fait, quand tu commences à les prendre en photo, tu les aperçois, par nature elles bougent, de manière presque dans le délabrement biologique et organique. Puis, il y'a le rattrapage de l'urbain menant à beaucoup de démolition et éventuellement de réhabilitation. Mais ce ne sont pas des lieux qui sont censés demeurer là indéfiniment

**Justin** - Je ne suis pas adepte de l'urbex à proprement parler, mais dans le cadre du mémoire, j'ai essayé d'en pratiquer et d'en faire et c'est vrai que c'est assez compliqué finalement de trouver des ensembles très singuliers. On est entouré de friches, mais elles ne sont pas forcément accessibles c'est compliqué d'y rentrer, elles sont de moins en moins présentes aussi globalement.

**Photographe** - Alors, je ne suis pas sûr de ça, je pense qu'il y en a encore pas mal mais effectivement, l'intérêt diminue peut-être, c'est-à-dire que le temps de latence entre le vandalisme et la démolition a réduit. Quand nous avons commencé, c'était possible de trouver vraiment des choses qui n'avaient pas bougé depuis 15-20-30 ans et c'est plus compliqué maintenant. Je pense qu'il y en a quand même beaucoup parce qu'à un moment, on pensait que ça disparaîtrait complètement du paysage. Comme ça a pu complètement disparaître du paysage urbain parisien, il n'y a quasiment plus de ruines ou de grandes ruines aux alentours de l'Île-de-France. Mais c'est vrai que finalement, le fait que la désindustrialisation continue, quand tu vas un peu en banlieue, en province ou dans n'importe quelle région, énormément d'ensembles industriels, et là je parle de l'industrie, continuent à être désaffectés. Par contre, c'est vrai que ça n'atteint pas [cette espèce de maturité qui nous donne de l'esthétisme](#), c'est-à-dire que quand il y a vraiment cette espèce de retour à la nature qui peut avoir lieu, tout nous intéresse en réalité, mais c'est vrai qu'en tant que photographe si tu cherches ce qui est le plus visuel possible, les ruines disparaissent un peu plus vite du paysage.

**Justin** - Oui c'est clair, je suis assez d'accord avec ça et vous votre entrée en matière est-ce que vous avez pratiqué de l'urbex avant ou de l'exploration urbaine, ou bien est-ce que c'est vraiment la photo qui vous a poussé à aller vers ces lieux ?

**Photographe** - Alors chacun de manière différente. Moi, j'ai commencé par la spéléo donc j'aimais bien le côté visite des lieux, aller à des endroits où je ne suis pas censé aller, le côté vraiment exploration. Après, Yves et moi, on a eu une période, mais là je reparle vraiment de notre enfance, une période un peu archéologie, un peu châteaux médiévaux. On aimait bien lui et moi, le côté de la production technique et l'objet industriel peut-être même de manière superficielle, mais on aime bien à la fois l'esthétisme et à la fois le fait d'essayer de comprendre ce qui est fabriqué dans tel ou tel lieu. [Je suis passée de la spéléo aux catacombes brièvement, il y a un pas assez court en réalité pour les cataphiles](#), parce que ce sont des gens qui se sentent légitimes d'aller dans des lieux où tu n'es pas censé être. Il existe quand même un lien entre les catacombes et l'exploitation des carrières, donc l'industrie, et donc beaucoup d'explorateurs urbains ou cataphiles, allaient un peu en surface pour visiter des ruines. C'était un peu une prolongation logique de cette activité, pas pour tous, mais pour certains, et du coup [je suis assez vite passé de l'un à l'autre](#). Yves c'est un peu différent, parce qu'il a commencé la photo et il s'intéressait quand même aux ruines de loin et à l'esthétisme des ruines. Quand il a commencé la photo, il s'est aperçu que c'était l'un des lieux qui le fascinait et la photo était vraiment un bon prétexte pour y aller. En même temps, il y avait quelque chose à faire, il sentait qu'il manquait des photos de lieux à l'abandon qu'il y avait forcément quelque chose à représenter.

On a été mis en relation par Timothy Hannem du site Glauqueland, qui est un site qu'on découvre à l'époque, c'est une espèce de l'antithèse de Disneyland, c'était un site un peu post-ado, d'un ami, Timothy Hannem, qui est à la fois illustrateur et à la fois photographe même s'il ne se définit pas en tant que tel.

Il se trouve qu'il visitait des ruines aux alentours de chez lui, dans la banlieue Sud de Paris, et Yves et moi on était dans la banlieue sud donc on a connecté avec lui sans même le rencontrer. C'était assez fascinant de voir quelqu'un qui, tout d'un coup, avait visité des lieux qui n'étaient pas très loin de chez nous. Il connaissait vraiment des lieux à l'abandon, moi j'avais une maison de redressement désaffectée qui était à côté de mon collège et lui il la connaissait parce qu'il était de Fresnes.

Donc c'était marrant de revoir des photos et de voir qu'il avait vraiment visité ces lieux et que [les sites Internet contribué à démystifiait ces lieux abandonnés](#). Tu t'apercevais qu'au départ c'est effrayant d'entrer dans ces lieux parce que tu ne sais pas sur qui tu vas tomber, tu pars avec tout un tas d'appréhensions et de stéréotypes qui sont portés par la fiction. A chaque fois que tu vois un lieu en ruine, en tout cas à l'époque quand il n'y avait pas d'urbex en ligne, ces lieux étaient systématiquement dépeints comme des lieux de deal, des lieux squattés. [Il y avait toujours une espèce de violence ou de contexte social un peu oppressant autour et en fait tu t'aperçois par l'expérience des choses que la vérité n'est pas aussi macabre que ça et que souvent les lieux sont justes en ruine. La plupart du temps ils sont vides, même quand il y a des gens dedans, ça ne se passe pas mal parce que ce sont des gens qui essaient de trouver un abri. Ils sont là et ils ne se sentent pas forcément plus légitimes que toi, donc il n'y a pas forcément de problème.](#)

Voilà, tout ça en fait tu le fais en pratiquant, mais c'est vrai que quand on arrive Yves et moi chacun de notre côté, moi étant encore adolescent je suis au collège, Yves il est post-ado, on arrive avec ces stéréotypes qui se dissipent assez rapidement avec la visite des lieux.

A côté de ça, il y avait aussi une communauté de gens qui visitait des lieux en ruine ailleurs et notamment aux États-Unis ou en Belgique, où il y avait un pilote de ligne qui s'appelle Henk Van Rensbergen. Il tenait le site « abandonplaces.com », qui est un site de références pour nous parce qu'il apportait une espèce de recul. Déjà c'était un trentenaire, ce n'était pas quelqu'un d'aussi jeune et c'était un très bon photographe. Il avait un style un peu cinématographique où il emmenait les gens dans les ruines en leurs racontant le contexte. Il arrivait à mettre beaucoup de contexte dans ses images, sur l'accessibilité, sur les gens qu'ils croisaient, sur le côté historique et visuel. Par exemple, s'il y avait un bâtiment en ruine avec une partie active, il le montrait, chose qui n'est pas forcément toujours le cas pour d'autres explorateurs qui ont tendance à mettre leurs photos hors contexte. Lui il essayait plutôt de faire revenir du contexte dans les ruines. Au-delà de ça, il montrait des ensembles industriels et d'anciens châteaux en Belgique.

C'étaient des choses très impressionnantes pour nous qui venions d'Ile-de-France, c'étaient vraiment des choses qui avaient une ampleur extraordinaire. Ça nous faisait rêver, il procurait au gens cet effet impressionnant alors que c'était accessible pas très loin. On se dit alors que s'il y a ça en Belgique, il y a potentiellement ça partout dans le monde. C'était vraiment très excitant au départ de commencer, parce que tout était à faire.

C'est-à-dire qu'il y avait très peu, même s'il y avait notre ami de Glauqueland, les quelques sites internet d'Ile de France ne montraient que très peu de lieux en ruines. Il y en avait un petit peu mais la liste était faible et on les connaissait quasiment tous. Donc à l'époque ce qu'on faisait, c'est qu'il n'y avait pas Google Maps, donc on regardait les recensements du Ministère de la Culture, on regardait les cartes IGN tout simplement, on pointait les zones industrielles pour cibler une forme de bâtiment dont on savait qu'elle était souvent à l'abandon. Il y en avait justement à l'abandon qui était décrit sur un site, c'étaient des sanatoriums, donc tu regardais tes cartes IGN tu regardais les sanatoriums, et tu allais littéralement sur place pour voir si c'était bien désaffecté. Tu te renseignais aussi auprès des amis qui parfois avaient eu vent de quelque chose d'intéressant. C'était un peu l'exploration urbaine des débuts où beaucoup de choses étaient à faire, il y avait peu d'informations et d'articles de journaux relayés directement en ligne. C'était très difficile de taper des mots-clés et d'avoir des retours, Google Images venait à peine de démarrer, c'était le début, donc les recherches revenaient vides. Par exemple tu tapais usine désaffectée, Ile-de-France et ta recherche revenait vide.

**Justin** - C'est très intéressant la démarche pour la recherche de localisation de site parce que j'essaye de documenter un peu ça, la question de l'amont, l'avant-exploration et la recherche. Je sais que c'est quelque chose qui, vu que je n'étais pas adepte de cette pratique, a été un peu compliqué au début. Mais j'imagine qu'il y a 20 ans, c'était encore quelque chose de différent.

**Photographe** - Ça a énormément changé, maintenant la différence c'est que tu as tellement de sites et de lieux qui sortent que c'est difficile de suivre. Moi je n'y arrive plus, j'ai décroché il y a quelques années. Avant j'essayais de garder un œil dessus et de savoir ce qui sortait en industrie et compagnie, mais aujourd'hui c'est trop compliqué parce qu'il y a trop de sites et de plateformes. Tu peux aussi rechercher sur YouTube par rapport aux vidéastes qui visitent parfois des lieux, tu piques des indices. Ça s'est plus formalisé le cadre d'exploration urbaine, donc il y a des lieux qui sortent, mais peu qui sont très intéressants et dont tu vas trouver les coordonnées directement. Alors que nous, franchement, quand on a commencé, comme le pilote belge (Abandonned-places.com), tous ces sites mettaient clairement tout ce qu'il fallait savoir, le nom du site n'était pas très dur à trouver. D'un côté c'était mystique, mais au moins tu avais l'information et petit à petit est apparu ce code, qui est logique au vu de la popularisation de l'urbex, qu'il valait mieux ne pas donner les localisations parce qu'elles risquaient d'être trop visitées ou vandalisées et ça contribuait en fait à leur délabrement. Mais le paradoxe de cette démarche de décontextualisation, c'est que les explorateurs se privent souvent de la partie documentaire, de ce qu'ils font. C'est un reproche qu'on a puisqu'à un moment, si tu ne parles pas des lieux que tu visites pour essayer de les préserver, tu ne conserves qu'un souvenir esthétique et tu ne documentes plus le lieu. Ce n'est plus une démarche documentaire, cela devient un documentaire visuel mais il manque une partie de la chose et ça c'est un peu tout le paradoxe de la préservation du patrimoine et de l'exploration urbaine quand les mecs mettent en avant.

**Justin** - C'est clair et c'est vrai que c'est un questionnement que j'essaye de soulever un peu, c'est un peu la question du patrimoine et de comment ces pratiques qui sont finalement informelles, permettent de contribuer à ces lieux, à ce patrimoine, qui est un peu particulier. Donc c'est un peu ça c'est atypique et c'est un peu paradoxal et finalement j'ai essayé de saisir les différents usages prenant place dans ces lieux tels que les photographies, les graffitis et les « urbexeurs ». J'ai croisé pas mal de familles, de gens qui se baladaient et qui rendent ces lieux finalement normaux. C'est ça qui est vraiment génial, de pouvoir se balader dans ces lieux.

**Photographe** - Ça c'est assez marrant parce que c'est un truc qu'on voyait moins en France, mais c'est vraiment la manière dont les lieux s'intègrent à la ville. La première fois qu'on a beaucoup vue ça, c'était en Allemagne de l'Est. On avait l'impression d'être dans un lieu « clandestinement ». On essayait donc d'être discret, mais on croisait des gens qui traversaient le terrain parce que ça leur faisait un raccourci dans l'espace urbain, donc ils traversaient la parcelle et faisaient parfois une visite. On avait l'impression d'être dans une parcelle absolument inaccessible et de manière informelle, c'était devenu un chemin pour les gens. Donc on voyait des gens se balader sur des voies ferrées désaffectées et ils emmenaient effectivement leurs enfants en poussette. C'était d'autant plus commun Allemagne de l'Est parce que la délimitation entre l'espace où tu n'étais pas censé être et les espaces où tu étais censé aller étaient moins clair. D'un autre côté, je ne sais pas si les gens étaient plus responsables ou permissifs, mais en tout cas la différenciation entre ces deux espaces était moins marquée qu'en Ile-de-France. Les gens avaient peur de ces lieux qui étaient souvent vandalisés et squattés, c'étaient des lieux difficiles d'accès. Toutes les ruines situées en grande agglomération, tu n'y rentres pas les mains dans les poches. Il faut s'éloigner un petit peu pour avoir un peu moins de pression urbaine et pouvoir rentrer plus facilement.

**Justin** - Ouais il y a un encadrement, c'est un peu, j'imagine, la société qui encadre tout ça.

**Photographe** - Oui, il y a le côté société normative, les gens se protègent beaucoup des ruines et les municipalités, les propriétaires, ont une peur bleue que quelqu'un se blesse dans leurs propriétés. C'est un rapport de responsabilité où il vaut mieux prévenir que guérir. Ce qui est intéressant, c'est que parfois, ce rapport de responsabilité, que ce soit justement à Détroit ou dans d'autre pays plus libéral, est différent si tu rentres dans les lieux par effraction. Paradoxalement, les Américains sont très procéduriers, mais pensent que tu es face à ta propre responsabilité. Ils n'ont pas ce même rapport que nous avec la protection sociale. Ils considèrent que ce qu'il t'arrive, tu te le dois à toi-même, si tu t'es cassé une jambe et que tu es rentré clandestinement dans un lieu, c'est tant pis pour toi. Alors qu'en France, si tu rentres et que tu passes à travers un plancher, ça peut se retourner contre toi. Après ce rapport-là change quand tu vas en province. Parfois les gens portent moins attention à cela et tu as ce côté « on connaît c'est la campagne », les gens se baladent et il y a des choses qui sont dangereuses, il y a de la nature et finalement cette ruine-là, elle fait un petit peu plus partie de la nature.

C'est vrai que, par exemple, il ne viendrait pas aux gens l'idée, même s'ils peuvent l'interdire, de mettre des barrières au bord de la falaise d'Etretat. Il y'en a en réalité, mais pas juste au bord, il y a des panneaux. Alors que quand c'est un lieu qui est urbain, ou en tout cas humain, et qu'il y a une construction humaine, il y a une sur-sécurisation. Tout de suite, il y a un rapport avec une géométrie très variable entre les espaces naturels où tu peux aller, qui peuvent être relativement dangereux, et des ruines urbaines qui sont pas du tout considérées de la même sorte. Pour le coup, ces barrières entre ces deux états peuvent s'évanouir alors que dans d'autres pays, les gens n'ont pas l'air d'y prêter attention. Il y a vraiment ce truc de « la ruine est là pour la nature, c'est revenu, et tu marches si tu veux y aller » et tu sens encore plus ce feeling, pour en revenir en Allemagne de l'Est, ou un peu plus loin en province, pour avoir visité quelques ruines en France, où tu marches dans une ancienne papeterie sans même la présence de barrière, rien ne te signifiait que tu ne devais pas rentrer.

**Justin** - Oui, il y a une forme de libération un peu en campagne, et surtout dans les autres pays quoi finalement.

**Photographe** - Oui, il faut voir après, il faut étudier ce phénomène, pays par pays, culture par culture. Mais clairement cette géométrie-là change énormément. Elle change énormément entre une grande ville comme Paris comme Londres, comme la province en France, comme le nord ou le sud de l'Italie. Justement, dans les anciens pays communistes, actuellement on revient d'Arménie et de Roumanie, dans lesquels il y a une tradition de gardiennage. C'est-à-dire qu'ils ont maintenu des gens qui gardiennent, mais il n'y a plus rien à gardienner. Cependant, ils préparent cette notion de protection avec un périmètre. Il y a une espèce d'absurdité où les gardiens gardent trois briques et voilà. C'est assez présent dans les anciens pays communistes, ils font une transition vers le côté libéral et se modernisent. En général, tu commences à voir moins de gardiens et finalement les ruines, qui étaient vraiment à un moment très gardiennées, le deviennent moins. Ce qui est intéressant, c'est l'état de ces sociétés qui se développent économiquement, mais ne gardent quasiment rien. Tout est récupéré mais le peu qui reste est gardien et quelques années plus tard, nous on l'a vu avec la Pologne, 15-20 ans plus tard, ce sont des ruines comme celles qu'on avait en France il y a 15-20 ans. Il devient possible de s'y balader, il reste éventuellement du matériel qui est gâché et pas récupéré. L'abandon est un petit peu plus violent, avec l'exemple des États-Unis où souvent, en tout cas à Détroit, il y a un abandon ou l'intérieur des friches reste tel quel. Il y a cette abondance dans l'abandon qui est soudain, rapide et les gens ne prennent même plus le temps de vider le lieu qui est rempli. Il sera abandonné avec ses objets, ses fournitures avec ce qu'il contient en patrimoine matériel et ça on l'a beaucoup vu aux États-Unis. C'était ce qui était sidérant à Détroit et ce qui est je pense a beaucoup sidéré les gens. Les Américains étaient capables d'abandonner dans cet état.

Il y a cette abondance dans l'abandon qui est soudain, rapide et les gens ne prennent même plus le temps de vider le lieu qui est rempli. Il sera abandonné avec ses objets, ses fournitures avec ce qu'il contient en patrimoine matériel et ça on l'a beaucoup vu aux États-Unis. C'était ce qui était sidérant à Détroit et ce qui est je pense a beaucoup sidéré les gens. Les Américains étaient capables d'abandonner dans cet état. En France la réalité des choses est différente. Les friches sont abandonnées avec des choses à l'intérieur, mais il y a souvent une volonté soit de camoufler, soit d'aménager. C'est pour éviter que les gens ne se blessent ou justement de faire en sorte qu'ils ne récupèrent rien.

Souvent il y a en France, cette idée de laisser un lieu abandonné mais vidé de ces objets, ce qui fait que l'état d'abandon pour nous est moins intéressant. Tu ne rentreras pas, en France, dans une école encore remplie, ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de gâchis, mais ça veut dire qu'en tout cas des gens sont passés et ils ont déménagé le mobilier scolaire et les fournitures. Je pense qu'on a récupéré probablement plus aux États-Unis mais c'est la grande différence et c'est pour ça aussi qu'on est allé aux États-Unis pour voir cet abandon qui était sidérant, fulgurant, et qui ressemblait à celui de Prypiat. Cela ressemblait à celui des catastrophes que tu peux trouver à Tchernobyl, sauf qu'il n'y avait pas eu de catastrophe autre que l'économie. En réalité c'est plein d'accumulations, de facteurs, qui sont quand même catastrophiques et pourtant, l'abandon était celui d'une catastrophe soudaine. C'est pour cette raison que notre projet à Détroit avait marqué les esprits à l'époque. Les gens ne s'attendaient pas du tout à ça aux États-Unis, ils disaient connaître un peu l'abandon, mais ils ne pensaient pas que ça touchait les États-Unis dans cette ampleur, dans cette échelle, avec cet aspect de catastrophe sans catastrophe.

**Justin** - Parce que vous cet aspect photographique, c'est ce que vous avez essayé de capturer là-bas, un petit peu l'essence de l'abandon complète et rapide ou il y a d'autres choses ?

**Photographe** - Oui, Détroit on le voyait un peu comme le musée de la Civilisation américaine, dans une version où tu le regardes comme si c'était une civilisation en disparition. Notre idée, c'était de capturer un peu tous les types de bâtiments qu'ils y avaient à l'abandon, dans une ville américaine et après de parler de chaque bâtiment. L'objectif était d'éclairer un des aspects qui avait conduit le modèle urbain américain, des villes comme Détroit, à s'effondrer. Il y avait en plus la désindustrialisation et l'automobile, mais ça permettait d'avoir plein d'entrée sur le sujet et de parler de la ville américaine à travers l'héroïne. En plus de ça, nous avions cette vision, assez sidérante, de visiter les États-Unis, avec ce côté un peu Americana. L'objectif était de retrouver tous les aspects que nous avions connu dans les séries, parce qu'on avait baigné dans cette culture visuelle. Voir tout ça en ruine et désaffecté nous permettait d'avoir plusieurs entrées sur Détroit.

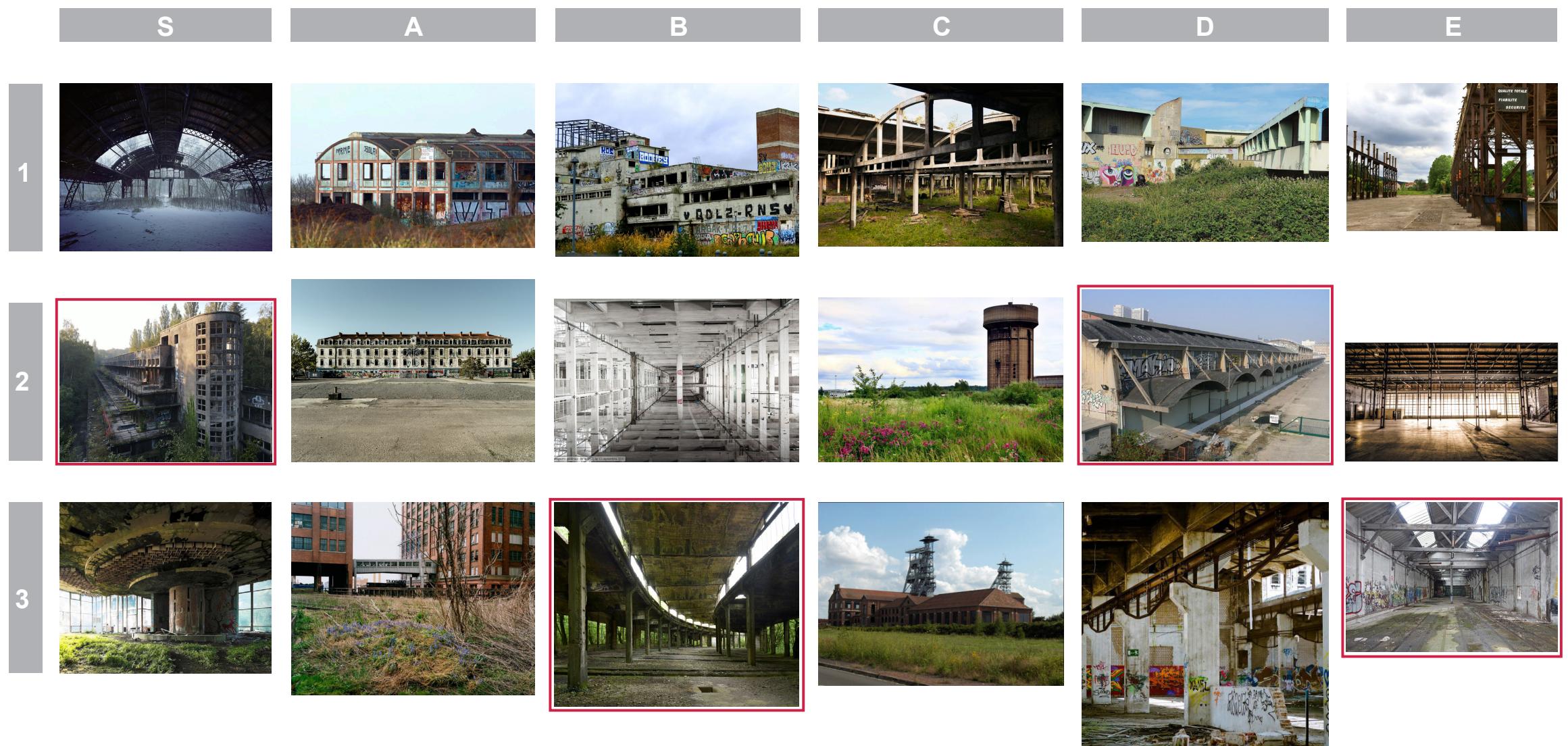
**Justin** - Ok c'est super intéressant, c'est vrai que pour avoir feuilleter le livre, c'est passionnant de voir le panel complet de typologie d'architecture et d'infrastructures qu'il y a, c'est assez impressionnant.

**Photographe** - Ouais, c'est là où on a découvert les salles de spectacle américaines, c'est-à-dire que tu peux vraiment l'universaliser parce qu'en fait les salles de spectacles de ce type sont mortes, il y en a partout, elles sont mortes à partir des années 50, enfin elles sont rentrées en déclin à partir des années 50 avec l'entrée de la télévision et compagnie. Tu partais d'un aspect local et tu pouvais un peu l'étendre aux États-Unis même voire au reste du monde parce que c'est un modèle qui reste mondial et presque technologique qui dépassent les États-Unis et de rapport aux loisirs.

D'un autre côté tu avais le commissariat à l'abandon qu'on a trouvé à Highland Park et qui était rempli de polaroid. On était dans une espèce d'histoire basée sur un espèce de cliché américain de criminels que tu as vu 100 fois dans les séries, donc tu passais d'une échelle plus intime et plus anecdotique à des choses beaucoup plus universalisable. C'est ça qui était intéressant globalement dans les ruines et c'est pour ça d'ailleurs qu'on essaie de trouver des ensembles comme les salles de spectacle et l'industrie. Ce sont en général des ensembles collectifs, qui sont des modèles étendus, des modèles à la fois d'architecture et à la fois de déclin, qui sont étendus à quelque chose de beaucoup plus large qu'un simple bâtiment.

C'est d'ailleurs pour cela qu'on fait moins, même si la somme de ces bâtiments pourrait s'inscrire dans ce modèle, mais on fait moins de maisons individuelles ou de villas. Ces ensembles nous font rêver, c'est très beau, mais on trouve que c'est plus nourri d'exotisme et on a du mal à les lier les unes avec les autres. C'est plus compliqué d'avoir un discours social avec la fin de l'usage de ces architectures. Elles sont vraiment liées à la bourgeoisie ou à l'aristocratie, c'est donc un peu plus difficile de construire un propos dans lequel tu observes une forme architecturale en disant qu'initialement cette forme-là elle était telle quelle mais que l'évolution a fait qu'aujourd'hui elle est désaffectée. C'est pour nous plus anecdotique, même si en réalité en termes de visite, on adore ça. On en a visité en Italie, c'est accessible et plaisant à visiter parce qu'en réalité, tu pourrais y greffer du social. Il s'agit quand même de lieu de villégiature, qui ont été construits à une époque où elles servaient de lieu de réunion à une famille entière qui y vivait. Seulement, les familles se sont un peu morcelées, les héritages se sont divisés donc elles se retrouvent en ruine. Il y a toujours un moyen de rentrer dans un sujet et de l'étendre et c'est ce qu'on essaie de faire en général.

Annexe n°3 - A.I.2. Grille analytique iconographique



## Annexe n°4 - A.I.32. Tableur V2

Numéros	Références	Statut	Ressentit	Impacte support	Esthétique	Personnel	Regard architectural
<b>LA FRICHE EN ARCHITECTURE</b>							
S1	<a href="https://www.cnap.fr/exposition-industry-yves-marchand-et-roman-meffre">https://www.cnap.fr/exposition-industry-yves-marchand-et-roman-meffre</a>	RUINE	Sombre Contraste Perspective Répétition Structure Métallique Propre Apocalyptique	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Contraste structure sombre & environnement blanc Retouche	S	Pas accueillant Stressant Décor	
A1	<a href="https://www.cerema.fr/fr/actualites/reindustrialisation-preservation-du-foncier-comment-mieux-2">https://www.cerema.fr/fr/actualites/reindustrialisation-preservation-du-foncier-comment-mieux-2</a>	ABANDON	Extérieur Propre Masse bâti Structure béton	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Plusieurs plans	A	Accueillant Agréable Intriguant	
B1	<a href="https://www.banquedesterritoires.fr/lutte-contre-lartificialisation-des-sols-la-notion-de-friche-mieux-cernee">https://www.banquedesterritoires.fr/lutte-contre-lartificialisation-des-sols-la-notion-de-friche-mieux-cernee</a>	ABANDON	Extérieur Propre Masse bâti Béton, briques Bâti chaotique	Vertical OK Sujet met en valeur photo Pas de retouche Graffitis = couleurs		intriguant Pas accueillant Apeurant Stressant	
C1	<a href="https://www.patrimoine-magazine.eu/definition-friche-industrielle-00261112024.html">https://www.patrimoine-magazine.eu/definition-friche-industrielle-00261112024.html</a>	RUINE	Lumière Extérieur - int Sale Profondeur Structure béton Système	Vertical OK Sujet met en valeur photo Pdv souligne la structure	B	Accueillant Agréable Donne envie Intriguant	
D1	<a href="https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marmande-sur-Vernisson-FR-45-la_friche_industrielle_du_Champ_du_D%C3%A9bat-54.jpg">https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Marmande-sur-Vernisson-FR-45-la_friche_industrielle_du_Champ_du_D%C3%A9bat-54.jpg</a>	ABANDON	Extérieur Propre Masse bâti Béton Bâti chaotique Verdure ++	Vertical OK Pdv souligne une masse		Intriguant Agréable Accueillant	
E1	<a href="https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas">https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas</a>	ABANDON	Extérieur Propre Structure Métallique Système Répétition Profondeur	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Perspective Profondeur		Pas intriguant Agréable Décor Inquiétant (météo)	
S2	<a href="https://urbexmaps.com/le-sanatorium-daincourt-val-doise">https://urbexmaps.com/le-sanatorium-daincourt-val-doise</a>	RUINE	Extérieur Sale Masse bâti Béton Profondeur	Vertical OK Sujet met en valeur la photo Retouche Point de vue souligne une profondeur/ immensité Lumière idyllique		Intriguant Décor ++ Inquiétant Cadre : Multiplicité d'espace extérieurs Jeux de volume et de forme Escalier dans cylindre	
A2	<a href="https://www.bastidieniel.fr/">https://www.bastidieniel.fr/</a>	ABANDON	Extérieur Propre Ancien bâti Symétrie Répétitions Façade	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeurs Retouche Point de vue souligne un ensemble, une symétrie Graffitis = couleur		Agréable Accueillant Donne envie	
B2	<a href="https://www.olivier-photographie.com/photographe-architecture-friches.html">https://www.olivier-photographie.com/photographe-architecture-friches.html</a>	ABANDON	Intérieur Très lumineux Propre Eau Profondeur Structure Béton Système	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Point de vue souligne une réflexion avec l'eau et une structure Symétrie		Apeurant Stressant Pas accueillant	
C2	<a href="https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas">https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas</a>	RUINE	Extérieur Verdure ++ Propre Sculpture Béton Flottement	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Point de vue souligne une masse dans une végétation		Agréable Accueillant Donne envie Décor	

B2	<a href="https://www.olivier-photographie.com/photographe-architecture-friches.html">https://www.olivier-photographie.com/photographe-architecture-friches.html</a>	ABANDON	Intérieur Très lumineux Propre Eau Profondeur Structure Béton Système	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Point de vue souligne une réflexion avec l'eau et une structure Symétrie	Apeurant Stressant Pas accueillant	
C2	<a href="https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas">https://www.republicain-lorrain.fr/edition-de-metz-ville/2016/07/16/photos-rombas</a>	RUINE	Extérieur Verdure ++ Propre Sculpture Béton Flottement	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Point de vue souligne une masse dans une végétation	Agréable Accueillant Donne envie Décor	
D2	<a href="https://www.usinenouvelle.com/article/en-images-station-h7-kmo-ces-friches-industrielles-transformees-en-campus-numeriques-N875065">https://www.usinenouvelle.com/article/en-images-station-h7-kmo-ces-friches-industrielles-transformees-en-campus-numeriques-N875065</a>	ABANDON	Extérieur Propre Profondeur Perspective Béton Structure	Vertical OK Sujet met en valeur la photo Pas de retouche Point de vue souligne une immensité/ répétition	Agréable Accueillant Donne envie Cadre : Structure d'arche atypique Grande halle = grands volume Quai de déchargement	
E2	<a href="https://www.lenouveleconomiste.fr/lesdossiers-de-friche-industrielle-a-entrepot-logistique-immobilier-circulaire-71342/">https://www.lenouveleconomiste.fr/lesdossiers-de-friche-industrielle-a-entrepot-logistique-immobilier-circulaire-71342/</a>	ABANDON	Intérieur Très lumineux Propre Structure métallique	Vertical pas OK Sujet met en valeur la photo Retouche ou surexposition Point de vue souligne la structure et la lumière	Pas accueillant inquiétant Stressant	
S3	<a href="https://www.hotels-paris-rive-gauche.com/blog/2025/05/02/exposition-naturalia-jonk-quai-photo-paris-hotels/">https://www.hotels-paris-rive-gauche.com/blog/2025/05/02/exposition-naturalia-jonk-quai-photo-paris-hotels/</a>	RUINE	Intérieur Sombre Sale Structure / forme étangre Béton Végétation +	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Retouche Contraste de lumière intéressant Point de vue souligne une forme étrange	Pas accueillant Inquiétant Stressant	
A3	<a href="https://www.joelsternfeld.net/walking-the-highline/e4grf50k3wm7x2p5bjm59h7g0i7kk">https://www.joelsternfeld.net/walking-the-highline/e4grf50k3wm7x2p5bjm59h7g0i7kk</a>	ABANDON	Extérieur Propre Végétation ++ Brique Masse bâti	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Plusieurs plan Pas de retouche Contraste végétation brique	Inquiétant Apeurant Décor	
B3	<a href="https://www.glaugueland.com/ronde/">https://www.glaugueland.com/ronde/</a>	RUINE	Intérieur Sale Structure béton Système Répétition Profondeur Perspective	Vertical OK Sujet met en valeur Retouche Point de vue souligne la structure	Inquiétant Stressant Apeurant Pas agréable	Cadre : Grand volume arrondie et lumineux Structure de shed atypique
C3	<a href="https://journals.openedition.org/echogeo/13645?lang=fr">https://journals.openedition.org/echogeo/13645?lang=fr</a>	ABANDON	Extérieur Propre Végétation + Brique Façade répétitive	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Pas de retouche Point de vue souligne un ensemble perdu	Accueillant Intriguant Agréable Décor	
D3	<a href="https://www.linuxflux.com/art/la-deuxieme-vie-des-friches-industrielles-et-urbaines/">https://www.linuxflux.com/art/la-deuxieme-vie-des-friches-industrielles-et-urbaines/</a>	ABANDON	Intérieur Sale Béton brique métal Structure	Vertical OK Sujet et photo mettent en valeur Point de vue souligne un zoom sur structure Plusieurs plan	Accueillant Agréable Donne envie	
E3	<a href="https://www.amenagement77.fr/2021/04/23/nouvelle-mission-pour-la-sem-sur-un-projet-de-reconversion-de-friche-industrielle/">https://www.amenagement77.fr/2021/04/23/nouvelle-mission-pour-la-sem-sur-un-projet-de-reconversion-de-friche-industrielle/</a>	ABANDON	Intérieur Propre Bois béton Structure Répétition Pièce blanche	Vertical OK Photo met en valeur le sujet Pas de retouche Photon souligne une symétrie	Intriguant Apeurant Stressant pas accueillant	Cadre : Eléments de charpentes Grands volumes Lumière zénitale